OEUVRES

DE

M. AUGUSTE-GUILLAUME DE SCHLEGEL.

TOME I.



AUG. WILH. von SCHLEGEL.

Lith. v Henry & Cohen in Bonn

OEUVRES

DE

M. AUGUSTE-GUILLAUME DE SCHLEGEL,

ÉCRITES EN FRANÇAIS

ET PUBLIÉES PAR

ÉDOUARD BÖCKING.

TOME PREMIER.

POÉSIES. — ESSAIS PHILOSOPHIQUES ET HISTORIQUES, ETC.

LEIPZIG

LIBRAIRIE DE WEIDMANN.

1846.

IMPRIMERIE DE F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

AU LECTEUR.

L'éditeur de la collection des écrits français de feu M. A.-G. de Schlegel se croit dispensé d'y mettre une préface, pour les causes suivantes. L'auteur lui-même a mis à la tête de ses *Essais littéraires et historiques,* publiés à Bonn en 1842, un avant-propos qui ne doit nullement manquer à notre recueil, et qui peut lui servir d'introduction. D'ailleurs, le but de faire connaître au lecteur le plan que j'ai suivi en recueillant les œuvres françaises, soit inédites, soit publiées, à l'exception de la correspondance, de M. de Schlegel, sera suffisamment rempli par la table des matières qui se trouvera à la fin du dernier volume. La même table indiquera aussi quelles parties de cette collection n'ont pas encore été publiées, de même que les livres ou journaux dans lesquels se trouvent celles qui ont déjà été imprimées. Parmi les derniers ouvrages il y en a deux que le lecteur aurait peut-être cherché dans ces volumes-ci : le petit livre *Du système continental,* et le *Tableau de l'état politique et moral de l'empire français en 1813 ;* mais ces deux traités, réunis à un nombre assez considérable d'autres écrits politiques inédits, et à ce qu'il me semble d'un

très-haut intérêt, composeront un volume à part. C'est cette séparation qui m'a aussi fait supprimer dans l'avant-propos suivant les passages qui n'ont rapport qu'à ces opuscules politiques.

Quand même mon français ferait une figure moins triste à côté de celui d'un écrivain reconnu pour maître, depuis longtemps, en France même, je ne jugerais pas à propos de faire ici ce qui généralement n'est pas de l'office d'un éditeur, je veux dire d'expliquer mes pensées sur celles de mon célèbre ami que je vais publier : je ne trouve ici ni l'endroit ni le temps convenables pour démêler cette affaire. Les choses étant ainsi, je n'ai plus qu'à congratuler le public sur les beaux présents que l'auteur lui a voulu laisser, et faire parler celui-ci.

Bonn, *ce 1er décembre 1845.*

Böcking.

TABLE.

AVANT-PROPOS

DE L'AUTEUR

MIS A LA TÊTE DE SES ESSAIS LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES.

Les essais que je présente au public en ce moment ont été écrits en différents pays, à diverses époques, et imprimés de même séparément, l'un en Suède, un autre en Italie, le reste en France et en Angleterre [1]. On ne les trouve que difficilement, soit que la première édition ait été épuisée, ou qu'elle ne soit pas entrée dans la librairie. Quelques pièces aussi ont paru dans des journaux, qui, comme l'on sait, passent avec le jour et n'ont point de lendemain : de sorte que ces écrits, ballottés en l'air faute de lest, sans être des oracles, sont aussi dispersés que les feuilles de la Sibylle.

Je les ai réunis en un seul volume, ayant en vue principalement de me rappeler au souvenir de quelques personnes qui m'ont autrefois témoigné une approbation bienveillante. Ces personnes sont aujourd'hui en très-petit nombre, puisque j'ai eu le malheur de survivre à presque tous mes amis. Je ne me flatte point d'acquérir beaucoup de nouveaux lecteurs : la jeune génération ne me connaît

[1] Voir l'avant-propos de l'éditeur.

pas encore, et le public en général semble m'avoir oublié, du moins le public allemand; car je sais que dans plusieurs contrées européennes, et même au-delà de l'Atlantique, mon nom est encore vivant. Il y aurait de l'ingratitude de ma part à ne le pas reconnaître.

Les premiers entre ces écrits (le plus ancien, la *Comparaison des deux Phèdres*, date de 35 ans) ont été composés pendant une vie de distractions sociales et de voyages, au milieu desquels mon intérêt fut absorbé par les événements décisifs du jour, de sorte que je n'avais ni la tranquillité d'esprit ni le loisir nécessaires pour entreprendre un ouvrage de longue haleine. Les suivants ne sont que des épisodes, des délassements que j'accordais de temps en temps à mes travaux de critique philologique relatifs à l'Inde. Je ne les donne que comme des essais: mais je puis assurer que ces résumés ont été précédés de sérieuses études. Si, malgré cela, ils ne répondent pas à l'attente, l'inconvénient sera moindre à raison de leur peu d'étendue. La variété des matières que j'ai traitées pourra peut-être suppléer à l'insuffisance de l'exécution. J'ai voulu épargner aux connaisseurs qui seraient curieux de lire tel ou tel article, la peine de le chercher au loin, et aider les bibliographes à compléter leur catalogue. En aucun cas il n'y a grand mal à augmenter d'un modeste volume le nombre des livres existants qui se comptent aujourd'hui par millions. Les écrivains de métier qui font crier journellement leur marchandise dans la foire littéraire, deviennent importuns; mais, en général, les livres de leur nature sont patients, et attendent en silence qu'on les lise.

Il me sera permis de rappeler brièvement les circonstances qui ont occasionné ces écrits et le but immédiat que

je me proposais en les rédigeant. Cela servira à placer les lecteurs dans le point de vue d'où je peux espérer d'être jugé équitablement.

*

J'ai composé en France la *Comparaison des deux Phèdres;* la première édition, imprimée à Paris en 1807, a été épuisée. C'était une expérience que je m'amusais à faire sur l'opinion littéraire, sachant d'avance qu'un orage épouvantable éclaterait contre moi, ce qui ne tarda pas d'arriver. En France, depuis la révolution, le goût a varié selon les phases de l'ordre ou du désordre social. Cependant la république n'a pas duré assez longtemps pour produire un nouveau genre de tragédies, destinées à inculquer la haine des rois, comme Chénier en avait donné le ton. Mais toutes les pièces de théâtre devaient être purgées des titres malsonnants à des oreilles républicaines. J'ai vu représenter dans le temps un opéra, *Raoul sire de Créquy*, dont le héros fut transformé en *citoyen de Créquy*. On n'aurait pas fait comprendre à un parterre patriotique, que Raoul n'était point de ces sires criminels, mais un pauvre sire, châtelain dans un village. Bonaparte, aussitôt après son avénement, ordonna d'admirer derechef le siècle de Louis XIV: et le public, ayant obéi sur des points bien autrement importants, fut obséquieux dans son admiration. Un certain abbé Geoffroi, qui rédigeait alors le feuilleton du théâtre dans le *Journal de l'Empire,* était un vrai cerbère à la porte du goût classique. En voyant ma brochure, cet abbé s'écria d'un ton goguenard : « Voici un Allemand qui ose blâmer Racine, et qui néanmoins montre assez d'esprit pour qu'il faille engager la discussion avec lui : c'est fort drôle ! » Un autre collaborateur du même journal, Dussault, dit :

« M. Schlegel se donne l'air de n'en vouloir qu'à Racine; mais au fond il veut déprécier toute la littérature française. » C'était me faire tort : j'y admire beaucoup de choses, et quelques-unes me semblent inimitables. D'autres honneurs encore me furent décernés : une princesse polonaise, grande admiratrice du poëte tragique, foula ma brochure aux pieds, comme François Ier avait foulé la *Divine Comédie* qu'il se faisait expliquer par Annibal Caro, lorsqu'il fut arrivé à ce passage où le Dante fait dire à Hugues Capet qu'il a été le fils d'un boucher parisien. Je reçus les surnoms de détracteur de Racine, de Caligula ou de Domitien (c'est tout un) de la littérature française. Ce n'est pas mon usage de répondre aux attaques littéraires; autrement il m'eût été facile de montrer que ma critique était très-mesurée en comparaison de la polémique de Lessing, qui avait, quarante ans plus tôt, accablé de ridicule trois célèbres tragédies : Rodogune, Mérope et Sémiramis. En effet, Lessing savait manier l'arme du sarcasme comme la massue d'Hercule.

Ma *Lettre sur les chevaux de bronze de Saint-Marc,* écrite à Florence en 1816, fut traduite en italien par M. Acerbi, et insérée dans la *Biblioteca italiana* qui se publiait à Milan. L'original n'entra point dans la librairie; je n'en avais fait tirer qu'une centaine d'exemplaires pour les distribuer aux hommes de lettres et aux artistes avec lesquels, pendant mon second séjour en Italie, j'avais entretenu des liaisons instructives et agréables. Dans la lettre même et dans l'appendice j'ai expliqué l'occasion et la suite de cette controverse d'antiquaire, qui offre quelque intérêt par rapport à l'histoire générale des beaux-arts.

Les trois mémoires suivants [1] ont trait à la littérature du moyen âge. Depuis longtemps j'avais désiré de connaître les troubadours. Je profitai de mon séjour à Paris pendant l'hiver de 1814 à 1815 pour examiner les manuscrits. Allant d'abord au plus pressé, je copiai bon nombre de chansons. Mais dès le mois de mars un nouvel orage obscurcit l'horizon au Midi. Mes études solitaires furent brusquement interrompues, et je me hâtai de rapporter les précieux manuscrits qu'on m'avait confiés, à la Bibliothèque Royale qui, pendant cent jours, allait redevenir Impériale. Je n'avais alors, à défaut d'un interprète des troubadours, point d'autre ressource que ma propre divination. Revenu à Paris, j'eus connaissance des premiers volumes publiés par M. Raynouard, et je fus tout joyeux d'avoir acquis un si puissant allié. Je mis donc en ordre mes *Observations*, enrichies des siennes, et les fis imprimer en 1818. Cependant le public intelligent était bien exigu. M. Raynouard me dit un jour qu'il ne comptait que cinq personnes en France qui sussent le provençal classique, en ajoutant qu'il me comprenait dans ce nombre. M. de Rochegude y figurait sans doute au premier rang; mais son *Parnasse* et son *Glossaire occitaniens* n'avaient pas encore paru.

Mes *Observations* sont rédigées de façon que toutes les personnes généralement instruites et d'un esprit cultivé puissent les comprendre parfaitement sans savoir même les éléments de la langue provençale. J'ai rejeté dans les notes à la fin du mémoire tous les détails de grammaire;

[1] Observations sur la langue et la littérature provençales : De l'origine des romans de chevalerie : Le Dante, Pétrarque et Boccace, &c.

j'y ai développé aussi mes objections contre plusieurs thèses particulières de l'auteur. Des notes fréquentes et prolixes au bas de chaque page distraient le lecteur et ne lui permettent pas de suivre la série des arguments, ni la narration des faits. Avec mon arrangement, ceux qui voudront entrer en matière pourront, après avoir lu le texte, trouver à loisir tous les éclaircissements qu'ils désirent. Les citations sont souvent un vain étalage qu'un pédant érudit emprunte à l'autre, sans les avoir vérifiées lui-même. Mais dans un sujet si neuf il fallait bien fournir mes preuves.

Entre M. Raynouard et moi il est resté un dissentiment fondamental, malgré notre accord sur beaucoup de points. Il soutenait l'universalité primitive du provençal dans toutes les anciennes provinces romaines; il se croyait en droit, précisément à cause de cela, de désigner cet idiome par le nom trop générique de langue romane. Il voulait en dériver l'italien, l'espagnol et le portugais, entre lesquelles langues et le latin il n'y a point eu d'intermédiaire. Je crois avoir réfuté solidement cette hypothèse, mais je n'ai pas réussi à désabuser M. Raynouard. C'était l'enfant gâté de son érudition; il a employé à l'étayer tout le sixième volume de son ouvrage, et je crains bien qu'une supposition aussi fausse ne l'ait fait biaiser dans le plan de son *Lexique roman*, qu'il eût mieux valu nommer Dictionnaire de la langue d'Oc. En général, M. Raynouard était bon grammairien, mais l'étymologie n'était pas son fort.

A quoi bon, dira-t-on, ces disputes prolongées, si, à la fin, chacun des deux combattants reste de son avis? La persistance dans une opinion erronée dont on a été l'inventeur, est naturelle et fort innocente, pourvu qu'on ne se mette pas en colère, comme le docteur aristotélicien

de Molière, sur la forme ou la figure d'un chapeau. La discussion amène des investigations plus approfondies; ensuite il surviendra des juges impartiaux dont l'amour-propre ne sera pas en jeu, et le vrai finira par être reconnu tôt ou tard.

Ce genre d'érudition n'est pas resté stationnaire en France. M. Raynouard a eu un digne successeur en la personne de M. Fauriel, dont les recherches se lient à ses travaux et les complètent jusqu'à un certain point. Feu M. Raynouard avait choisi pour son département la base de toute étude philologique, la grammaire, et la poésie individuelle, c'est-à-dire lyrique. M. Fauriel s'est élancé dans un champ plus vaste, celui des romans chevaleresques. Il ne les a pas considérés isolément, ce qui ne conduit à rien; il a étendu sa vue sur l'ensemble. Il classe ces romans selon les fictions fondées sur quelque tradition populaire, ou purement imaginatives qui s'y développent; ensuite il forme méthodiquement dans chaque classe des séries, de sorte que l'on puisse saisir la totalité d'un seul coup d'œil. Les originaux aussi bien que les traductions en langue provençale ayant été perdus à peu d'exceptions près, il faut recourir aux romanciers français du Nord, et aux poëtes presque contemporains qui ont naturalisé en Allemagne un grand nombre de ces romans par des imitations versifiées. M. Fauriel possède la connaissance, bien rare en France, de ces dernières. Le double phénomène de la chevalerie et des fictions qui en offrent un portrait naïf ou idéal, avait souvent été l'objet de mes méditations, sans que j'en eusse parlé autrement en public que dans mon cours habituel de poésie allemande du moyen âge. Les leçons de mon ancien ami, M. Fauriel, données à la

Faculté des lettres et publiées ensuite, me surprirent donc d'autant plus agréablement, que je ne savais pas qu'il eût dirigé ses recherches toujours profondes et ingénieuses de ce côté. Au milieu d'autres occupations je profitai avec empressement de cette occasion de communiquer aux connaisseurs quelques-unes de mes idées, placées pour ainsi dire en regard de celles de l'auteur dont je pouvais adopter une grande partie. Je transmis mon mémoire au *Journal des Débats*, dans les feuilles duquel il parut successivement, divisé en cinq articles (1833... 1834). Une telle division n'est pas favorable à une déduction compliquée dont les parties sont étroitement liées entre elles. M. Fauriel ne s'est pas encore prononcé, que je sache, sur la divergence de nos opinions concernant quelques points. Il a publié dans l'intervalle un ouvrage important, *l'Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains.* M. Fauriel prépare un second ouvrage, destiné à faire suite au premier; cet ouvrage contiendra l'époque féodale et ramènera nécessairement l'historien à la chevalerie avec son cortége obligé, les chants des troubadours et les romans.

L'article suivant, retardé accidentellement, a trouvé place dans la *Revue des deux mondes.* (1836, août.) Les efforts d'un écrivailleur obscur pour rabaisser les génies les plus originaux dont la littérature italienne s'honore, au niveau des factieux secrètement associés aujourd'hui pour le renversement des états, m'avaient rempli d'une vive indignation. En justifiant le Dante, Pétrarque et Boccace, j'ai pu faire ressortir en même temps le mérite de ces grands hommes comme censeurs hardis des désordres dans l'église, à commencer par les chefs.

Mon investigation *de l'origine des Hindous* a été imprimée

dans les *Transactions de la Société royale de littérature du Royaume uni.* (Vol. II. P. 2. Londres 1834.) Ces recueils in-quarto se distribuent aux membres de la Société, mais ils sont presque inconnus hors de l'Angleterre. La question que j'ai traitée remonte vers la plus haute antiquité, et touche par plusieurs points à l'histoire primitive du genre humain.

Dans le dernier article j'ai fait précéder ma lettre à M. Silvestre de Sacy d'une notice incomplète, seulement pour mettre les lecteurs au fait de l'état de la controverse, lorsque le célèbre orientaliste la prit en main. Dans son mémoire, feu M. de Sacy parla d'un ton si décisif et, pour trancher le mot, avec tant de morgue, comme s'il avait coulé à fond la question, de sorte que personne n'oserait plus refuser aux Arabes l'invention des Mille et une Nuits. J'ai pourtant eu cette hardiesse. L'académicien ne m'a pas répondu, mais il a fini par faire imprimer ma lettre dans le *Nouveau Journal Asiatique* de Paris. Par cette voie elle est parvenue à Calcutta, et y a fait une certaine sensation parmi les Anglais versés plus ou moins dans les littératures orientales. Il s'est trouvé aussi un opposant qui ignore tout ce qui a été débattu en Europe, et dont le principal argument semble être la possession d'un volumineux manuscrit arabe. J'ai lieu de croire que la plupart des indianistes sont de mon avis; mais l'analyse du livre litigieux, et la confrontation des autres recueils de contes notoirement indiens peut seule mettre un terme à ces divagations.

*

On ne m'a guère reproché d'importuner le public en parlant de moi. Si je me suis départi cette fois-ci de mon

habitude, si j'ai exposé les motifs qui m'ont engagé à prendre la plume, et les moyens que j'avais préparés de traiter des sujets si hétérogènes; si j'ai rappelé les situations personnelles où je me suis trouvé pendant une vie qui ne fut pas toujours celle d'un savant sédentaire, partagé entre sa chaire de professeur et son cabinet d'étude : j'espère qu'on y verra plutôt une apologie qu'une prétention. Ces Essais sont comme des jalons plantés de distance en distance le long de ma carrière littéraire, vers la fin de laquelle je dois m'avouer à moi-même que j'ai beaucoup entrepris, et achevé peu de chose.

BONN, *au mois de mars 1842.*

CRITIQUE

DE LA PRÉFACE DE MES ESSAIS LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES.

L'auteur qui se vante soi-même,
Tout en déguisant ce beau thème,
Fournit matière à des bons mots :
Car de Narcisse il est l'emblème,
Et prend place parmi les sots.

RÉPONSE DE L'AUTEUR.

Je suis qui je suis, quoi qu'on dise :
Telle fut toujours ma devise.

POÉSIES.

POÉSIES.

RÉSUMÉ

ÉPIGRAMMATIQUE

DE L'HISTOIRE DE NOS JOURS.

1.

LA PHILOSOPHIE DE DÉMOCRITE.

Vive la parodie et la caricature !
Mieux vaut se divertir de l'humaine nature,
Que de se chagriner des sottises d'autrui.
Le monde fut toujours ce qu'il est aujourd'hui.

2.

APOLOGIE DE MES ÉPIGRAMMES.

Français, sujets féconds de ma plaisanterie,
Je ne ris pas de vous, mais de votre folie.
Ne vous fâchez donc point : plus vous serez mutins,
Plus vous me fournirez matière aux traits malins.

3.

L'ÉPIGRAMME PARLE :

Je suis impartiale en fait de ridicule,
Et ne veux épargner ni Troyen ni Rutule.

4.

LA FRANCE RÉPUBLICAINE.

Le bonnet phrygien, dans cette république,
Fut de la liberté l'emblème magnifique.
Bonaparte ordonna: Citoyens, chapeau bas!
D'un habit de marquis affublés à la mode,
Les sénateurs, chargés de ce meuble incommode,
Ne le portèrent plus qu'en claque sous le bras.

5.

LE PORTRAIT PRIVILÉGIÉ.

Tu viens de déclarer Canova ton Lysippe:
Mais qui te reconnaît pour le fils de Philippe?

6.

LA NOUVELLE TOISON D'OR [1].

L'ordre de la Toison
Fut fondé par Jason.
Il est illustre et riche
En Espagne, en Autriche.

L'ordre des Trois-Toisons,
Ou soit, des trois oisons,
Quelque nom qu'il affiche,
N'est qu'un ordre postiche.

[1] Bonaparte décréta l'ordre des Trois-Toisons après la conquête de l'Espagne, mais ce ne fut qu'un projet qu'il ne jugea pas à propos de réaliser.

7.

LE LENDEMAIN DE LA DÉCHÉANCE.

Si Bonaparte ne vaut rien,
Dans ses adulateurs je ne vois rien qui vaille.
Tel aujourd'hui contre lui braille,
Qui le nommait hier du grand Dieu le soutien.
Non ! Bonaparte était le seul homme de bien
Au milieu de cette canaille.
Il vaut mieux être feu que paille ;
Il vaut mieux être loup que chien.

8.

LE 1er AVRIL 1814.

Le Sénat, du tyran l'instrument le plus vil,
Aujourd'hui faisant pénitence,
Le premier jour d'Avril donne au peuple de France
Le gros Louis dix-huit pour son poisson d'Avril.

9.

LE PERROQUET

dressé aux changements de dynastie.

1814...1815.

(Chanson.)

Se berçant dans sa cage,
Un gentil perroquet
Annonce en beau langage
Un sinistre projet.

Il prend une humble mine,
Il fait flûter sa voix.

L'hypocrite badine ;
Clairement je le vois.

« Vive le roi ! qu'il vive,
« Le bien-aimé Louis,
« Qui d'Angleterre arrive
« Pour sauver son pays !

« Répétez en cadence :
« Vive ce prince heureux
« Qui délivra la France
« Du joug le plus affreux !

« Voici vingt ans qu'il règne,
« Sans avoir fait du mal ;
« A bon droit il dédaigne
« Un vilain de rival. »

Notre oiseau politique
Trouve maint auditeur ;
Même on croit prophétique
L'élégant orateur.

Les loyaux royalistes
En sont édifiés,
Mais les bonapartistes
N'en sont point effrayés.

Lassé de la redite,
Le perroquet se tait.
On dirait qu'il médite
Quelque éloge parfait.

Puis, redressant sa toque,
Il ronfle en faux bourdon,
D'une voix sourde et rauque :
« L'emp'reur Napoléon ! »

De l'île d'Elbe aborde
L'impérial brigand ;
Tout se joint à sa horde,
Et la cour file à Gand.

10.

L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE.

Profaner et consacrer,
Enterrer et déterrer,
C'est du Panthéon l'histoire.
Mais de l'oubli l'onde noire
Dans ce temple de la Gloire
Ensevelit les autels,
Les tombeaux et les mortels.

11.

ACTE AUTHENTIQUE DÉPOSÉ DANS LES ARCHIVES.

Le 29 septembre 1820.

Minuit sonnant, un maréchal,
Près d'un lit éclairé d'une faible lumière,
Vit le cordon ombilicial
Par lequel tenait à sa mère
Le fils vivant de feu son père.

Ensuite un autre général
Rédigea le procès-verbal,
Signé par chaque dignitaire :
« Nous attestons dans cette affaire
« Qu'ayant joui des douceurs du sommeil,
« Nous fûmes avertis, aussitôt le réveil,
« De la facile délivrance
« De la princesse, et du nouveau soleil
« Qui nous a lui par la naissance
« D'un héritier, d'un fils de France. »

12.

LE LÉGITIMISTE MODÉRÉ.

A la fin de Juillet 1830.

J'entends crier la fanatique tourbe :
« Assommons
« Ou chassons
« Les Bourbons !
« Maudit soit à jamais qui sous leur joug se courbe ! »
Entendez donc un peu raison.
Louis dix-huit, je l'avoue, était fourbe ;
Et Charles dix sentait un peu la bourbe
D'une sotte dévotion.
Néanmoins ils avaient du bon :
Ils réprimaient l'impertinence
Des gazetiers, et ramenaient en France
La politesse et la décence.
Ils ont rétabli le bon ton,
En chassant cette bigarrure
De moustaches et de roture

De la cour de Napoléon.
Et de quel crime accuse-t-on
Ce jeune innocent rejeton,
Le fils d'une chaste princesse,
Qui pleure son époux sans cesse ?
Oui ! la race du grand Bourbon
Avait du bon.

13.

SYMPATHIES ANIMALES ET HUMAINES.

Problème à résoudre conjointement, par l'Académie des sciences et par celle des sciences morales et politiques.

Les loups foisonnent en Pologne ;
En France c'est encore pis.
Des Ardennes jusqu'en Gascogne
Les loups trottent par le pays,
Et dévorent force brebis.
Mais point de loups en Germanie !
Au fond de nos belles forêts
Nous vivons sans louveterie.
Expliquez-moi donc, je vous prie,
De la nature les secrets :
La merveilleuse sympathie
Des Polonais et des Français,
Contre nous leur antipathie,
Et des bons loups l'affection
Pour l'une et l'autre nation.

14.

LES COALITIONS.

Venant niais de la province,
A Paris devenu fripon,
Il n'est point député si mince,
Qui n'entende cette leçon :
« Faisons, ami, cause commune !
« Henriquistes, républicains,
« Nous partagerons sans rancune
« Ce qui nous tombe entre les mains.
« Connais-tu rien de plus sinistre
« Qu'un ministère avare et dur ?
« Si demain je deviens ministre,
« Tu seras préfet, à coup sûr ! »

15.

ET TANTUM CONSTANS IN LEVITATE SUA.

En vain d'habileté se pique
Qui ne sait pas tourner casaque en politique,
Sans craindre le qu'en dira-t-on.
Ce serait trop pédant d'y faire attention.
On change tous les mois selon la circonstance :
Car les principes sont en France
Le blanchissage du Gascon.

16.

LES AGRÉMENTS DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF.

Quand les législateurs radotent de la sorte,
Il serait bon, ma foi ! de les mettre à la porte.

Ils veulent l'impossible et ne comprennent rien.
Être ministre en France, ah ! quel métier de chien !
J'aimerais mieux servir ces prétendus despotes,
Qui ne sont pas gênés par de perfides votes.
Le bien public s'y fait sans clameurs et grands mots ;
C'est un seul maître enfin, au lieu de trois cents sots.

17.

L'ACCOUCHEMENT PROLONGÉ.

La France, avec effort, enfante un ministère :
L'orage gronde au loin, on sent trembler la terre ;
Et de leurs trous, enfin, le monde stupéfait
Voit sortir trois souris : Passy, Sauzet, Pelet.

18.

LES MODES RÉPUBLICAINES.

On décapitait jadis,
Aujourd'hui l'on assassine ;
Et les Brutus de Paris
Sont armés d'une badine
Qui recèle dans son sein
Un foudre républicain.

19.

DISTINCTION DE SYNONYMES.

Les restaurateurs de Paris
Sont des industriels d'un ordre respectable.
Les restaurations des Louis, des Henris,
Ne valent pas le diable.

20.

L'ANGUILLE DE MELUN.

L'anguille de Melun, c'est la France qui crie
Avant que l'on l'écorche, ou même scarifie.
C'est une grosse anguille; on saura la pêcher,
Et l'on aura grand soin de la bien écorcher.

21.

LES PRÉFÉRENCES.

Ce peuple ne veut rien d'illustre
Dans ceux qui doivent le régir.
Dupin, étant vulgaire et rustre,
A la chance de parvenir.

22.

A UN JEUNE PREMIER-MINISTRE.

Tel qu'un vanneau précoce, en sortant de la coque,
En emporte un morceau pour lui servir de toque :
Tel vous emporterez tous les abus en bloc,
Et serez pour la France un nouvel oiseau Roc.

23.

LE NOUVEAU PAIR.

Vous arrivez à la pairie
Les mains sales, cher ***.
Je voudrais la cérémonie,
Qu'un vieux pair fût votre parrain,
Et vous fit d'abord prendre un bain.

24.

LES PAIRS MODERNES.

Les Pairs tenaient leur nom de cette table ronde
Où l'on n'admettait point différence de rang :
Également d'illustre sang,
C'étaient les premiers preux du monde.
Mais aujourd'hui l'on voit beaucoup de Pairs impairs,
Nouvellement créés par de nouveaux ministres :
Pairs roturiers, Pairs affamés, Pairs cuistres,
Qui néanmoins se donnent de grands airs.

25.

ANOBLISSEMENT.

Pasquin est nommé duc. Chancelier du grimoire
De la servilité, qui sera son Marfoire [1] ?

26.

LA RÉDUCTION DES CINQ POUR CENT.

Un projet de finance
Met en rumeur la Erance.
Après ce brouhaha
On le plantera là.

27.

CHIMÈRES DE L'AMOUR-PROPRE.

Français ! vous marchez à la tête
De la civilisation.

[1] Jusqu'ici Marfoire n'a pas été un mot français. Mais puisqu'on a francisé l'italien Pasquino, il faudrait changer de même la terminaison de Marforio.

Tout le reste du monde est bête.
Incomparable nation !
Marche toujours, marche à la tête
De la civilisation !

28.

LES RIVALITÉS APAISÉES.

L'amour-propre des nations
Produit des contestations.
À quoi bon cette jalousie ?
Juge impartial entre vous,
Je vais rétablir l'harmonie.
Des sots la France est la patrie ;
Les bêtes abondent chez nous,
(Vous m'entendez : en Germanie ;)
Et l'Angleterre est riche en fous.
Que nul ne porte à l'autre envie :
La nature a pris soin de tous.

29.

AVIS AUX FRANÇAIS.

Des conquêtes qu'il faudra rendre,
Il vaudrait mieux s'en abstenir.
Vous avez du talent pour prendre ;
Vous ne savez pas retenir.

30.

LES VELCHES.

C'est la politique qui brouille
Les Velches par leurs sots écarts ;

Mais ils souffrent qu'on les dépouille
Par an de tant de milliards,
Et que le cruel Humann fouille
Dans leurs poches pour quatre liards.
Affublant Paris de remparts,
Ils ressemblent à ce Gribouille
Qui plonge comme les canards
Lorsque la pluie un peu le mouille.
En belles-lettres et beaux-arts
Ils mangent de la ratatouille,
Se croyant grands maîtres-ès-arts.
A leurs voisins ils chantent pouille;
Ceux-ci leur lancent des brocards.
Mais c'est en vain qu'on les dérouille ;
La vanité qui les chatouille
En fait d'écervelés bavards.

31.

AUX DÉPUTÉS FLAMANDS ET BRABANÇONS
A BRUXELLES.

Au mois de mars 1839.

Taisez-vous, des rhéteurs sotte et lâche cohorte !
Le duc Bernard est à la porte.

32.

TEXTE POUR UN CANON MUSICAL.

Fugue double.

Nous avons perdu nos places :

Accompagnement en faux bourdon.

Des rois pleurons les disgrâces !

Nous voulons avoir les places;
Il faut rompre enfin les glaces.
Nous saurons garder nos places,
Malgré toutes vos menaces.
La faveur nous vaut des places ;
Suivons donc ses vieilles traces.

33.

DUO

chanté par MM. L. et M.

Tous ces tours de passe-passe
N'offrent qu'un étroit espace.
Montrons un peu plus d'audace :
Sur le Rhin faisons main basse !

34.

LE NOUVEAU RÔLE.

Au mois de mars 1840.

Ah ! comme il s'évertue,
Le sieur Patepeluc,
Comme il trépigne et sue
A la chambre des Pairs !
Quoiqu'il tienne du cuistre,
Ayant été ministre
Dans un moment sinistre,
Il se donne des airs.

35.

AVIS

AUX HABITANTS DE LA RIVE GAUCHE DU RHIN,

Concernant les discours de MM. Mauguin et Lamartine, et de tous les députés français, passés, actuels et futurs, qui ont parlé, qui parlent et qui parleront du projet de conquérir les plus belles contrées de l'Allemagne.

Par ces défis, pleins de sottise,
Dont un certain quidam s'avise,
Pourquoi seriez-vous irrités ?
Il n'en peut mais, puisqu'il est membre
De la chambre
Des députés.

Chacun veut faire sa fortune :
On se trémousse à la tribune
Pour figurer dans les journaux.
Quelle que soit la loi qu'ils bâclent,
Ce sont des grimaciers qui raclent
Du violon sur leurs tréteaux.

36. 37.

LE POETE POLITIQUE.

Première phase.

L'humeur guerroyante.

Mon cher monsieur de Lamartine,
Vraiment, vous n'avez pas la mine
D'enlever la rive du Rhin ;
Et vous pensez croquer Coblence,
Souffler Juliers, gober Mayence !
Qui vous aurait cru si mutin ?

Vous, de Châteaubriand copiste,
Romantique, légitimiste,
Et poëte prédicateur :
Sentant que vos discours sont fades,
Vous fardez en vain de bravades
De vos lieux communs la pâleur.

Que la Gaule, aveuglée encore,
Divinise le Minotaure
Que les peuples ont terrassé ;
Qu'elle coure après la chimère
D'une république éphémère,
Par un chemin de sang tracé ;

Les vignerons de nos collines
N'ont point oublié les rapines,
Les commissaires, les préfets.
Arrachés à la tyrannie,
Rendus à leur noble patrie,
Éprouveraient-ils des regrets ?

Ils sont Germains de bonne race ;
Ils plaignent leurs frères d'Alsace
Sous votre domination.
C'était bien sot, de vous la rendre ;
Mais elle est toujours bonne à prendre
A la première occasion.

Deuxième phase.

La fraternité riveraine.

On estime en morale
La bonne intention,

Mais celle qui s'étale
Fait peu d'impression.

Monsieur de Lamartine
Nous accorde la paix :
On dirait, à sa mine,
Qu'il en fait seul les frais.

Il criait comme un autre
Après notre beau Rhin ;
Depuis, le bon apôtre
Donne à chacun le sien.

Dans sa palinodie —
C'est par trop fort, morbleu ! —
Il vante en Germanie
Les cœurs blonds, le sang bleu.

La raison ni la rime
N'ont jamais moins brillé :
Car, visant au sublime,
Il n'a que chevillé.

Jadis, je me rappelle,
On nommait un fatras
Au sens commun rebelle
Du galimatias.

Mais pour la Muse horrible
Ce sont d'exquises fleurs,
Et l'inintelligible
Délecte les lecteurs.

38.

LE POITRAIL BLOND [1],

Dédié à l'Académie française.

Dites-moi donc,
Peut-on lire onc
Rien de plus détestable
Que les vers dans lesquels votre Lamentin hâble ?

Qui l'aurait dit ?
Ce louche esprit
De votre corps est membre,
Et le bel orateur de la seconde chambre.

Soit prose ou vers,
C'est de travers
Et fait malgré Minerve,
Car l'affectation supplée en lui la verve.

1 MARSEILLAISE DE LA PAIX.

A Nic. Becker.

Roule, libre et superbe, entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident! coupe des nations!
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions!
Il ne tachera plus le cristal de ton onde,
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main!
Les bombes, et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords;
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts.
Roule, libre, &c.

Un tel auteur
Fait peu d'honneur
A votre académie,
Qu'on croyait autrefois du faux goût l'ennemie.

Un poitrail blond,
Qui, moribond,
Sur la rivière flotte,
Et ses entrailles perd, par la tête me trotte.

Car dans les eaux
De ses boyaux
La subite débâcle
Fournit aux riverains un horrible spectacle.

Ce poitrail blond
Qui me confond,
Est une étrange fable :
Gris-pommelé serait, je pense, plus sortable.

Est-ce un cheval
Qui roule aval ?
Ou bien, serait-ce un homme ?
L'auteur dit-il poitrail, ce que poitrine on nomme ?

« Quoi qu'il en soit,
« Le Germain doit,
« Pour sauver sa crinière,
« Du bon loyal Gaulois devenir le compère. »

C'est bel et bon,
Mais je dis non.

Ecourter les oreilles,
Vaudrait mieux, Lamentin, que ce que tu conseilles.

Votre voisin
Veut tout le Rhin,
C'est sa monomanie;
Qu'il vienne! On lui fera de l'eau passer l'envie.

L'état ancien!
Hors de là rien!
L'Alsace et la Lorraine,
De l'Empire *avulsa*, sont notre vieux domaine.

39 — 41.

L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

1.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Le succès est au grand jour;
Montrez donc la chute!
Ce qui vient par le tambour,
S'en va par la flûte.

2.

RÉUNION DE TOUTES LES MERVEILLES.

L'arc de triomphe sauvera
De votre gloire les beaux restes.
Le siècle à venir y verra
Tous vos merveilleux faits et gestes;
Mais en vain il s'informera,
Où l'on voit vos revers funestes.
L'architecte reconnaîtra
De l'art les progrès manifestes;

Le statuaire imitera
De ces groupes les traits célestes :
Le tic des danseurs d'opéra,
Et d'un tambour-major les gestes.

3.

L'ANTIQUAIRE PARISIEN.

Un savant, chargé des articles
D'antiquités dans un journal,
Ayant, muni de ses besicles,
Examiné l'arc triomphal,
S'écria d'un ton magistral :
Ça sent le siècle de Périclès !
Ça vaut mieux que la Porte-Anon !
En vain le contesterait-on.
Car la Grèce était dans l'enfance
En fait de beaux-arts ; mais la France,
Par sa civilisation,
Y porta la perfection.

42.

RIMES BURLESQUES.

1.

De grâce, inventez-moi quelque rime baroque,
Sans que ni le bon goût, ni l'oreille s'en choque.

2.

Lorsqu'au jeu des échecs, le Roi sa place troque
Avec l'une des Tours, on dit que le Roi roque.

43.

PORTRAIT.

Un gros ventre et des cuisses grêles,
D'un corps si lourd supports trop frêles ;

Genou bancroche, gros talon,
Cachés sous un beau pantalon,
Sur le front d'un ours la fourrure,
Formant une énorme coiffure;
Le nez, pour plus de dignité,
De besicles est surmonté;
Sur l'épaule en arrière il jette
Un long mousquet à baïonnette.
Quel est ce noble original?
Un grenadier national.

44.

LA COLONNE DE BOULOGNE.

Le navigateur qui fait
Vers la France le trajet,
Venant de l'île bretonne,
Voit de loin, et s'en étonne,
La gigantesque colonne,
Monument d'un vain projet.
A quoi peut-elle être bonne?
Bien habile, qui le sait!
A moins qu'on n'ambitionne
Un magnifique gibet,
Pour élever la personne
Ridicule et fanfaronne
D un prétendant au sommet.

45.

AU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1835.

L'origine des mots est une belle étude,
En France, fort à tort, tombée en désuétude.

Car l'étymologie, ainsi que chacun sait,
Souvent du sens d'un mot révèle le secret.
Mais votre Académie a mieux aimé se taire.
Son savoir ne comprend qu'orthographe et grammaire.
Les définitions sont pour elle un écueil,
Et son Dictionnaire est un vaste recueil
De phrases du vulgaire, et qui courent les rues ;
Le génie et le goût n'entrent point dans ses vues.
Ces quarante pédants veulent assujettir
Le langage à leurs lois, et fixer l'avenir.

46.

EXAMEN DES QUARANTE

par rapport à leur dictionnaire étymologique projeté.

Dédié à M. Villemain, secrétaire perpétuel.

L'étymologiste tudesque.

De quoi dérivez-vous votre langue picarde,
Sifflante et désossée et sourde et nasillarde ?

Les Académiciens.

Notre beau français vient, dit-on,
Du celtique et du bas-breton.

L'étymologiste tudesque.

Fi donc ! quelle origine immonde !
Dites, n'aimeriez-vous pas mieux
Le langage majestueux
Que parlaient les maîtres du monde ?

Les Académiciens.

Ah ! nous détestons le latin :
Ça nous rappelle la férule.

L'apprendre est un travail d'Hercule ;
Nous suivons Court de Gebelin.
D'ailleurs, les peuples italiques
(Pezron, Pelloutier, Lebrigand
Ont démontré ce fait constant)
N'étaient que des colons celtiques.

L'étymologiste tudesque.

Permettez quelques petits mots
Sur les Francs, Bourgignons et Goths.
Ayant dominé dans la France,
N'auraient-ils point eu d'influence ?

Les Académiciens.

Ces problèmes son fort aisés :
C'étaient des Celtes déguisés
Qui rossaient fort leurs anciens frères,
Mais ne furent jamais nos pères.

L'étymologiste tudesque.

Les Francs étaient des gens de cœur :
Soyez sûrs, des Gaulois les filles,
Pour peu qu'elles fussent gentilles,
Ont subi le droit du seigneur.

47.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE OCTROYÉE PAR ARLEQUIN BON PÈRE.

Arlequin, venant de la foire,
A ses enfants fit des cadeaux,
Fifres, tambours et chalumeaux,
Et dit à son jeune auditoire :

Voici de quoi vous amuser !
Ces jeux conviennent à votre âge.
Mais sans bruit il en faut user,
Je ne peux souffrir le tapage.

48.

A.

LA CANDIDATURE ACADÉMIQUE MANQUÉE.

Mois de mai 1842.

Le protecteur.

Va-t'en, Vatout, va-t'en ! Je n'ai pu faire brèche :
L'Académie à moi se montre trop revêche.

Le protégé.

Puisque votre faveur ne me vaut nul secours,
J'ai joué mon vatout qui va tout à rebours.

B.

L'ÉLECTION ACADÉMIQUE MANQUÉE UNE SECONDE FOIS.

Vatout s'en va de plus belle :
Ah, c'est jouer de malheur !
L'Académie est rebelle ;
A quoi donc sert la faveur ?

49.

L'ÉLECTION ACADÉMIQUE MANQUÉE.

Bouc propose à l'Académie
Un certain monsieur du Rasoir,
Fameux dans la diplomatie ;
Mais ce corps savant n'en veut mie.

Bouc n'a pu faire prévaloir
Du client la noble famille
Qui surtout par les armes brille
Et le prouve par le blason,
Car elle a dans son écusson,
Surmonté d'une belle paire
De rasoirs, croisés en équerre,
Un plat à barbe de laiton.

50.

EXPLOIT NAVAL.

Mois de novembre 1840.

Vive notre amiral Hugon
Qui, devant Smyrne ancré, cingla vers Salamine,
Et, contre les Anglais faisant trop pauvre mine,
Revint au plus vite à Toulon.

51.

LES PAYSANS POLITIQUES.

Martin.

Mon compère, qu'est-ce à dire
Que la constitution
Dont les gens ne font que rire?
Est-ce folie ou raison?

Lucas.

C'est la faculté d'élire
Ceux que le préfet désire,
Pour voter de lourds impôts
Que nous payons, pauvres sots.

Martin.

Que la peste donc la crève
Cette constitution
Qui notre ruine achève
Avec son vilain jargon !

52.

L'EXHORTATION DU DERVICHE.

Les Giaours par delà les mers
Viennent porter le carnage,
Le viol, le brigandage
Dans nos paisibles déserts.

L'un d'eux, vieil eunuque en mitre,
De grand-prêtre prend le titre.
Vivant eux-mêmes sans loi,
Ils pensent, la race impie !
Par force ou par perfidie
Nous faire abjurer la foi.

Vaillants bédouins ! simples pâtres !
Vous n'êtes point idolâtres ;
Vous n'adorez pas trois dieux :
Allah seul régit les cieux.

Vrais croyants ! que la parole
Du prophète vous console !
Allah maudit ces intrus.
Il a brisé mainte idole,
Et bientôt vous n'aurez plus
Qu'un évêque *in partibus*.

53.

LE CRÉDIT PUBLIC ET LA JUIVERIE BARONNISÉE.

A Vienne, à Francfort, à Paris, puis à Londre
Je vois quatre Rothschilds en un seul se confondre.
Le triple Géryon, ce géant monstrueux,
D'Hercule le rival, n'était rien auprès d'eux.
Assis sur un mont d'or comme dans leur Olympe,
Ils gardent le sommet où tout Israël grimpe.
Ce quadruple Rothschild est un grand potentat;
La détresse des rois rehausse son éclat :
Que, généreusement, il veuille ouvrir la bourse
A dix pour cent! il est leur unique ressource.
Quand, d'emprunt en emprunt, l'état vient à faillir,
La race d'Abraham n'a qu'à s'en applaudir.
L'on va recommencer bientôt sur nouveau compte,
Elle aura les profits, et les dupes la honte.

54.

LA FAUSSE ALARME.

Thiers pense que c'est un beau rôle
D'être un oison du Capitole.
Mais quels sont ceux que réveillent ses cris?
Des Romains? Oh que non! Les Gaulois du pays.

55.

LA CONTAGION DE LA RAGE.

La capote du grand Munkhouse,
Enragée, a mordu jadis

De son maître les vieux habits.
D'un ministre enragé telle aujourd'hui la blouse
Mord des républicains les blouses dans Paris.

56.

PORTRAIT.

Un serpent à lunettes
Danse au son des musettes :
Il met tout en émoi,
Dansant devant le Roi.

Il siffle de sa bouche
Des discours pleins de miel;
Mais, pour peu qu'on le touche,
Il répandra son fiel.

57.

LES TRIBULATIONS DE LA PAIRIE MODERNE.

Être pair, quel insigne honneur!
Leur chambre est le souffre-douleur.
Les journalistes la bafouent,
D'insolents avocats s'en jouent;
Des ministres hautains et sots
La convoquent à tout propos,
Et le Roi met dans la pairie
Je ne sais quelle friperie.
Dépouillés de l'hérédité,
Sans argent, sans autorité,
Les pairs dînent fort mal en France,
Où les députés font bombance.

On garde par dérision
Des douze pairs l'antique nom.
Si vous voyez quelqu'un qui trotte
Vers le Luxembourg par la crotte,
C'est un pauvre pair d'aujourd'hui,
Qui n'a point de patache à lui.

58.

EXEMPLE A SUIVRE.

Un veau marin, échoué sur la côte,
Est poursuivi d'abord par tous les paysans.
A grands coups de bâton on accueille un tel hôte;
Son huile remplira les lampes pour deux ans.
De peur qu'il ne réchappe à la haute marée,
On lui fait son procès d'emblée.

59.

LE PAIR RÉFRACTAIRE.

(Chanson.)

Tiercelet convoque
La chambre des pairs;
Mais moi, je me moque
De tous ses grands airs.

J'irais me morfondre
Près d'une prison?
Non! veux-je répondre :
Mon beau monsieur, non!

Puisqu'on a pu prendre
Un prétendant sot,

Il fallait le pendre,
Sans en sonner mot.

Mais on nous ménage
L'ennui d'un procès.
Tout cet étalage
Cause de grands frais.

Fût-ce la Bretagne,
Ou le Cambresis :
Vive la campagne !
Maudit soit Paris !

60.

FRAGMENTS D'UNE NOUVELLE TRAGÉDIE.

A.

MÉHEMET-ALI PARLE :

Thiers est dans le sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière;
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière :
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
Du turban des sultans il veut orner ma tête.
L'Europe conjurée à son défi s'arrête;
Les rois, les empereurs tremblent devant mon Thiers :
Et bientôt les Français, d'un tel ministre fiers,
Marcheront d'Algérie au fin fond de l'Égypte;
Leurs flottes vogueront entre Scylle et Charybde,
Foudroyant tour à tour le Russe et le Breton, &c., &c.

B.

UN AGENT DE MÉHÉMET-ALI, REVENU DE FRANCE.

— — — — — — — — — —

Le Roi lui-même, enfin, revient du château d'Eu :
C'est ainsi, me dit-on, que s'appelle ce lieu.

C.

MÉHEMET-ALI.

— — — — — — — — — —

J'oppose Cochelet à mon ennemi Hodge,
Qui ne me parle en turc qu'un maudit hodge-podge.

D.

UN AUTRE MESSAGER DE MÉHEMET-ALI.

Du fond de la Syrie en ces lieux arrivé,
Je pleure un beau cheval, que ma course a crevé. —
Napier et l'or anglais ont soulevé les Druses;
L'ennemi leur fournit fusils et arquebuses, &c.

E.

MÉHEMET-ALI.

Qu'exige-t-on de moi? Ciel! ce serait pour rien
Qu'à tant de renégats j'ai prodigué mon bien ?
Thiers a donc échoué? Je l'attends à Kahire,
Je le nomme visir, et le fais circoncire.

61.

ÉPÎTRE

D'UN HABITANT DE LA RIVE GAUCHE DU RHIN
AU POLICHINELLE DE LA POLITIQUE.

En automne 1840.

Que je te plains, pauvre Polichinelle !
A tes efforts la fortune est rebelle.

En vain tes cris provoquent les combats :
Nous n'armons point, nous rions aux éclats.
Croyais-tu donc l'Europe assez niaise
Pour redouter la vieille Marseillaise?
Fais-la chanter dans tous les carrefours!
Par tes journaux fais jouer mille tours!
On a senti, malgré ta feinte rage,
Que tu tremblais de ton propre courage.
En attendant on écorche à l'envi
Ton doux mignon, ton Méhemet-Ali.
Celui qui crie : «En avant!» et recule,
Conviens-en, n'est qu'un héros ridicule.
Ministre hier, aujourd'hui tu n'es rien :
Si fait pourtant! Académicien.

62.

A UN HOMME D'ÉTAT, QUI S'ÉTAIT VANTÉ D'ÊTRE UN ENFANT DE LA RÉVOLUTION.

* , la Révolution,
Hommase et fière Amazone,
Dès son premier cotillon
S'est jetée à Babylone
Dans la prostitution.
Si vraiment elle est ta mère,
Dis-nous quel est le compère
Dont la féconde union
Avec l'insigne coquine
A fourni ton origine?
Qui, dans la Convention,
Le citoyen Pétion,

Le fameux brasseur Santerre,
Ou Danton ou Robespierre,
A pu mériter l'honneur
D'engendrer un nain myope,
Qui veut effrayer l'Europe,
Et finit par avoir peur?

63.

TERTIOLI CONSTERNATIO.

A fronte evulsit radicitus ille capillos,
Cum victum Aegypti compererat Satrapen.

64.

SUITES DÉSASTREUSES
DE LA DÉFENSE D'EXPORTER DES CHEVAUX.
En automne 1840.

Nous sommes ruinés! s'écrie un maquignon
Du côté droit de la rivière :
On défend l'exportation
Des chevaux sur notre frontière.
De nos criquets qu'allons-nous faire?
Le marché vraiment était bon.
Car, en graissant du commissaire
La patte avec un léger don,
Il payait chèrement les rosses éclopées
Que du halage des bateaux,
Ou du moulin pour rien nous avions rattrapées.
Pour les hussards français ce sont de beaux chevaux.
Quand chez nous se fait la remonte,
On lésine : c'est une honte!

Le pot-de-vin n'est point admis.
Royaume, empire ou république,
Vive la France! Ah! quel charmant pays,
Où, sur les amples fonds de la caisse publique
Chacun, juif ou chrétien, peut faire ses profits!

65.

LES DIOSCURES.

Le 29 Octobre 1840.

Villemain et Cousin, c'est Castor et Pollux.
Le flux apporte l'un, l'autre attend le reflux;
Alternativement, dans les vicissitudes
Du ministère, ils vont présider aux études.
Tels les divins jumeaux se partageaient le sort
De l'immortalité : l'un vivant, l'autre mort.
Cousin est aujourd'hui descendu chez les Ombres;
Mais Villemain revient à son tour des lieux sombres.
Que l'esprit de parti ni la rivalité
Ne troublent donc jamais cette fraternité!
Caron vient et revient, les chargeant sur sa barque :
Tel est le sort heureux que leur fila la Parque.

66.

FÉLICITATION ADRESSÉE AUX FRANÇAIS.

Votre instruction publique
Est toujours en bonne main.
Car tantôt le pair Cousin
Fait un rapport magnifique;
Tantôt le pair Villemain,

Fort en phrases et logique,
Arrange avec son flonflon
La civilisation.
Qu'ils fassent la statistique,
Ces messieurs, ces beaux auteurs,
Philosophes et rhéteurs,
Qu'ils fassent la statistique
De l'instruction publique!
Parmi tant de millions
Combien de jeunes garçons,
De jeunes filles en France,
Par leurs soins ont commencé
L'abord de toute science,
Les lettres de l'ABC?

67.

LES RIVAUX PARFAITS.

Jean danse mieux que Pierre
Et Pierre danse mieux que Jean.
Il n'est point sur la terre
Deux garçons plus chers à maman.

L'un s'en va, l'autre avance
Dans leur éternel menuet.
C'est une noble danse,
Dont la révérence est l'objet.

La dame c'est la France
Qui leur donne à chacun sa main,
Mais cette complaisance
Ne dure pas jusqu'à demain.

68.

LES MINISTRES ALTERNATIFS.

Que dit notre cousin Cousin?
Ce fit le roi Louis-Philippe :
M'a-t-il peut-être pris en grippe,
Parce que j'ai pris Villemain,
Pareillement notre cousin,
A sa place pour mon ministre?

Mais c'est un trop fréquent sinistre
D'un cabinet tel que le mien,
Pour que cela le blesse en rien.
Tous les deux sont hommes de bien,
Qui savent prendre en philosophes,
En beaux esprits, les catastrophes
D'un ministère sans soutien.

16.

PRÉPARATIFS DE DÉFENSE POUR UNE GUERRE D'AGRESSION.

En automne 1840.

Depuis longtemps il existait en France
Contre l'Europe, en fait de goût, d'art, de science
Un mur chinois pour les esprits.
Rien n'a pu pénétrer. D'où vient donc cette envie
De nouveaux murs chinois qui soudain vous a pris?
Un mur chinois autour de l'Algérie!
Un mur chinois tout autour de Paris!

Si vous voulez redevenir Tartares,
Envahir, dévaster, piller, comme autrefois,
Soyez des nomades barbares,
Et non des casaniers chinois.
Mais, en tenant un menaçant langage,
Vous prenez vos précautions.
Vous bravez au dehors les rois, les nations,
Et vous pliez chez vous bagage.

70.

LA RÉSSURECTION DE HOUITZILOPOTCHLI,
DIEU DE LA GUERRE
CHEZ LES MEXICAINS.

Français! l'on va remettre en place
Votre maître Napoléon.
Que le prix ne vous embarrasse!
Le fret coûte un seul million;
Et les Anglais, de bonne grâce,
Vous cèdent la possession.
Un cercueil d'or sera la châsse
De ces reliques de renom.

Accourez à l'apothéose
Du plus innocent des héros!
Aspergez-vous de cette eau rose
Qu'il a fait couler à grands flots.
La voûte où votre saint repose
Retentit de pieux échos.
Cette étrange métamorphose
Ravit Satan et ses suppôts.

Il fut forcé, ce philanthrope,
De forger aux peuples des fers :
Car, s'il a dévasté l'Europe,
C'était pour affranchir les mers.
Il lorgnait par son télescope
Cette île, à part de l'univers [1] :
Mais, trompé par son horoscope,
Il n'en eut que regrets amers.

Dans son œuvre de perfidie
Le hasard l'avait soutenu ;
Mais lorsque de sa tyrannie
Le terme fatal fut venu,
La noire fantasmagorie
Des conquêtes a disparu.
Il eut soin de sauver sa vie,
Laissant la vieille France à nu.

Continuez ad libitum.

71.

AUX ADORATEURS DE BONAPARTE.

Le 15 décembre 1840.

Célébrez, je vous y convie,
Célébrez cette farce impie :
L'apothéose d'un tyran,
Par le genre humain mis au ban.

[1] *Toto divisos orbe Britannos.* — L'auteur semble avoir visité Boulogne et la colonne, monument d'une incartade ridicule.

Furibonde républicaine
La France, indomptable, inhumaine,
Enchaînant, égorgeant ses rois,
Avait de Dieu bravé les lois.

Et j'ai vu cette même France
Sous le joug courbée en silence ;
Une île sauvage fournit
L'aventurier qui la soumit.

J'entends votre excuse; vous dites :
« Ses espions, ses satellites
« Répandaient partout la terreur,
« Tout, jusqu'à la pensée, eut peur. »

Mais l'adulation posthume
Près d'un cadavre qu'on exhume,
Trahit vortre servilité :
Et vous parlez de liberté !

Vous dites : « Cette pompe étale
« Notre grandeur nationale. » —
C'était un rêve : il a passé,
Par nos victoires effacé.

Marquez la leçon de l'histoire :
Dans la vertu seule est la gloire,
Non dans de passagers succès,
Achetés par mille fortaits.

72.

LE DÔME DES INVALIDES.

À la même date.

Quel est ce temple qu'on décore ?
C'est le dieu Moloch qu'on adore
Sous ce dais : oui! c'est Lucifer.
Revenez à son culte encore!
Jetez vos enfants qu'il dévore
De nouveau dans ses bras de fer !

73.

AUX FRANÇAIS.

Cessez enfin de vanter Bonaparte !
Il n'a bâti qu'un grand château de carte.
Que reste-t-il de tout ce qu'il a fait ?
Sauveront-ils sa maudite mémoire,
Ces monuments érigés à sa gloire,
En marbre, en bronze, en tout ce qu'il vous plaît ?
Vous étiez tous du tyran les esclaves ;
L'Europe vint et brisa vos entraves :
Et votre orgueil aujourd'hui s'y complaît ?

74.

PARIS MURÉ.

DIALOGUE.

Le gouvernement.

Suivant un projet sage et mûr,
On va former d'un triple mur

Autour de Paris la ceinture.
Vous ne la payerez qu'au fur
Et à mesure.

Les bourgeois.

Diable m'emporte, si j'endure
Qu'à nos frais on nous claquemure !
Il suffit de notre vieux mur.

Le gouvernement.

C'est un séditieux murmure,
Preuve d'un sentiment impur.

Les bourgeois.

Mais jusqu'aux dents être en armure
En temps de paix, c'est un peu dur.

Le gouvernement.

L'Europe veut nous faire injure ;
Chaque roi contre nous conjure :
Il faut donc aller au plus sûr.

Les bourgeois.

Toujours la vieille turelure !
Votre feinte n'est plus obscure :
Hors notre perte rien n'est sûr.

75.

LE BON SENS DU BADAUD.

Certain badaud parisien
Qui du monde ne savait rien,
Assistant un jour, dans la salle

Des députés, aux débats sur les forts,
Dont on voudrait garnir de Paris les abords,
Crut qu'il ne s'agissait que des forts de la halle.
Pourquoi, s'écria-t-il, seraient-ils détachés
Loin au-delà de la barrière ?
Ça gâte toute notre affaire.
Par quels bourgeois seront-ils là cherchés ?
Ils en sont, je parie, eux-mêmes très-fâchés.
Ils se postaient à leur aise au rivage,
En attendant quelque arrivage ;
Ils descendaient dans les bâteaux
Et chargeaient les sacs sur leur dos.
Puis, cette continue et contenante enceinte !
C'est une autre diable de feinte.
Ce qu'on porte au marché, sera taxé deux fois ;
On nous écrasera d'octrois.

76.

LA NOUVELLE TOUR DE BABEL.

À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Février 1841.

Si la tour de Babel a confondu les langues,
La vôtre a fait tenir de confuses harangues.
L'enceinte continue et les forts détachés,
Ce me semble, ont été tout au long rabâchés.
Les construire n'est point une pressante affaire.
Décrétez de l'argent : ensuite laissez faire.
Les cinq cents millions seront bien répartis,
Et Paris restera le même vieux Paris.

77.

LA GÊNE INDÉCENTE.

Si jamais de la double enceinte
Le grand œuvre était accompli,
Paris serait, comme une fille, enceinte
Par l'effet d'une tendre étreinte,
Dont la taille, accusant un corset trop rempli,
A son air leste porte atteinte
Et la met dans un mauvais pli.

78.

UN ÊTRE DE RAISON TRANSFORMÉ EN INDIVIDU VIVANT.

Épigramme écrite en l'an 2000.

L'argent, un haut rang, la puissance;
Le luxe, la magnificence;
L'air sournois, l'orgueil, l'insolence
Avec des gens en dépendance;
La plus servile obéissance
Au maître absolu qu'on encense,
Tant qu'il prodigue et récompense;
Mais quand il tombe en décadence,
L'ingratitude ou l'inconstance;
Du déshonneur la tolérance,
Le mépris de la conscience,
Furent nommés jadis en France
De ce monde la bonne part.

Des historiens sans critique,
En peignant cette république,
Ont pris un parti politique
Pour un personnage historique,
Pour un certain sieur Bonnepart.
Ce nom, mis à l'italienne,
D'où l'on veut que la souche vienne,
Devint Bonaparte plus tard.
Est-il mort, cet être équivoque,
Ce vieux fantôme, à notre époque ?
Plût au ciel ! mais je n'en crois rien.
Puisque la France encor l'invoque
Comme son dieu, son grand soutien,
Voyons, s'il lui fera du bien !

79.

LA FRANCE CONSTITUTIONNELLE DE 1830.

Par leur illustre nom les pairs sont les premiers,
Mais vieillis et caducs ils marchent les derniers.
La chambre des élus les traîne à la remorque,
Et les force à voter ce qu'elle au peuple extorque.
Tapi sous ces entours vit des Français le roi :
Il règne à petit bruit, tout en pensant à soi ;
Citoyen vertueux, bon père de famille,
Qui par l'économie et la prudence brille.

80. 81.

SÉANCES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

A.

Février 1842.

Le président.

L'ordre du jour, messieurs, appelle
L'ennuyeuse et vieille querelle
Des incompatibilités
Entre employés et députés.

M. Ganneron.

Messieurs, il n'est pas équitable
Que les payés, à leur profit,
Puissent grossir le déficit
Qui déjà les payants accable.

En quoi sert au bien du pays
Un faquin de fonctionnaire
Qui, quittant tout, court à Paris ?
La bombance est sa seule affaire.

Les ministériels.

Pourquoi veut-on que les préfets
Se morfondent dans les provinces ?
Ils n'y laissent point de regrets,
Et sont ici traités de princes.

Nous sommes tous très-vertueux ;
Notre intégrité saute aux yeux.

Nous méritons pour récompense
Les emplois lucratifs en France.

L'opposition.

Si vertueux que vous soyez,
Nous ne voulons pas d'employés.
Autant de cette enceinte on chasse,
Autant aux nôtres feront place.

Se trouvant en minorité,
Vos patrons feront la culbute ;
Nous, devenus majorité,
Saurons profiter de leur chute.

Les ministres.

Si le ventre fait son devoir,
Nous conserverons la puissance :
Ce qui décide, est blanc ou noir,
Non la raison, ni l'éloquence.

Les boules noires sont pour nous. —
De huit nous avons l'avantage ;
C'est plus qu'il ne nous faut. Courage !
Nous pouvons nous moquer de vous.

B.

Vers la fin de janvier 1844.

Les austères.

Nos collègues ont fait de coupables manœuvres,
Notre roi ne veut plus avaler leurs couleuvres ;
Flétrissons-les en loyaux députés !

Les modérés

Ah! Messieurs, pensez-y! vous serez réputés
Exécuteurs des hautes œuvres,
Puisque flétrir les voleurs d'un fer chaud
C'est proprement l'office du bourreau.

82.

LE BEL HISTORIEN.

Beau sieur Mignet, ton histoire mignonne
Pour endormir les enfants serait bonne.
Ce que le monde a vu de plus affreux,
Tu le décris d'un ton si doucereux.
Le ridicule englouti dans l'atroce
Te semble donc une fête de noce?
De révolution en révolution
Dégringolant, ta belle nation,
Se déchirant sous la convention,
Servile et basse envers Napoléon,
Puis désertant ce Corse fanfaron,
Appelant, repoussant la restauration :
Malgré ta phrase académique
Et ton jargon métaphysique
Sur la civilisation,
Conviens-en, beau Mignet, ta belle nation
N'a jeté qu'un vilain coton.

83.

LE CRITIQUE ZÉLATEUR.

Ayant dès sa jeunesse été pédant et sot,
Sur la fin respirant le zèle d'un cagot,
Pour souiller les banquets de la philosophie,
Laharpe de Phinée imita la harpie.

84.

LAHARPE CONVERTI.

Voyez ce flagellant avec mille apostrophes
S'exercer sur le dos des pauvres philosophes !
Ce pieux grimacier, voulant prouver sa foi,
Dit tout le mal d'autrui qu'il n'a trouvé qu'en soi.

85.

ÉCHANTILLON DU BON GOUT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

tiré de deux articles de son dictionnaire.

Il ne faut pas péter, nous dit l'Académie,
Plus haut que d'un chacun le cul ne le permet.
Et moi, je dis : Fi donc! La bonne compagnie,
Si bas qu'il soit lâché, ne souffre point de pet.

86.

LES RIVALITÉS DANS L'OCÉAN PACIFIQUE.

Un soudard te détrône, innocente Pomare !
Mais Peel crie à Guizot : Arrêtez ce barbare !

Guizot cède aussitôt et dit en grommelant :
Voilà donc l'amitié comme l'Anglais l'entend !
Prenons ce qu'il nous plaît! dit la chambre seconde ;
Faisons-nous redouter aux quatre coins du monde.
Les Baptistes diront : Nous avons converti
Ces sauvages bénins ; à nous est Taïti.
Vivent les missions! chante un frippier de Londre ;
Leurs ouailles pour nous sont des brebis à tondre.
Jadis ils marchaient nus en déhontés païens :
La culotte et la jupe en ont fait des chrétiens.

87.

HALCYONVILLE,

l'une des îles fortunées.

Sur une mer toujours tranquille
On voit surgir Halcyonville :
Ce sont des dieux les favoris
Qui dans cette île font leurs nids.

88.

NE VOUS EN METTEZ PAS EN PEINE.

Vous, jadis fiers Anglais, vous, arbitres des mers!
Laisserez-vous forger à l'Afrique des fers ?
Quand il faut protéger ses amis, rester neutre,
Convenez-en, c'est le rôle d'un pleutre.
L'Océan Pacifique, Alger, enfin Maroc,
Reprochent à John Bull d'être un stupide bloc.

89.

RENDEZ-VOUS AU PAYS DE SAPIENCE.

Au mois de septembre 1843.

La reine de Saba, la sultane navale,
Rend visite par mer au Salomon de l'Ouest.
On fait assaut d'accueil, chacun sa pompe étale ;
Et tout le peuple accourt au Tréport depuis Brest.
La cour est en émoi! Vont-ils coucher ensemble ?
Ainsi fit Salomon; Philippe lui ressemble.
Mais non! le cœur faillit à ce roi très-chrétien
Pour imiter en tout le circoncis païen.
Il ramène humblement la reine sur la plage,
Sans qu'elle ait de son corps acquitté le péage.

90.

LES VINGT-SIX INFORTUNES ROYALES.

1.

PREMIÈRE INFORTUNE.

Un orage de mauvais augure.

Lors du départ de Louis-Philippe, la reine et le prince Albert voulurent accompagner leur hôte auguste de Windsor jusqu'à mi-chemin de Portsmouth. Sur ces entrefaites, un orage épouvantable éclata. Les éclairs, les coups de foudre renouvelés à chaque instant et suivis de torrents de pluie, forcèrent les voyageurs de part et d'autre d'abréger les moments de leurs tendres adieux.

Louis Philippe.

When shall we three meet again
In thunder, lightning, or in rain?

La reine et le prince Albert.

When the hurly-burly's done,
When the battle's lost and won.

2.

SECONDE INFORTUNE.

Les éléments soulevés.

L'amiral anglais en station à Portsmouth.

Ne vous embarquez pas, si vous m'en croyez, sire :
Braver cet ouragan serait un vrai délire.
La mer ne connaît point le plus grand potentat ;
Elle vous noierait comme un chat.

3.

TROISIÈME INFORTUNE.

Un gîte refusé.

Louis-Philippe, devant la porte du château de Windsor.

Devant la porte du château de Windsor.
Me voici de retour : ouvrez, ma sœur Victoire !
Je meurs de froid, de faim ; je veux manger et boire.

La reine (à la fenêtre).

Monsieur mon frère, non! si tard je n'ouvre plus :
On n'a déjà que trop jasé de ma vertu. [1]

(Elle ferme la croisée.)

[1] La rime est insuffisante; mais on n'exigera pas d'une princesse britannique qu'elle sache exactement les règles de la versification française.

91.

EXORDE D'UN POËME ÉPIQUE.

Je chante les amours du coq et de la cane.
La cane est complaisante, et le coq se pavane.
Pondra-t-elle des œufs d'un genre tout nouveau,
Une engeance amphibie entre la terre et l'eau ?
La cane porte en vain le nom de la victoire :
Le coq poursuit au loin une douteuse gloire.
Le légitime accueil de Henri son rival
A troublé son sommeil par-delà le canal, &c.

92.

LES AMOURS DU COQ ET DE LA CANE.

Au mois d'août 1844.

L'intimité de la cane et du coq
Devient funeste au sultan de Maroc.
Avec le coq craignant d'être brouillée,
La cane n'est qu'une poule mouillée.

93.

RÉPONSE AUX GAZETIERS FRANÇAIS QUI PROVOQUENT UNE GUERRE NAVALE AVEC L'ANGLETERRE.

Vous voulez guerroyer? Que la galère vogue !
Invitez vos amis près du cap de la Hogue.
Aboukir, Trafalgar! quels noms harmonieux !
Da capo! c'est l'écho d'un million de vœux.

94.

PLAINTE DE LA REINE D'ESPAGNE.

Olozaga, le cruel, m'a fessée ;
Voyez, Messieurs, j'en suis toute blessée.
En me troussant je vous montre mon cu :
Est-ce bien là le respect qui m'est dû ?

95.

LES TROIS REINES.

1843.

Trois péronnelles couronnées
Font des états les destinées.
Mais point de prude Élisabeth !
Leur jeunesse va droit au fait.
Deux ont pris mari du bel âge
Et propre à l'amoureux hommage.
Les affaires y vont grand train :
Un poupon par an est certain.
La troisième est à peine éclose,
Mais il tarde au bouton de rose
Devenu la reine des fleurs,
D'éclipser ses royales sœurs.

96.

LE SERMENT POLITIQUE.

A la fin de janvier 1844.

Je jure égale obéissance
(S'entend, selon la circonstance)

A Bonnet-blanc et Blanc-bonnet.
Quand les partis mènent la danse
Il faut suivre la bonne chance ;
Quel qu'il soit qui l'emporte en France :
Je suis son fidèle sujet.

97.

LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE.

Le peuple souverain, c'est un drôle de corps :
Une mouche le pique, il prend aux dents le mors,
Il fait faux bond, se cabre et jette sangle et selle ;
Mais, dès le lendemain, redevient haridelle.
Se roulant sur la paille il ne fait que péter,
Et se laisse à loisir comme un âne embâter.

98.

AVEU DES JOURNALISTES.

La liberté de la presse
N'a rien qui nous intéresse ;
La liberté de mentir
Peut seule nous convenir.

99.

LES DOTATIONS.

Le 1er juillet 1844.

La nouvelle dynastie,
Ouvrant un énorme bec

Pour son coup de gueule, crie :
Messieurs ! nous sommes à sec.
Pour Dieu, faites-nous l'aumône !
Sans argent, que vaut le trône ?

100.

LE CONSEIL DU LÉGITIMISTE.

Remanger ce qu'on a vomi,
C'est là des chiens l'antique usage.
Imitez-les, peuple ennemi
D'un gouvernement ferme et sage !
Après deux restaurations
Qui des dégâts d'un cruel maître
Faisaient les traces disparaître,
Vous avez vomi les Bourbons.
Vous élûtes Louis-Philippe !
Mais, assailli des factions,
Pour filer il faut qu'il s'équipe.
Nouveaux ministres chaque instant ;
Un déficit toujours croissant ;
Partout l'émeute ou la cabale ;
Des députés criards et sots,
Qu'un sordide intérêt ravale,
Prodigues seulement d'impôts
Et qui vous payent de grands mots :
Était-ce un profitable échange ?
Il existe encor des Bourbons ;
Vous savez qu'ils sont doux et bons :
Je suis d'avis qu'on les remange.

101.

LA RÉSIPISCENCE.

Il me semble voir le pape
Rire et se moquer sous cape,
Quand il voit l'humble maintien
Du nouveau roi Très-Chrétien.

Louis-Philippe réclame
Auprès d'un évêque, en vain,
Pour son petit-fils le bain
Du baptême en Notre-Dame.

Il donne un cruel défi
En faveur de ses Jésuites
Et de leurs œuvres maudites
Au pauvre roi d'Owaihi.

Au Grand-Prêtre catholique,
Expiant ses vieux péchés,
Par de nouveaux évêchés,
Il veut asservir l'Afrique.

Sa novice majesté
A grand' peur du sacerdoce ;
Le sceptre veut à la crosse
Prouver son humilité.

Bien souvent au moyen âge
Le plus puissant souverain
Allait, le bourdon en main,
À Rome en pélerinage.

Romè offre encor de nos jours
Aux rois déchus qu'on exile
Un paisible et sûr asile,
À défaut d'autres secours.

Sur un trône qui chancelle
Il semble donc bien permis
De gagner par un beau zèle
Au Vatican des amis.

102.

LA RÉCEPTION

DU RÉGENT PROBLÉMATIQUE DE FRANCE A METZ.

Août 1844.

Dans sa sotte harangue, un robin de province,
Dans sa fière réponse, un freluquet de prince,
Vendent la peau de l'ours des voisines forêts,
Qui bientôt à tous deux flanquera des soufflets.

103.

ÉCLAIRCISSEMENTS AUTHENTIQUES

SUR LE PRÉTENDU COEUR DE SAINT-LOUIS.

On vient de retrouver dans la Sainte-Chapelle
Le magnanime cœur du perruquier L'Amour.
C'était, n'en doutons pas, Anne, sa tendre belle
Qui sut l'ensevelir sous le sacré pourtour.
Ce galant perruquier n'était point un belître ;
Boileau l'a célébré pour l'exploit du pupitre.

Son cœur sent le parfum de la pommade encor ;
Une boîte d'étain lui sert d'argent et d'or.

104.

LA SAINTE ROBE

ÉTALÉE A UN MILLION DE PÈLERINS.

Notre Seigneur n'avait qu'une seule tunique,
Elle était sans couture et d'un travail unique.
La Vierge tricota pour lui ce vêtement
Qui grandit, du bambin suivant l'accroissement.
Le sort en fut jeté par trois légionnaires,
Un fripier juif l'acquit d'un de ces militaires.
L'impératrice Hélène obtint ce saint habit :
C'est elle qui ce don à notre Trèves fit.
Il enfanta depuis vingt semblables tuniques
Qu'on révère partout, qui sont toutes uniques.
Argenteuil y prétend, mais c'est *in partibus* :
L'Allemagne s'en moque, et Trève a le dessus.

105.

FUREUR DES ÉVÊQUES

CONTRE LES INCRÉDULES DE LA SAINTE ROBE.

EN 1845.

La prêtraille
Se chamaille :
Bon, bon, bon !
Son délire
Ferait rire
Un Caton.

106.

O sancta Tunica!
Ora pro nobis.

UN HABITANT DE TRÈVES
A
MM. LES ACADÉMICIENS LE-PR. ET P.

On fait voir pendant trois dimanches
La sainte robe du Seigneur;
C'est une autre paire de manches
Que du béat Louis le cœur.

107. 108.

O sancta Tunica!
Ora pro nobis.

PROPHÉTIES DE NOSTRADAMUS.

A.

Quand le Gaulois deviendra taciturne,
Quand cessera d'être un écervelé
Et n'aura plus le timbre tant fêlé :
Lors le gros lot lui tombera de l'urne,
Lors reviendra le siècle de Saturne,
Qui fut jadis siècle d'or appelé,
L'or n'étant point de vif-argent mêlé.
Car, sans repos le vif-argent s'écoule,
Quoi que l'on fasse, il se dissipe, il roule,
D'où vient le mal des révolutions,
Contraires tant aux rimes qu'aux raisons.
Si l'on ne peut les façonner en moule,
Vif-argentins ne seront jamais bons
Pour pièces d'or, ni même pour jetons.

B.

Quand démolis seront tous ces donjons
Qui de Paris font autant de prisons !
Quand le renard, des lucarnes du Louvre,
Rien tout autour que quais déserts découvre ;
Quand le hibou de ses lugubres cris
De Notre-Dame étourdit le pourpris,
Et quant, trottant par les Champs-Élysées,
Les loups par troupe y cherchent leurs curées :
Lors les Gaulois verront un siècle d'or,
Et leur franchise aura son plein essor ;
Lors les manants des lointaines provinces
Riches seront et fiers comme des princes.

109.

LE MICHEL TUDESQUE.

Jusqu'à quand ronflera ce gros Michel tudesque
Et ne sentira point sa force gigantesque ?
Chaque voisin le pince et rit de son sommeil.
Mais gare le réveil !

PARODIES.

RAPPORT AU ROI.

Sire,

Quoiqu'il m'en coûte d'affliger le cœur paternel de Votre Majesté, je ne saurais vous dissimuler que les barbiers de votre bonne ville de Paris sont de véritables bourreaux.

Votre Majesté se faisant la barbe elle-même, en quoi elle est supérieure à Caton, à Cicéron, et même au tyran Denys, n'a pas pu s'en convaincre par sa propre expérience.

Un seul trait suffit pour caractériser ces barbares barbiers. On trouve chez tous les parfumeurs de Paris une liqueur blanchâtre destinée à ôter le feu du rasoir. Cette expression ne serait pas comprise chez nos voisins.

C'est une douleur atroce, causée par des coups de rasoir à contre-poil. Souvent elle n'a pas encore cessé le lendemain, de sorte que les patients passent d'un purgaoire à l'autre.

Le chef-d'œuvre d'un mauvais barbier, c'est d'enlever la peau en laissant intacte la barbe tout hérissée qui la couvrait; et cependant on voit souvent opérer cela chez nous.

Aussi les barbiers de Paris jouissent de la plus mauvaise réputation non-seulement en Europe, mais aussi dans les autres parties du monde. En Chine, c'est une

farce populaire de représenter les grimaces d'un homme en costume européen sous le rasoir de ces massacreurs.

Toutefois, il faut convenir que ce défaut, comme tous les défauts de la grande nation, provient d'une vertu. C'est l'humeur guerroyante qui fait qu'aussitôt que l'on met un instrument tranchant quelconque entre les mains de nos Fiérabras, ils croient tenir un sabre, et le manient comme tel.

Par la même cause la chirurgie amputatoire est exercée chez nous avec un si brillant succès. Elle repeuple sans cesse, surtout depuis notre glorieuse guerre d'Afrique, l'Hôtel des Invalides d'individus réduits aux moindres dimensions par les opérations chirurgicales. On n'a pas encore réussi à amputer la tête sans nuire au reste de la personne : mais moyennant le système du progrès, cela viendra.

Le mal que je viens de signaler est moins grave dans les provinces. Comme les simples habitants des campagnes n'ont pas les instruments nécessaires pour se raser eux-mêmes, les barbiers de village acquièrent plus de facilité par la pratique. Il y a aussi dans quelques villes des barbières que la sensibilité du sexe rend plus compatissantes pour l'humanité souffrante.

Mais à Paris il est urgent de porter remède à ce mal qui, dit-on, a empiré depuis l'an 1830.

Les savants allemands, hommes fort empêtrés et incapables de se faire la barbe, accouraient autrefois en foule, pour tirer parti de nos bibliothèques et autres collections. Ils ne viennent plus. La perte qu'éprouvent par là les hôtels garnis et les restaurateurs n'est pas considérable. Mais les

membres de l'Institut sont privés de la moindre échappée de vue sur l'Europe savante.

Je connais un de ces érudits qui, terrifié par cette cruelle perspective, ajourne d'année en année un voyage à Paris, projeté depuis longtemps. Il veut faire croître auparavant sa barbe blanche à la Léonard-de-Vinci.

Puis donc, Sire, que nous marchons à la tête de la civilisation, il faut transplanter chez nous la science barbarasifique, la seule dans laquelle nous soyons en arrière des autres nations.

Par ces motifs je propose à Votre Majesté de créer une chaire de couréologie. Quelque exclusifs que nous soyons, il faudra la confier à un professeur allemand, ou scandinave, ou autrement de race germanique. Il n'y a rien à espérer des peuples néolatins.

L'auditoire pourra être établi au rez-de-chaussée de la bibliothèque nationale. Les savants allemands, la fréquentant tous les jours, profiteront de cette facilité; et les élèves auront l'avantage de voir rendre un menton parfaitement lisse, sans spasme et sans écorchure.

Le ministre de l'instruction publique.

DISCOURS

A PRONONCER DANS LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS SUR LA SUPPRESSION DES CINQ ACADÉMIES DE L'INSTITUT.

Messieurs,

Un gouverneur de Pondichéry, en passant aux grandes Indes, relâcha à Madagascar. Il avait des affaires à traiter avec un roitelet de cette île; il fut content de la complaisance du chambellan noir de ce prince, et en partant il

lui fit cadeau d'un complet habillement de cour : habit de velours cramoisi, richement brodé en or ; veste blanche de gros de Tours, brodée en couleurs ; culotte de satin noir ; bas de soie, escarpins à boucles ; chemise de batiste garnie de dentelles ; l'épée avec sa garde en acier brillanté ; le chapeau à trois cornes, doublé de plumes d'autruche. Enfin rien n'y manquait, c'était au grand complet. Le Madecasse, comme de raison, fut très-fier de cette parure, inconnue jusqu'alors dans son pays. Il endossait donc son habit de cour à toutes les fêtes, à toutes les présentations. Mais, vu qu'il n'avait aucune idée de blanchissage, et qu'il était sujet à de fortes transpirations, la chemise tomba la première en lambeaux ; les bas de soie et les escarpins, dans le sable brûlant, de même. La culotte ne put pas résister non plus aux gigottements continuels, gênés par un vêtement trop étroit : déchirée partout, elle finit par n'être plus présentable. Que faire ? Un tablier blanc de toile de coton, costume ordinaire des Madecasses, aurait juré avec le reste. Il prit son parti en homme déterminé, et résolut de porter au naturel les parties que la culotte avait couvertes. Sa peau luisante et noire comme du jais pouvait très-bien figurer la satin noir. En effet, la première fois qu'il parut ainsi à la cour, personne ne fit attention à ce changement, à l'exception pourtant de la reine, qui, dit-on, rougit sous le noir, déploya son éventail et lorgna au travers des bâtons.

Sur ces entrefaites un capinaine anglais ayant abordé à Madagascar, vit notre chambellan, toujours le chapeau sous le bras et l'épée au côté, et en fit une description fort plaisante.

Messieurs, je me suis permis de vous parler par allégorie, à l'exemple des orateurs de l'antiquité. La comparaison des parties du corps humain avec les différentes classes dont la société se compose, a été employée plusieurs fois : mais elle doit se modifier selon les temps et les peuples Menenius Agrippa compara le sénat romain au ventre. Cela ne se vérifie nullement chez nous. Certes, notre sénat, je veux dire la pairie dont je suis membre, n'est rien moins que ventru : j'en atteste mes joues creuses.

Le grand législateur Manou dit que les quatre castes sont issues du corps de Brahmâ : les prêtres qu'on nomme Brahmanes dans l'Inde, de la tête; les guerriers nobles, de la poitrine et des bras; les propriétaires industriels, du ventre; les ouvriers, des jambes. La première partie de cette allégorie clocherait chez nous. Notre clergé ne brille point par le savoir et la profondeur des pensées : au contraire, il s'en garde comme du feu.

Mais, en tout cas, la classe qui fait le travail matériel peut être comparée convenablement aux parties inférieures du corps, parce qu'elle doit toujours supporter le poids des organes les plus nobles. De quelle fureur de l'égalité qu'un siècle soit possédé, l'on ne saurait changer ce qui est dans la nature des choses.

Passons à l'application. Le gouverneur de Pondichéry, c'était Louis XIV; le Madecasse, la France de son temps. Il la doua d'un langage poli au lieu du jargon informe qu'on avait baragouiné jusqu'alors ; d'une littérature, toute de cour; du plusieurs académies; enfin, d'une quantité d'édifices et autres ouvrages des beaux arts, la plupart, il est vrai, exécutés dans un goût maniéré. Mais il ne fit rien pour l'instruction du peuple, qui, par conséquent,

resta dans l'état de nature. L'Europe, éblouie par la richesse des étoffes et des broderies, admira l'œuvre de Louis XIV, et ne s'aperçut pas du manque de la troisième pièce; d'autant moins, que le maintien de ce personnage à demi nu était assez décent. Chez nous les classes inférieures ont le talent de cacher leur ignorance par un certain savoir faire.

D'autres temps arrivèrent : l'ancienne politesse fit place au cynisme et à la grossièreté. Alors la nudité devint un titre de gloire. Vous connaissez tous ce nom trop fameux qui constate la justesse de mon allégorie. Malheureusement il est consigné dans nos annales; la plume de nos Tacites à venir sera forcée à le retracer, quoique l'image qu'il présente, semble être plutôt faite pour figurer dans les bambochades de Pierre Laar que dans les tableaux tragiques de l'histoire.

Les anciens, quand ils avaient détruit une ville ennemie, en labouraient l'enceinte et semaient du sel dans les sillons, afin de marquer la stérilité future du sol. Telle a été notre révolution. Le soc niveleur a passé partout. Les anciennes institutions, une fois détruites, n'ont pu se relever. On ne refait point en rase campagne une forêt majestueuse de chênes centenaires. Mais les mauvaises herbes qu'on croyait avoir déracinées, les abus, les ridicules même, ont pullulé de nouveau.

Les académies ont été au nombre des mauvaises herbes. L'Assemblée constituante les avait supprimées, d'après les conseils d'un homme de génie, de Mirabeau. Le Directoire s'est avisé de les rétablir. Depuis, nous les avons vu flagorner également Bonaparte et les Bourbons.

Je vous propose aujourd'hui de les supprimer une seconde fois, au profit de l'instruction élémentaire, à laquelle toutes les classes de citoyens ont droit de participer. Les revenus des académies qui, ensemble, s'élèvent à un demi-million, seront appliqués à fonder successivement des écoles de village.

Messieurs, s'il ne s'agissait ici que de l'Académie Française, je pense que je n'aurais pas la moindre opposition à craindre. Depuis longtemps elle est devenue le plastron de tous les esprits malins. Sa pédanterie et sa nullité ont tourné en proverbe. On reconnaît bien là l'habit brodé du Madecasse, fané, troué aux coudes, usé sur toutes les coutures, d'ailleurs d'une coupe surannée. En voyant nos littérateurs faire parade de ce costume, tout homme de bon sens dira : Cela n'est bon qu'à être mis à la friperie.

Les autres académies trouveront peut-être encore des défenseurs. Je les attends de pied ferme. Je crois que Mirabeau et Champfort, qui a rédigé les pensées de son ami, en ont dit assez non-seulement sur l'inutilité des Académies, mais sur leur influence nuisible. Si l'on produit de nouveaux arguments en leur faveur, je saurai les réfuter.

Pour le moment je me borne à proposer à votre adoption la loi suivante :

Article 1er.

Les cinq académies, comprises sous le nom de l'Institut, sont supprimées.

Article 2.

Leurs revenus seront employés à fonder annuellement un certain nombre d'écoles de village.

MA PROFESSION DE FOI.

Vers le milieu du huitième siècle, un moine anglo-saxon, saint Boniface, passa en Allemagne pour convertir les peuples germaniques qui étaient encore restés fidèles aux traditions de leurs pères. Il s'aperçut bientôt que les néophytes mêlaient souvent le culte des faux dieux à celui du Christ. On décréta donc dans le concile de 742 qu'on ferait prononcer aux convertis, après le *Credo*, une formule d'abjuration. Cette formule existe en vieux langage saxon : c'est un des plus anciens monuments de notre langue. La voici :

End ec forsacho allum diabol.... wercum and wordum, Thunaer ende Woden, ende Freya, ende allum them unholdum, the hira genotas sint.

« Et je renie toutes les œuvres et paroles du Diable, « Thor et Woden et Freya, et tous les démons qui sont « leurs associés. »

Je me propose aujourd'hui, de mon plein gré, sans l'admonition d'un concile, de faire quelque chose de semblable, mais en sens inverse. Depuis plus d'un demi-siècle j'ai suivi d'un œil attentif les événements qui ont changé la face de l'Europe. J'ai été quelquefois assez près de la scène d'action. J'ai vu crouler la république la plus respectable, jadis héroïque, alors déchirée par les factions. Des bouleversements destructifs se sont succédé avec une rapidité effrayante, ils se succèdent encore, et on n'y voit pas de terme, puisque tout ce qui devrait former la base inébranlable de l'ordre social a fait place à un désert de sable mouvant. Les passions déchaînées ont été partout

le mobile; les erreurs, les chimères, annoncées comme les révélations sublimes de la raison suprême, ont été les instruments. La plupart du temps j'ai été dans l'opposition, mais quelquefois j'ai été entraîné par le tourbillon; je me suis laissé leurrer par les promesses pompeuses d'une prospérité inconnue jusqu'ici. Aujourd'hui toutes mes illusions sont dissipées : je me hâte d'abjurer les doctrines dont la Babylone moderne est la source, et qui plongeront dans des malheurs sans issue tous les peuples qui ne savent pas se garantir de la contagion.

Les seuls progrès réels des Européens pendant cette époque ont eu lieu dans la physique expérimentale. Mais les applications qu'ils en ont faites aux arts mécaniques sont aussi funestes que celles d'une philosophie fausse et superficielle, qui a voulu refondre la société humaine dans le creuset de la théorie. D'autres inventions sont tellement puériles et minutieuses qu'elles servent à caractériser la mesquinerie de ce siècle. Je les ai donc comprises dans la même abjuration. D'autres enfin envahissent les beaux-arts, et y répandent le mauvais goût. Telles sont la lithographie et la gravure sur acier.

Si je n'avais pas voulu me borner aux productions contemporaines, j'aurais cité parmi les inventions pernicieuses la poudre à canon et l'art de l'imprimerie. Personne ne niera, je pense, que l'invention des armes à feu n'ait été suggérée par le démon. Si quelqu'un s'en avisait, je le renverrais au sublime morceau de l'Arioste. Quant à l'imprimerie, ma thèse pourra paraître plus paradoxale; mais je saurais la soutenir en cas d'attaque. Probablement on trouvera plus commode de me déclarer fou. A la bonne

heure! Je suis déterminé à vivre désormais en homme de la vieille roche.

Guillaume Martell.

FORMULE D'ABJURATION.

Je renie toutes les œuvres et toutes les paroles du diable, ses fascinations sophistiques, ses promesses fallacieuses, ses innovations désordonnées, ses inventions funestes, importunes ou absurdes, savoir : la civilisation; le sucre de betteraves; la liberté de la presse; les allumettes à friction; le crédit public; la juiverie baronnisée; la publicité des sottises; l'éclairage par le gaz; la centralisation; les plumes d'acier; le système du progrès; les cravates noires; les constitutions bâclées; les machines à vapeur; la lithographie; les daguerréotypes; les mètres, kilogrammes, hectares, &c.; les éditions illustrées; la plaidoierie sentimentale; les circonstances atténuantes pour le parricide et l'empoisonnement; les procès criminels pour des croquignoles; le papier blanchi par des acides; la poésie horrible; les bougies stéarines; la souveraineté du peuble; la femme libre du Père Enfantin; la garde nationale; les mollets postiches; les professeurs suppléants; les soupes à la Rumford; les droits de l'homme; les droits réunis; les droits protecteurs; la thé-total-temperance-Société; le chartisme; le socialisme; le journalisme; l'industrialisme; l'utilitarisme; les filatures de lois; les filatures de coton; l'enfance condamnée aux travaux forcés; les arcs de triomphe érigés par les battus; la crême à la Austerlitz, &c., &c., &c.

DIVERSES PIÈCES DE VERS FRANÇAIS,

BAGATELLES.

A MADAME DE STAËL

après la réprésentation d'Agar.

1806.

La plus touchante des actrices,
Des mères, des auteurs, reçois
De nos pleurs si doux les prémices!
Je ne sais laquelle des trois
Faisait plus des cœurs les délices :
Mais en hésitant sur le choix,
Dans ce ravissant assemblage
On aime, on admire à la fois
Toi, tes enfants et ton ouvrage.

SOUVENIR

écrit dans l'album de madame Thomas Hope,
née Beresford,
à Deepdeene, dans le comté de Surrey.

1823.

Dans ces lieux enchantés la nature docile
Prête un nouvel éclat aux merveilles de l'art;
Surtout la Grèce antique, en idoles fertile,
Frappe et captive mon regard.

Mais si dans ce palais, ou plutôt dans ce temple,
Il faut redevenir idolâtre et païen,
De tout ce que l'on y contemple
Peint ou sculpté, je ne choisirai rien.
C'est la vivante et belle image
De la bonté, de la candeur,
Qui répand tout autour le charme et le bonheur,
Qui doit ravir le poëte et le sage;
C'est elle à qui j'adresse un humble et pur hommage.

A MADEMOISELLE CHARLOTTE DE HAGN,

sur son rôle de farfadet

dans une comédie de Shakespeare.

1844.

Charlotte est transformée en un gentil lutin.
Et-ce étonnant? Elle lutine
Tous les cœurs par son air malin,
Par sa grâce dans chaque mine
Et son esprit aussi brillant que fin.

SUR MON PORTRAIT DANS LA MAISON DE M. B.

Sur pierre mon portrait; c'est le cadeau d'un ladre;
Mais il reçoit son prix de la splendeur du cadre.

*

Das Bild trägt einen sonst nicht unberühmten Namen;
Doch seinen Werth und Glanz empfängt es von dem Rahmen.

1804.

Combien de fois je m'arrête
Au sommet de ce côteau!
Appuyé sur ma houlette,
Je regarde le hameau.

Je suis mon troupeau qui broute
Aux soins du fidèle chien;
Du vallon j'ai pris la route
Sans m'apercevoir de rien.

Là je vois des fleurs la pompe
Dans les prés s'épanouir.
Je les cueille, ah! je me trompe :
A qui puis-je les offrir.

L'orage, le vent, la pluie
N'accélèrent point mes pas;
Mais en vain je les essuie,
La porte ne s'ouvre pas.

Je vois l'arc-en-ciel paraître
Au dessus de sa maison;
Mais l'espoir ne peut renaître,
Elle a quitté ce vallon.

Elle fuit, elle m'évite
Peut-être au delà des mers.
Passe, mon troupeau, bien vite!
Mes regrets sont trop amers.

PROJET D'UN NOUVEAU CULTE.

La vieille foi ne tient plus bon,
Il faut une religion;
Mais où diable la prendra-t-on?
C'est le siècle de l'industrie,
Dénué d'âme et de génie,
Surtout d'imagination.
Les filatures de coton
S'y trouvent seules à foison,
Réelles ou métaphoriques :
Savoir les calculs statistiques
Et les astuces politiques
Qu'on nomme constitution.
Proclamons dieu le Tourbillon!
C'est même un dieu d'ancienne date,
Célébré déjà par Socrate.
Il règne dans les cieux, dans l'air,
Il trace les chemins de fer,
Traverse à la vapeur la mer,
Et nous conduit droit en enfer.

LA FÉLICITÉ CONJUGALE.

Un cocu visionnaire
Se fait une triste affaire,
Rongé du soupçon cruel
D'un mal qui n'est point réel :
Il lui faut de l'ellébore.
L'autre ne craint rien de tel.

De plein gré même il ignore
Qu'une épouse qu'il adore
D'un cimier son front décore :
Heureux ce sage mortel!
D'un ami discret la flamme
Embellit sa tendre femme,
Qui, partageant sa faveur,
Sait unir, de corps et d'âme,
Tous les trois pour leur bonheur.

RÉFORME MATRIMONIALE.

L'édit sur la foi conjugale
Rendra chastes les dissolus.
Sous le règne de la morale
On ne verra plus de scandale,
Plus de catins ni de cocus.

LEÇON D'ESPAGNOL.

Le Français à Madrid.

Expliquez-moi ce mot que le peuple rabâche :
Quand je passe, j'entends *Gavacho* tout autour.

Le laquais de place.

Ça ne mérite pas, Monsu, que l'on se fâche;
Aux étrangers ainsi l'Espagnol fait sa cour.

Le Français.

Et qu'est ce *Caraxo* qui tinte à mes oreilles?

Le laquais.

Hildeputa! Monsu, ce mot fait des merveilles :
C'est l'instrument d'un vigoureux amour.

LES AMOURS MUSICALES.

Idylle.

Lisette aime un galant trompette,
Qui pour elle brûle à son tour.
Chaque matin au point du jour
Sa fanfare éveille Lisette;
Et le soir, sonnant la retraite,
Il change en gros soupirs d'amour
Le bruit guerrier de sa trompette.
Elle répond par un doux chant,
Et cet accord si ravissant
Présage à ces deux cœurs novices
De la tendresse les prémices.

VOEU DE SOBRIÉTÉ.

La Thé-total-tempérance-union
Ne permet point la moindre autre boisson.
Vin, rhum et punch, la bière et la cervoise
Sont remplacés par la tasse chinoise
Qu'on a nommée eau de foin autrefois.
Le peuple anglais en deviendra chinois.

A M. DOUDAN.

1844.

Cher Doudan, calme ta colère!
J'ai pour toi dans ma tabatière
    Du bon tabac.
J'en conviens : j'ai fait fausse route.
Tiens! voici la petite goutte
    De vieux cognac!
Quoique tes blâmes me ravalent,
J'invente des quatrains qui valent
    Ceux de Pibrac.

ÉPÎTRE

DE MONSIEUR CHELEG, poëte-cuisinier,

A

MONSIEUR STUCKY, artiste culinaire [1].

1844.

Chef près un duc et pair, officier de la bouche,
Stucky! que votre soin pour mon palais me touche!
Vous m'envoyez de loin l'illustre saucisson
Dont se vante Bologne et qu'imite Lyon.
Il ragaillardira ma verve et mon génie ;
De voler dans vos bras, Stucky! je meurs d'envie.

[1] Cette épître était incluse dans la lettre suivante :

Monsieur mon bienfaiteur,

Voici ma lettre de remerciements à M. Stucky, dont le nom m'a été révélé par la déclaration de la Messagerie. Je réserve pour ma prochaine lettre chansons, épigrammes, parodies, aperçus historiques, philosophie, politique et autres balivernes. Je crains de

Hélas! j'étais jadis un voyageur dispos,
Je croquais de bons plats et disais des bons-mots;
Des dîners de Paris je hume encor l'amorce :
Mais les ans ont glacé mon courage et ma force.
Comme fait en hiver un prudent écureuil,
De mon nid chaud je n'ose outre-passer le seuil.
Autrement les matins, passant dans les offices,
De vos instructions je ferais mes délices.
Musée, académie, antiquités, beaux-arts,
Chambre des députés, rien n'aurait mes égards.
Foin! Une table exquise offre un plus beau spectacle.
Là le joyeux Comus bâtit son tabernacle,
Là ne pénètre point l'effort des factieux,
Rien n'y trouble la paix, comme au séjour des dieux.

TARABALATIONES MONACHORUM COLONIENSIUM.

Au mois d'Août 1840.

1.

Quoique l'évêque encor lourdement récalcitre,
La besogne se fait moyennant son Chapitre.

m'être écarté un peu dans mes vers du ton épistolaire. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que cela ressemble assez au style épique de la Henriade?

Tout à vous.

Bonn, 16 mars 1844.

P. S.

Ne croyez pas que ce soit une vaine prétention de me nommer poète-cuisinier; j'invente de nouveaux potages, je prépare dans la perfection la tête de veau en tortue : je pense avoir retrouvé la bombe à la Sardanapale, dont le grand Frédéric parle avec extase, mais sans la définir.

2.

Grande fut d'Hermès l'hérésie :
Il voulut préparer la foi
Par un peu de philosophie,
Au lieu du simple mot : Je croi.

Certain jésuite Peronne
Est devenu le champion
De la cour de Rome, qui tonne
Contre tant d'irréligion.

Pleins d'une juste confiance,
Nos jeunes théologiens
Se sont moqués de l'ignorance
De ces cagots ultramontains.

3.

Nous maintiendrons la loi des mariages mixtes
En dépit des Léons, Grégoires et Calixtes.

4.

Par la bonté du Roi, qui n'a point son égale,
L'évêque est de retour en sa ville natale.
Là, comme dans son vieux manoir,
Il fume du tabac du matin jusqu'au soir;
Et ses cousins de Westphalie,
Tous les Thunder-den-Tronckh des plus nobles maisons,
A leur Saint tiennent compagnie
Pour la pipe et les oraisons.

JOHN BULL.

John Bull est grand mangeur de bœuf,
Son ventre en est plein comme un œuf,
Mais sa tête est vide d'idées.
Il ne comprend pas les pensées
Des grands esprits d'un autre temps,
Qu'il maudit comme mécréants.
Le catéchisme et la sottise
Dominent l'anglicane Église.
Des prébendes l'avidité
Est l'âme de leur piété.

PORTRAIT DE G........ III.

Les contradictions ressemblent à la fable,
Que sut concilier cet homme mémorable :
Prince d'Orange et roi des libres Hollandais,
Héros toujours battu, stathouder des Anglais.

VERS

adressés à M. B..., président du comité académique pour la nouvelle édition des œuvres de F.......,

après l'achèvement de l'ouvrage,

en 1843 + x.

Non, cher B...., votre édition
Ne vaut pas mieux que la première ;
Toutes deux, sans prévention,
Font peu d'honneur à la grammaire.

Commençons derechef tous deux
A mieux corriger notre ouvrage,
Et pensons que c'est un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

ŒUVRES POSTHUMES DE FRÉDÉRIC II. TOME VIII. POÉSIES.

CODICILLE.

(Page 127.)

Là-bas, un autre fou, roi de nouvelle date,
Se pavane et s'encense en vainqueur du Croate,
Mais bourgeois-gentilhomme il prétend être intrus
Chez ces vieux souverains, si fiers et si bourrus ;
Un refus à sa suite attire une bataille.
De tous ses ennemis le scélérat se raille ;
Mais devenu vieux loup, n'ayant griffes ni dents,
Ses voisins sont en paix à l'abri de ses ans,
A moins que le démon qui l'obsède et l'inspire
Ne verse encor sur eux les flots de sa satire.

Dans la proximité des États de ce roi
Sur un peuple abruti, sans police et sans loi,
Il est un souverain, vrai roi de l'anarchie,
Élevé par hasard à cette monarchie,
Amoureux de ruelle, et prince sans vigueur,
Il est Russe, il est Turc, rien dans le fond du cœur
Tandis que la discorde à ses yeux se déchaîne,
Que le royaume en feu ne se soutient qu'à peine,
Tranquille en son palais, son âme est sans ressort,
Il laisse la fortune arbitre de son sort.

Là, je vois sur le trône une habile catin.
Étrangler son mari n'était qu'un tour malin;
Il l'avait mérité par son long cocuage.
Elle devint d'abord l'idole de notre âge.
Mère de ses sujets, elle fait des heureux;
Tous ses gardes du corps se partagent ses feux.
Mais, lassée à la fin de tous ces Oursomanes,
Elle abaissa le Turc et ses croissants profanes.
Oui! de Sémiramis par ses vastes désirs
Elle sut égaler la gloire et les plaisirs.

POÉSIES DIDACTIQUES.

A M. ALBERT ....

1.

LE PROBLÈME PYTHAGORICIEN.

Pythagore jadis mit un problème en vogue;
Platon sut l'expliquer dans son beau dialogue,
Intitulé Ménon, en géomètre expert :
D'une oreille attentive écoutez, cher Albert!
Un triangle rectangle est l'objet de ma muse :
Le côté le plus grand s'appelle hypoténuse;
Les deux autres côtés, renfermant l'angle droit,
Cathètes sont nommés : je les montre du doigt.
Maintenant appliquez d'une main ferme et sûre
A chacun des côtés d'un carré la figure :
L'un à l'hypoténuse, aux deux cathètes deux.
Quelque inégalité que l'on remarque entre eux,
Les carrés latéraux, pris ensemble, au troisième
Seront toujours égaux. — Résolvez ce problème! —

Votre front, je le vois, se couvre de sueurs;
Consultez au collége un de vos professeurs!

LA SEMAINE PLANÉTAIRE.

2.

Des courses du soleil dans les cieux la durée
Fut par l'Égypte antique avec soin mesurée.
De la clepsydre l'eau vingt-quatre fois s'enfuit :
Douze fois dans le jour et douze dans la nuit.
Chaque heure pour régent eut sa propre planète,
La Lune la dernière et Saturne à la tête.
Car des astres errants le cercle était tracé
Autour de notre globe, au centre alors placé.
Saturne, Jupiter, Mars, le dieu de la guerre;
Le Soleil dont l'éclat illumine la terre;
L'étoile de Vénus, déesse des amours;
Mercure; enfin la Lune au variable cours :
Égaux en leur empire, entre eux ils se partagent
Lés heures et les jours qui les destins présagent.
L'astre qui, chaque fois, arrive le premier,
Régent de l'heure, l'est aussi du jour entier.
Trois fois sept avec trois fait le nombre vingt-quatre;
De Saturne au Soleil il faudra donc s'abattre.
Le dimanche par là succède au Samedi,
Et par un saut pareil nous passons au Lundi.
D'après la même règle, avec votre esprit leste,
De la semaine, Albert, vous devinez le reste.
Ainsi vous deviendrez un astrologue expert :
Le livre des destins sera pour vous ouvert.
Je n'entre point ici dans la théologie,
Qui n'a rien de commun avec l'astrologie.

Le premier jour aux Juifs du septième tint lieu,
La semaine chrétienne est prise au beau milieu;
Et d'avoir conservé des dieux païens le culte,
Aux mystères sacrés c'était faire une insulte.
On voit dans l'almanach Freya, Wodan et Thor;
Mars, Vénus et Mercure y figurent encor.
Dans le calendrier l'Égypte nous domine,
Et du vieux Nekepso vous suivons la doctrine.

L'ÉCONOMIE DU RÈGNE ANIMAL.

Ce qui vit et se meut sur la terre et dans l'air
Au règne végétal parfois se ravitaille.
Mais il n'y suffit point : les glaces de l'hiver,
Les déserts sablonneux, et la stérile mer
Refusent tout produit; des brutes la marmaille
Doit réciproquement se servir de mangeaille,
Car la nature entière est un marché de chair.
Chacun pour son repas livre à l'autre bataille,
Et la guerre est partout, jusqu'au fond de l'enfer.
Admirons, imitons le divin Pythagore,
Qui voulut nous soustraire à la commune loi !
Que l'homme ne soit plus un monstre carnivore
Et ne souille jamais le dieu qu'il porte en soi.

GROUPE D'UN CENTAURE ET D'UNE CENTAURESSE.

Dans les beaux-arts l'antique Grèce,
En alliant à l'homme une animale espèce,
A su former des monstres élégants.
Le centaure et la centauresse,

Attelés à des chars, par les prés bondissants,
Pleins de vigueur, de fierté, de souplesse,
En sont des modèles brillants.
Ce couple quadrupède a le double avantage
D'assouvir l'amoureuse rage
Comme animaux et comme humains.
L'homme-étalon sait baiser la sauvage,
Et presser d'un beau sein les contours sous ses mains.
Tandis qu'il saillit sur la croupe
De la cavale, et couvre ses appas,
Pour resserrer ce voluptueux groupe,
Elle l'enlace entre ses bras.

LOGOGRIPHES.

MOTS DES 60 LOGOGRIPHES.

1. Banqueroute.
2. Pantalon.
3. Agamemnon.
4. Capacité.
5. Faribole.
6. Bouclier.
7. Boileau.
8. Monstre.
9. Moisson.
10. Accaparer.
11. Vigilance.
12. Bourguignon.
13. Coqhéron.
14. Course.
15. Charpie.
16. Veste.
17. Château.
18. Décent.
19. Bataille.
20. Gloire.
21. Leste.
22. Moineau.
23. Verseau.
24. Qu'est-ce que c'est.
25. Motif.
26. Vol.
27. Gribouille.
28. Martingale.
29. Monde.
30. Fil.
31. Beaupré.
32. Conte.
33. Mule.
34. Dondon.
35. Bonbon.
36. Cimeterre.
37. Trente.
38. Milan.
39. Prévision.
40. Canons.
41. Rampant.
42. Sombrer.
43. Flotte.
44. Sicile.
45. Hallebarde.
46. La Haye.
47. Échec.
48. Pô.
49. Hommes, sommes.
50. Mère.
51. Bac, pont.
52. Pompadour.
53. Rien.
54. Lande.
55. Cornemuse.
56. Ellipse.
57. Aujourd'hui.
58. Ampoule.
59. Dunquerque.
60. Coutelas.

LOGOGRIPHES.

1.

Mon premier est une institution très-utile au commerce; mon second en est un moyen même indispensable; mon tout est pernicieux pour le commerce.

2.

Mon premier est une divinité grecque; mon second est une partie du corps qu'il ne faut jamais montrer à l'ennemi; mon tout est un personnage de comédie.

3.

Mon premier est une charge militaire chez les Turcs; mon second un fameux monument égyptien; mon tout un personnage de tragédie.

4.

C'est un mot de huit lettres. Les trois premières signifient une espèce de montagnes; les quatre dernières un assemblage d'habitations; les quatre lettres du milieu (c'est-à-dire, en retranchant les deux premières et les deux dernières) en français ne signifient rien par elles-mêmes: mais c'est la première moitié du nom d'une qualité très-salutaire dans la vie privée et publique.

Par la solution vous me prouverez que vous possédez le tout.

5.

Ma premiere moitié est un verbe latin à l'infinitif; ma seconde moitié est un substantif grec, dont la voyelle finale est seulement devenue brève. Mon tout signifie que cela ne signifie pas grand' chose.

6.

Si mon premier est méchant, il faut lui appliquer l'action exprimée par mon dernier. Il serait imprudent de lever mon tout sans motif, mais on peut très-bien s'en couvrir dans l'occasion.

7.

La première syllabe est un verbe français à l'impératif. Cela est exact pour la prononciation, mais quant à l'orthographe il y manque une lettre. La seconde syllabe est un substantif avec son article. Le tout est le nom d'un écrivain beaucoup trop vanté; et ce nom semblerait être une invitation satirique à lire ses œuvres.

8.

J'inspire l'horreur; mais ôtez-moi une S au milieu, et vous pourrez me mettre dans votre poche.

9.

Deux syllabes. La première est une division du temps, la seconde une classe de sensations. Le tout est fort important pour le bien-être des peuples.

10.

Quatre syllabes. Les deux premières sont le nom latin d'une femme connue dans les traditions fabuleuses des

Romains. Les deux dernières sont un verbe français qui, comme transitif, appartient à l'escrime; comme verbe réfléchi, c'est une occupation favorite du beau monde. Le tout est un abus très-mal famé dans le commerce.

11.

Neuf lettres. Les quatre premières, en y ajoutaut un E muet, sont un terme de marine; les cinq dernières sont une arme; trois lettres du milieu sont le nom espagnol d'un personnage comique. Le tout est une vertu très-nécessaire aux marins et aux militaires.

12.

Onze lettre. Les cinq premières sont un assemblage d'habitations; les sept dernières sont une expression familière pour des accidents fâcheux. Remarquez que la cinquième lettre est employée deux fois, comme finale du premier mot, et comme initiale du second. Le tout est le nom d'un peuple.

13.

Une rue de Paris, qui porte le nom de deux animaux, ou d'un seul, comme il vous plaira.

14.

Mon tout est un exercice; ôtez la lettre finale, cela devient une étude; ôtez encore la finale, c'est une chose commode dans les maisons et un inconvénient inséparable des monarchies; ôtez encore la finale, c'est une partie du corps. Si après tous ces retranchements vous enlevez la lettre initiale, ce sera de deux choses l'une. Mais si vous enlevez à mon tout en même temps l'initiale et la finale, c'est un animal.

15.

Ma première partie est poétique et héroïque, la seconde au contraire est ridicule, surtout dans le sens figuré. Si vous enlevez à mon tout la lettre initiale, cela devient un monstre; si vous enlevez à ce monstre l'avant-dernière lettre, c'est un instrument de musique. Mon tout, quoique fort utile, se fait en défaisant.

16.

Une pièce d'habillement. En retranchant la lettre initiale vous en ferez le nom d'une famille illustre; en retranchant de ce nom la lettre finale, le nom d'une région.

17.

Mes quatre premières lettres sont le nom d'un animal qui a de l'aversion pour la chose désignée par les trois dernières. Mon tout est réel ailleurs; en Espagne ce n'est qu'une chimère.

18.

Deux syllabes. La première est l'instrument d'un jeu de hasard, la seconde un nombre. La bonne société est très-sévère à l'égard de mon tout.

19.

Les trois premières lettres sont un verbe français à la troisième personne du singulier; les cinq dernières sont un autre verbe au subjonctif. Lorsqu'on entreprend mon tout, il est douteux si l'on pourra employer le premier verbe dans l'actif, ou s'il faudra le mettre au passif.

20.

En ôtant la lettre initiale, vous en ferez le nom d'un fleuve; en ôtant à ce nom la lettre finale, le nom d'un animal. Si vous retranchez encore de ce nom la dernière lettre, cela devient une chose infiniment puissante.

Beaucoup d'hommes préfèrent deux lettres que je contiens, à mon tout.

21.

Je suis une qualité équivoque dans le sens moral, bonne dans le sens matériel. Mais lorsque dans la dernière acception vous me trouvez excessive, vous pourrez m'employer comme un correctif, en me dépouillant de la lettre finale.

22.

C'est une espèce d'oiseaux. Otez la forme du diminutif, et ce sera une classe d'hommes. Demandez à l'Académie la cause de ce bizarre rapprochement. A mon avis c'est un trait de satire.

23.

C'est un mot composé, quoiqu'il n'en ait pas l'air. En divisant les syllabes d'après la prononciation et l'orthographe, vous trouverez en effet deux mots complets, mais ce ne sont pas ceux dont le tout est formé. Il faut enlever au second la première lettre et en faire la finale du premier. Alors le second est en effet le mot qu'il nous faut. Mais le premier n'a qu'y faire, jusqu'à ce que vous lui aurez restitué une voyelle élidée. Alors vous aurez en même temps la vraie étymologie, la figure sous laquelle cet être imaginaire est représenté et sa signification.

24.

Trouvez-moi une phrase composée de six mots, et de quatre syllabes seulement.

25.

Un mot simple de cinq lettres qui, néanmoins, contient deux mots. Le second est le nom d'un arbre ; le premier est ce que vous cherchez en ce moment. Le tout détermine toutes les actions humaines.

26.

Sur la terre je suis blâmé et puni sévèrement. En l'air je ne mérite ni l'un ni l'autre, au contraire, je suis une faculté qu'on pourrait envier.

27.

Je suis un personnage fabuleux, qui a tourné en proverbe. Le procédé bizarre qu'on m'attribue, je l'ai en commun avec une espèce d'animaux, dont le nom ne diffère du mien que par deux lettres.

28.

Mon premier est le nom d'un saint très-populaire, devenu par conséquent un nom de baptême. Ma seconde moitié est une maladie fâcheuse, mais sans danger et presque ridicule. Mon tout est souvent utile dans le manége.

29.

J'embrasse tout. En me donnant une épithète, qui semblerait devoir m'amplifier ou m'orner, on me retrécit prodigieusement. Otez-moi la lettre du milieu, et je domine

encore les nations et les siècles. Otez ensuite la première lettre, et je deviens un genre de poésie, qui n'est apprecié que par les connaisseurs. Rétablissez le mot entier, ôtez-en la première lettre, et vous me verrez occuper encore un vaste espace.

30.

Je ne me compose que de trois lettres, aussi je suis très-mince. Ajoutez la marque du pluriel, et je pourrai devenir un singulier d'une tout autre importance.

31.

Séparez les deux syllabes dont je me compose, vous croirez lire un substantif précédé de son épithète, et votre imagination vous transportera dans une campagne bien cultivée. Toutefois je ne suis qu'un morceau de bois sec, et vous ne découvrirez mon utilité qu'en naviguant sur mer.

32.

J'amuse ou j'ennuie : c'est selon. Changez ma lettre du milieu, mais sans altérer la prononciation, et je deviendrai un titre. Après cette lettre ainsi modifiée insérez une autre, toujours sans altérer la prononciation, et je deviendrai un travail quelquefois compliqué, mais souvent nécessaire. Heureux celui qui sait me rendre quand on me demande!

33.

Le pape me porte et je porte le pape. C'était au moins l'usage autrefois.

34.

Simple, je suis une chose que tout le monde reçoit volontiers; doublé, je deviens une personne ridicule.

35.

Simple, je suis un éloge universel; doublé, je fais les délices de l'enfance.

36.

Mon premier est altier, et souvent lève la tête fort haut; mon second est humble et souffre qu'on lui passe sur le corps. Mon tout est une arme guerrière; changez-y deux lettres seulement, et vous en ferez un séjour de paix perpétuelle.

37.

C'est un nombre et en même temps le nom d'une ville, devenue célèbre par un seul événement.

38.

C'est un oiseau de proie et le nom d'une grande capitale.

39.

Je suis d'une haute importance dans les affaires, surtout en politique; on ne m'acquiert que par l'esprit d'observation et l'expérience. Mais si vous m'ôtez la première syllabe, je deviendrai presque une chimère.

40.

L'Église nous a réglés, et nous réglons l'Église à notre tour. Nous sommes également décisifs dans les affaires

ecclésiastiques et dans les siéges et les batailles. En musique, nous ne sommes qu'un jeu capricieux.

41.

Dans le blason je suis l'épithète d'un lion; dans la société, d'un adulateur.

42.

Comme verbe, je suis un accident funeste. Otez la lettre qui marque l'infinitif, j'exprime et j'inspire encore la tristesse. En m'ôtant la première lettre, vous pourrez m'adoucir à volonté. Refaites-moi verbe, et vous m'employerez dans le dessin.

43.

Je suis une multitude de grands objets. Néanmoins les quatre lettres qui restent après m'avoir enlevé les deux dernières, suffisent encore pour me porter.

44.

Mon nom appartient à moi seul. Néanmoins, dans le langage de la diplomatie, on m'a fait deux.

45.

Mon premier est une espèce de marché. Mon second était le nom des poëtes chez une nation ancienne. Mon tout est une arme dont la mode a passé, excepté chez le pape et le roi d'Angleterre.

46.

L'enclos champêtre d'un pré ou d'un verger est devenu le nom d'une grande résidence qui n'a ni murs, ni remparts, ni enclos quelconque. La connaissez-vous?

47.

Je suis agréable à donner, fâcheux à recevoir, même dans le jeu auquel j'appartiens, à plus forte raison dans la guerre.

48.

De tous les fleuves de mon pays j'ai le nom le plus court, le cours le plus long, le lit le plus large et le volume d'eau le plus considérable.

49.

Nous sommes deux rimes obligées et presque inséparables, mais seulement au pluriel; au singulier nous n'avons rien en commun. Quand vous aurez trouvé l'une de nous au bout d'un vers alexandrin, soyez sûrs que l'autre ne tardera pas d'arriver. Consultez les poëtes! Vous autres, qui n'écrivez que de la prose, vous n'êtes pas hommes à nous deviner, quoique nous vous ayons déjà trahi notre secret.

50.

Quand vous m'appelez belle,
Je ne suis point réelle;
Mais, quoique féminin,
Vous pourrez à ma tête
Placer une épithète
Du genre masculin.

51.

Trois lettres suffisent comme moyen de passer une rivière; mais quand on peut en avoir quatre, cela vaut mieux.

52.

Pour faire de mon premier un instrument utile ou un spectacle magnifique, il faut y joindre un E muet. Mon second est un fleuve. Mon tout fut le nom d'une beauté célèbre, devenue grande dame aux dépens de sa vertu. Je me trompe : la vertu était déjà perdue d'avance.

53.

Je suis quelque chose en effet,
Non l'opposé de quelque chose.
L'Académie a, dans sa glose,
Ce dont je reste stupéfait,
Pris le change à mon sujet.
La négation qu'on m'appose,
Et celle même qu'on omet,
Produit cette métamorphose
Qui n'est pas de mon propre fait.
Mais l'Académie, on le sait,
N'a d'esprit qu'une mince dose;
Et quoique je sois peu de chose,
Je me moque de son arrêt [1].

[1] UN AMI DE L'AUTEUR LUI RÉPONDIT :

Rien, en effet, est quelque chose,
Et vous me le prouvez très-bien.
Si notre public parisien
Méconnaît la métamorphose
Que subit ici le latin,
Vous lui direz, des bords du Rhin,
Qu'avant cette métempsycose,
Rien tenait, sans débat, sans glose,
Le rang *d'être* chez le Romain.
Modeste, petit, menu, fin,

54.

Je suis de l'allemand pur : seulement en français on m'a donné une terminaison féminine. Mais à l'égard de la signification je suis terriblement déchu : au lieu du genre, je ne désigne plus qu'une mauvaise espèce. Cherchez-moi sur la carte.

55.

Pour trouver mon premier, il faut descendre jusqu'aux bêtes; pour trouver mon second, il faut monter jusqu'aux dieux. Mon tout est un instrument de musique qui met en fuite les oreilles délicates, mais qui charme néanmoins la population rustique de quelques pays.

Toujours empêché dans sa pose,
Se serrant contre son voisin,
Sans souffrir qu'on le décompose,
Dans la phrase, sans un soutien,
Votre client rarement ose,
Hasarder son louche maintien.
Bien que sur lui le sens repose,
On croit qu'il y met peu du sien.
On lui fait tort : en bon chrétien,
En philosophe, en grammairien,
Vous avez défendu sa cause.
Faites donc son apothéose :
J'en prends acte; et je m'en souvien,
Car, si des lenteurs de ma prose
Votre muse lassée enfin,
Se décourageant, et pour cause,
Veut un jour me réduire à *rien*,
De grâce, qu'elle songe bien
Que, pour faire mentir la glose
De notre ordre académicien,
Rien doit être encor quelque chose.

56.

Comme figure géométrique, j'ai transformé la science à laquelle on m'a appliquée. Comme figure grammaticale, je donne souvent de la vigueur au style.

57.

C'est un composé de quatre mots : une lourde paraphrase d'une idée fort simple. Mes trois dernières lettres, dont l'une n'est pas prononcée, exprimaient anciennement le tout. Il en est encore ainsi dans l'espagnol.

58.

C'était un vase sacré, tenu jadis en grande vénération. Je le crois perdu. De nos jours on a voulu le mettre en avant dans une occasion solennelle, mais il n'a pas fait preuve de sa vertu miraculeuse. Mettez un accent sur la finale, cela deviendra un défaut du style, aujourd'hui très-commun en France.

59.

C'est un port de mer français, dont le nom se compose de deux mots flamands; c'était sans doute dans l'origine une description exacte du lieu.

60.

Je suis las — c'est moi, l'auteur, qui parle, — je suis las de faire des logogriphes. Coûte que coûte, j'en veux finir. N'allez pas, avec quelques débris de ma phrase forger une arme meurtrière pour me faire peur.

A MONSIEUR A. DE B.

Rimerai-je tout seul un triste soliloque?
La bêtise entre nous doit être réciproque.

Mots pour des logogriphes : Franc.—Corbeau.—Voltaire.—Facétieux, factieux. — Plaisance. — Malherbe, Malesherbes, &c.

On demande aussi l'étymologie des mots suivants : Onchez. — Parole. — Douane. — Agacer. — Forcené. — Saugrenu. — Malotru. — Marmotte. — Canapé. — Baldaquin. — Gêne. — Toutes ces étymologies sont certaines et évidendes; quelques-unes présentent un intérêt historique.

SENTENCES INDIENNES.

DU

POËTE BHARTRIGARI.

1.

L'eau unie à un fer rougi, perd même son nom ; elle brille de l'éclat d'une perle sur une feuille de lotus ; tombée dans l'Océan sous l'influence de l'arcturus, au fond d'une huître garnie de nacre, elle se transforme en perle. C'est ainsi que les qualités se détériorent, se maintiennent et se perfectionnent, selon les liaisons qu'on forme.

2.

Lorsque je ne savais rien du tout, je courais au hasard comme un éléphant furieux ; je croyais tout savoir, telle était mon outre-cuidance. Quand peu à peu j'eus compris quelque chose dans la société des sages, alors j'ai dit : Je ne suis qu'un sot, et la fièvre de mon orgueil s'est calmée.

3.

Les objets de nos désirs, quand même ils resteraient longtemps en notre possession, doivent partir nécessairement. Puisque la séparation est la même, pourquoi l'homme ne les abandonne-t-il pas spontanément ? Lorsqu'ils nous

quittent selon leur propre caprice, ils nous causent d'affreux chagrins; au contraire, lorsque nous y renonçons librement, ils nous laissent le bonheur immense de la tranquillité.

4.

Comme une mère est toujours pleine de pitié pour son enfant, soit qu'elle le caresse ou le frappe, tel est le maître de l'univers lorsqu'il récompense la vertu et châtie les fautes.

5.

Pensée frivole! vous pénétrez dans les profondeurs ténébreuses, vous vous élancez jusqu'au-delà des cieux, vous parcourez tous les points de l'horizon: et dans ce vagabondage vous ne vous rappelez jamais cet être divin tout spirituel qui est caché au fond de l'âme! Par qui serez-vous donc délivrée des liens de la matière?

6.

La politique des rois prend des formes variées comme une habile courtisane: elle est franche et mensongère, hautaine et flatteuse, cruelle et compatissante, avare et généreuse, dépensant toujours et se procurant toujours de grands revenus.

7.

A la lueur d'une lampe, auprès de mon foyer, à la clarté des étoiles, de la lune et du soleil, loin des yeux de gazelle de ma bien-aimée, le monde est plongé pour moi dans les ténèbres.

8.

LES CAPRICES DE L'AMOUR.

Celle à qui je rêve sans cesse, me dédaigne; le rival qu'elle me préfère est épris d'une autre femme; telle beauté aussi languit vainement pour moi : honte à elle, à lui, à l'Amour, à celle-ci, et à moi-même!

9.

Le visage est sillonné de rides, la tête marquée de cheveux blancs, la force de tous les membres se relâche; l'ambition seule conserve l'ardeur de la jeunesse.

10.

LE VIEILLARD.

Le goût des plaisirs l'a quitté; la fierté que lui inspirait une mâle vigueur est tombée; ses compagnons d'âge dont l'amitié faisait le charme de sa vie sont partis pour un meilleur monde; il ne se soulève que lentement à l'aide d'un bâton; d'épaisses ténèbres offusquent ses yeux; et ce corps débile, hélas! tremble encore devant son seul remède, la mort!

11.

Son enfance a duré quelques instants; sa jeunesse fougueuse, adonnée à l'amour, pas davantage. Tantôt il a été dépouillé de son bien, tantôt comblé de prospérités. Enfin, quand son corps est usé par la vieillesse, vers la fin de ce drame mobile, semblable à un acteur qui se serait peint le visage de rides, l'homme disparaît de la scène derrière le rideau qui couvre l'entrée du palais de Pluton.

12.

Personne ne peut vivre dans l'intimité d'un roi qui s'abandonne aux accès de la colère. Le feu, approché de trop près, brûle même le prêtre qui officie.

13.

Quelques revers qu'éprouve un homme persévérant, son courage n'en est point abattu. Vous avez beau renverser un flambeau, la flamme se relève toujours vers le ciel.

ESSAIS PHILOSOPHIQUES
ET HISTORIQUES.

ESSAIS PHILOSOPHIQUES
ET HISTORIQUES.

APERÇUS HISTORIQUES,
PARABOLES, DOUTES ET PROBLÈMES.

1.

LA VOIX DU ROCHER.

PARABOLE.

Au milieu d'un grand fleuve plusieurs moulins demeuraient à l'ancre. Les meuniers qui les habitaient y étaient nés, ils ne les avaient jamais quittés, ils n'avaient eu aucune communication avec les habitants des deux rives, ils n'étaient pas même sûrs qu'il y en eût. Ne me demandez pas qui leur apportait le blé à moudre, ni comment ils se procuraient les denrées nécessaires. On me passera bien quelques invraisemblances dans une fiction allégorique.

D'un côté un paysage varié et riant s'étendait à perte de vue. La plaine s'élevait graduellement en terrasses; un cercle de montagnes bleuâtres la bordait à l'horizon. L'autre rive présentait un aspect plus austère et plus majestueux. Des rochers à pic plongeaient dans le fleuve.

Leur hauteur était telle que l'œil pouvait à peine atteindre la cime qui semblait être couverte d'une forêt sombre et impénétrable.

Dans les premiers temps les meuniers, vivant frugalement avec leurs familles, ne travaillaient pas outre mesure. Lorsque les roues des moulins étaient arrêtées, surtout pendant le silence de la nuit, on entendait du haut des rochers une musique ravissante. Ce serait une faible image de la comparer aux accords d'une harpe éolienne. Elle animait et calmait en même temps; elle portait dans l'âme des émotions qu'aucune parole ne peut décrire. Les liens de famille en furent resserrés : les jeunes mères pressaient leurs enfants sur leur sein; l'époux se penchait vers son épouse avec une tendre sollicitude. On voyait des vieillards, plongés dans l'extase, tourner des regards inspirés vers la cime, comme s'ils eussent espéré d'atteindre de l'œil la source de cette harmonie céleste. Les soucis et les travaux de la journée furent oubliés; tous se sentirent remplis d'une nouvelle force pour les supporter le lendemain.

Lorsque le terme de leur vie, ou plutôt le passage naturel à une autre vie, était arrivé, ils ne chantaient pas, comme les cygnes, leurs propres funérailles. Ils attendaient le moment solennel dans un silencieux recueillement. Ils croyaient entendre cette voix bien connue qui les appelait au loin. Dans leurs visions rêveuses et fugitives; ils sentaient l'air rafraîchi par un battement d'ailes : ils savaient que c'était leur partie immortelle qui, comme le phénix régénéré, prenait un nouvel essor.

Peu à peu, la population devint plus nombreuse; les besoins matériels s'accrurent en même temps. On fit donc travailler les moulins jour et nuit, de sorte que le bruit

des roues ne permettait que rarement de saisir quelques sons épars de cette musique aérienne. Dans l'un des moulins les vieillards délibérèrent entre eux comment on pourrait y porter remède. « C'est bien dommage, disaient-« ils, cela produisait un effet si salutaire. Nos jeunes gens « sont actifs et laborieux, mais leurs mœurs deviennent « rudes, parce qu'elles ne sont plus adoucies par l'harmo-« nie céleste. N'y aurait-il pas moyen de la leur faire « entendre malgré le bruit des roues ? »

Ils imaginèrent donc le placer dans un bateau auprès de leur moulin des musiciens, en leur ordonnant de se borner à imiter la musique de là-haut, et à l'accompagner de leurs instruments. Cet exemple fut suivi : bientôt chaque moulin eut son bateau à musiciens. Il en résulta des rivalités : chaque bande voulut mieux faire que toutes les autres. D'ailleurs la plupart de ces musiciens n'avaient jamais entendu d'une oreille attentive la musique invisible : ils jouaient donc des airs de fantaisie, ils avaient la prétention d'être des compositeurs merveilleux. Bientôt il y eut des querelles ; les musiciens s'injuriaient d'un bateau à l'autre : « Taisez-vous donc, méchants musiciens que vous êtes ! «Vous jouez faux. » Et là-dessus, pour peu que les bateaux fussent assez rapprochés, ils s'attaquaient et ripostaient à coups de violon et de hautbois. Souvent même ils cassaient leurs instruments sur la tête de leurs adversaires.

D'autre part il arriva aux meuniers ce que nous voyons tous les jours : par l'habitude de vivre au milieu d'un tintamarre continuel, leur oreille se durcit. Les musiciens, voyant qu'on ne les écoutait plus guère, jouèrent plus fort ; cela devint un *fortissimo* universel, et pour ceux qui étaient

placés de manière à entendre le désaccord de toutes ces bandes, un étrange charivari.

Quelques meuniers, étant devenus complètement sourds, précisément à cause de cela, croyaient être plus éclairés que leurs confrères. Ils disaient : « Cette musique sans « musiciens dont parlent vaguement quelques-uns de nos « vieillards, n'est qu'un conte de vieille femme. Pourquoi « imiter une chimère? C'est une duperie. On paye ces « musiciens, ils se trémoussent avec leurs violons, mais « ils ne tirent pas un seul son de leurs instruments. Néan- « moins ce spectacle distrait nos jeunes gens : ils ne font « pas attention aux embarras des rouages, ni à la farine « qui s'échappe au lieu de tomber dans le crible. Si nous « parvenions à couler à fond tous ces bateaux, nous joui- « rions d'une prospérité sans exemple dans les temps « passés. »

Les meuniers sourds commencèrent donc à lancer des pierres, mais sans produire beaucoup d'effet. Les musiciens mettaient leurs bateaux à l'écart ; aussitôt la grêle passée, ils revenaient à la charge, et le besoin d'entendre une musique quelconque leur conciliait toujours la faveur de la presque totalité des meuniers.

Ici se termine cette histoire, puisque nous sommes arrivés au temps actuel, après avoir parcouru toutes les phases de l'humanité depuis l'antiquité la plus reculée. Les meuniers sourds sont ceux avec lesquels je m'accorde le moins. Il me semble injuste de troubler les musiciens dans l'exercice de leur métier, et de gêner le goût des amateurs. Il faut seulement prévenir les rixes et les voies de fait. Je suis même prêt à applaudir à tout ce qu'il y a de vraiment musical dans chacun de ces concerts ; mais je

me réserve le droit de prêter l'oreille de préférence à la voix du rocher, et j'espère bien l'entendre comme l'ont entendue les ermites centenaires sur les rives du Gange, et le mystérieux Pythagore, et le divin Platon.

2.

DARA-CHOUCO.

Vers la fin du dix-septième siècle il y avait dans l'Inde un prince aimable et généreux, appelé Dara-Chouco, frère de l'empereur Aurengzèbe, qui le fit périr par la raison d'état.

J'ai devant moi la copie d'une peinture indienne qui représente Aurengzèbe, assis sur son trône et entouré des grands dignitaires, au moment où on lui apporte sur un plat d'or la tête de son frère, coiffée encore d'un turban royal, surmonté d'une aigrette et garni de perles et de diamants.

Dara-Chouco, dans sa jeunesse, fut embrasé d'une noble ardeur d'approfondir les choses divines. Élevé dans les opions exclusives de l'Islamisme, il ne put se contenter de l'Alcoran. Il s'informa auprès des guèbres de la doctrine de Zoroastre; il n'en fut pas satisfait. Il lut dans une traduction orientale les livres sacrés des Juifs et des chrétiens; il n'en fut pas satisfait encore. Il engagea des brahmanes savants à traduire pour lui en persan les morceaux les plus importants des Vèdes. Je crains bien que ces interprètes, à force de fidélité, n'aient rendu des passages déjà fort obscurs en eux-mêmes, complètement inintelligibles. Le persan moderne n'est pas de force à se

mesurer avec la langue sacrée de Brahmâ, dans laquelle la métaphysique est, pour ainsi dire, infuse. Cette traduction porte le titre Oupnekhat, ce qui est une corruption du mot sanscrit *Upanishad*, méditation ou contemplation religieuse. Des exemplaires manuscrits ont passé en Europe. Anquetil-Duperron a mis ce livre en latin barbare, et en a fait un triple galimatias.

Si j'avais été le contemporain et le confident de Dara-Chouco, je lui aurais dit : Prince, ce que vous cherchez, vous ne le trouverez pas dans des livres écrits ; moins qu'ailleurs dans ceux que des nations, même fort policées, telles que les Hindous, les anciens Persans, les Arabes et les Firingues, ont érigés en codes de leur culte, de leur dogme et de leur morale. Plutôt qu'aux prophètes, adressez-vous aux anciens sages dont les sentences, dans leur simple brièveté, vous en diront davantage. Rappelez-vous le mot profond du poëte Simonide. Mais faites mieux : volez de vos propres ailes.

Contemplez d'abord le magnifique spectacle de l'univers visible, qui pourtant n'est que la sphère des illusions.

Observez les astres qui, infatigables dans leur course, se meuvent sous une anomalie apparente avec une régularité infaillible ; qui nous amènent les heures, les jours, les nuits, les mois, les saisons, les ans, les cycles, enfin l'année platonique. Nés depuis hier, destinés à mourir demain, nous pouvons néanmoins suivre en idée ces changements non-interrompus et ces retours constants qui forment le phénomène du temps au sein de l'immensité.

Abaissez ensuite vos regards vers la terre, notre mère commune à nous tous, plantes animaux et hommes.

Voyez la parure infiniment variée du règne végétal : les feuilles, les fleurs, les fruits, les herbes, les buissons, les arbres, les lianes qui embrassent un tronc puissant, comme les hommes faibles s'attachent à un grand génie ou à un caractère énergique.

Voyez ce figuier sacré, le patriarche des forêts, qui, en poussant de nouvelles racines avec ses branches penchées vers la terre, couvre peu à peu un vaste terrain, et offre sous son feuillage touffu un asile à d'innombrables familles d'oiseaux, ainsi que, sous votre empire, les peuples seront rassurés contre les dangers dont les menacent l'injustice et la violence.

Tous les naturalistes accordent aux plantes la vie. Une observation insinuante et aimante découvre aussi dans les parties les plus délicates de leur organisation un réveil de la sensiblilité. Le calice des fleurs est le lit nuptial de leurs amours. Elles en ressentent une telle volupté, qu'elles ne peuvent la contenir, et l'exhalent en parfums délicieux.

Dans les animaux vous observerez une prescience qui ne saurait être comprise que comme une émanation de la nature intelligente, de l'âme du monde.

Des insectes chétifs se conforment à un ordre social si bien réglé qu'il fait honte aux républiques humaines. Quelques espèces plus élevées exercent divers talents : il y a des architectes et des musiciens. Beaucoup de vertus aussi sont anticipées dans le règne animal : la fidélité conjugale, la tendresse maternelle, la vaillance, l'amour de la liberté, une fierté indomptable.

Ne soyez pas consterné par le spectacle quelquefois cruel de la guerre que se font les espèces animales entre elles. Il faut voir les choses en grand. Les difficultés,

les dangers, les luttes, sont la condition indispensable du développement des facultés qui autrement resteraient engourdies dans l'inaction. De l'antagonisme partiel résulte l'harmonie universelle. Cet antagonisme se manifeste déjà entre les éléments, les bases du monde matériel. C'est partout *Discordia concors*.

Rentrez ensuite dans vous-même ; tâchez de pénétrer jusqu'au centre de votre être, dont le corps avec les organes de la perception et de l'action, même la raison, n'est que l'enveloppe. Le Dieu est en vous : il s'y laisse trouver par des âmes pures, telles que la vôtre. Mais cette révélation est ineffable. Aussitôt que l'on essaie de la traduire en ces termes abstraits, inventés pour les sciences démonstratives, tout redevient confusion et obscurité. Renoncez donc à la théologie dogmatique.

Il suffit que le témoin de tous nos sentiments, le vieil ermite dans notre cœur, nous écoute et nous parle. Il ne nous quitte jamais, quoique nous le perdions quelquefois de vue dans le tumulte des passions, au milieu du tourbillon des affaires mondaines. Vous le retrouverez dans l'émotion que vous cause tout acte de dévouement accompli, toute résolution magnanime. Vous n'êtes pas mû par l'intérêt personnel, quelque délié qu'il soit, fût-il même relatif à une vie à venir, représentée sous des images trop sensuelles, comme l'a peinte votre prophète. Vous remplissez des devoirs, sans en demander aucune récompense. Vous êtes vrai, bon, juste, généreux. Rassurez-vous, prince! vous êtes dans la voie d'une union intime avec la divinité.

3.

LES PRISONNIERS POUR DETTES.

PARABOLE.

Un seigneur anglais, immensément riche, et dont la générosité égale l'opulence, prend pitié des prisonniers détenus pour dettes à Kingsbench. Il s'informe du montant de leur dette collective, il paye le tout comptant. Le geôlier va trouver les prisonniers l'un après l'autre, pour leur annoncer cette heureuse nouvelle. La plupart sortent tout joyeux : ils adressent au geôlier mille questions sur la personne de leur bienfaiteur inconnu, ils se proposent bien de lui témoigner leur reconnaissance à la première occasion.

Mais enfin le geôlier rencontre un prisonnier sceptique qui dit : Vous ne me persuaderez jamais qu'il y ait un homme assez riche, et en même temps assez généreux pour faire une chose pareille. Non, non! ma dette n'est pas payée. Cependant mon petit travail rapporte quelque chose de plus que ne coûte ma mourriture. D'ailleurs j'ai encore des parents dont l'héritage doit me revenir avec le temps. Bref, je suis décidé à rester en prison jusqu'à ce que mes créanciers soient satisfaits par mes propres efforts.

Le geôlier répond conformément à ses instructions : Monsieur, cela ne se peut pas. Vous n'êtes plus écroué à cette prison, et je ne saurais vous garder. Il faut sortir tout de suite, que vous veuillez ou non.

Les docteurs chrétiens ressemblent à ce geôlier, en ce qu'ils annoncent aux pécheurs leur rédemption ou leur

rançon, car c'est tout un. Mais quand ils rencontrent un sceptique, ils en agissent tout autrement. Quelqu'un leur dit : Les biographies que vous m'apportez comme des monuments authentiques, sont si incohérentes, si contradictoires, si dépourvues de dignité dans une foule de détails, que je ne puis reconnaître là le fils de Dieu, Dieu lui-même, et cependant aucun autre n'eût pu consommer un tel sacrifice.

Alors les docteurs s'écrient : Incrédule! blasphémateur! Puisque tu n'y crois pas, la rédemption, au reste valable pour tous, a perdu son efficacité pour toi. Tu resteras donc en prison pendant toute ta vie, et au delà.

4.

L'ORIGINE DES JAMBES.

PARABOLE.

Toute chose a son principe, et nécessairement un principe homogène. Cela juge d'un seul coup la doctrine de Hume et de tant d'autres qui, comme lui, ont voulu faire naître la religion de tout ce qui n'est pas elle. La source de la religion est une relation très-réelle : c'est l'action de l'Être divin sur l'âme humaine.

Je dis un jour à monsieur B. C. : Votre hypothèse que les religions auraient été inventées par les prêtres, ressemble à la fiction suivante :

Il y avait autrefois un peuple de culs-de-jatte qui se tiraient d'affaire tant bien que mal, et ne se doutaient pas qu'il leur manquât rien. Des bottiers arrivèrent dans ce pays, et leur offrirent des bottes toutes faites. Les culs-de-

jatte disaient d'abord : Nous n'en avons pas besoin; que voulez-vous que nous fassions de cela? Mais les bottiers insistèrent, et à force de vanter l'élégance et l'utilité de leur travail, ils persuadèrent enfin les habitants d'attacher les bottes à leurs membres tronqués. Peu à peu, par l'habitude de porter cette étrange parure, d'abord fort incommode, ils commença à leur pousser des jambes et des pieds; et ils finirent par remplir entièrement les bottes, comme si elles eussent été faites à leur mesure.

Il y a cependant, ajoutai-je, une différence notable entre ma fiction et votre hypothèse, toute au désavantage de celle-ci. Mes bottiers sont, au moins, venus d'un pays à jambes; mais vous supposez des bottiers qui, culs-de-jatte eux-mêmes, auraient imaginé leur métier au milieu d'un peuple de leurs semblables, ce qu'il est impossible de concevoir.

5.

LES CAUSES FINALES.

Lord Bacon dit avec raison que les causes finales n'expliquent rien; il va peut-être trop loin, en ajoutant que leur investigation ne saurait nous avancer dans l'étude des sciences naturelles. Kant admet les causes finales comme un principe *heuristique*, c'est-à-dire que la supposition d'un but peut nous aider à découvrir l'enchaînement véritable des causes et des effets.

Cette méthode est permise ou même utile quand il s'agit de recherches physiologiques sur une espèce particulière. Car chaque organisation est un tout complet, elle a son

centre d'où tout émane et où tout aboutit; et la vie de l'individu est sa cause finale la plus rapprochée. Un profond penseur a comparé les êtres organisés à de petits tourbillons dans le fleuve immense des causes naturelles. Car c'est le caractère propre d'une organisation que les effets y redeviennent des causes, et réagissent sur leur principe, de sorte qu'il y a une espèce de rotation.

Dans cette sphère les causes finales se reduisent donc aux conditions de l'existence. Il ne faut pas avoir l'esprit bien subtil pour deviner que les jambes sont données aux animaux pour marcher, les ailes pour voler, les yeux pour voir, et ainsi du reste. Mais lorsqu'on pénètre plus avant, qu'on analyse les organes intérieurs, le physiologiste sera souvent fort embarrassé de déterminer en quoi chacun d'eux contribue à la formation et à la conservation de l'être vivant. Il sera plus prudent de s'en tenir à l'observation seule, que de se laisser entraîner par la prévention de quelque hypothèse favorite.

Ensuite, dans une contemplation moins spéciale de la nature, dans l'examen des rapports entre les diverses espèces, et de l'économie du règne végétal et animal, la méthode une fois admise, il est aisé d'imaginer une infinité de causes finales, toutes également arbitraires et également spécieuses.

La série des causes et des effets se prolonge à l'infini : tout y est soumis à une nécessité absolue. Mais nous pouvons y faire des coupures à volonté, et transformer le dernier chaînon de cette série détachée en but, et le premier en dessein. Nous donnerons pour mobile à la première cause nue intelligence douée de la faculté de vouloir

et d'agir. Dès-lors tout ira à merveille, et vous verrez que les moyens sont parfaitement adaptés au but.

Voilà tout le système des physico-théologiens. C'étaient des hommes pieux, laborieux, scrupuleux, dont les écrits méritent fort d'être étudiés. Seulement la théologie avait absorbé chez eux la philosophie. Ils ont oublié de se demander si les causes finales qu'ils croyaient avoir découvertes, sont bien dignes de l'Être suprême, même d'après les pauvres conceptions que nous pouvons nous en former.

6.

LA FOIRE DE VILLAGE.

ANECDOTE.

Un jour d'été, nous avions entrepris une longue promenade, mon frère et moi. Nous étions étudiants; nous causions chemin faisant littérature et métaphysique. L'exercice nous avait fait sentir la faim : nous passons par une foire de village, nous nous arrêtons devant une boutique pour y acheter du pain d'épice. Je vois à côté de moi une paysanne qui, appuyée sur son bâton, poussait de temps en temps de gros soupirs. — Qu'avez-vous, ma bonne femme? — Hélas, mon bon monsieur, j'avais promis à mes fils, s'ils étaient sages comme ils l'ont été, de leur rapporter du pain d'épice de la foire. Mais il m'a fallu employer tout mon argent aux emplettes nécessaires, et maintenant il ne me reste pas un sou pour remplir ma promesse. — Là-dessus chacun de nous lui donna un morceau. Elle fut au comble de la joie et s'écria : Aujourd'hui Dieu m'a conduite miraculeusement!

Cette foi si simple et si naïve d'une bonne mère nous toucha, et nous engagea dans beaucoup de réflexions.

Si vous avez besoin de croire à une providence spéciale, il faudra convenir qu'elle descend jusqu'au pain d'épice. Si vous trouvez cela contraire à la majesté divine, il faut vous contenter de la providence générale, qui n'est autre chose que la loi immuable, établie dans le monde intellectuel et matériel.

Il est des actions si insignifiantes, qu'elles paraissent accidentelles; cependant il y a toujours quelque petit motif qui nous détermine. Tel était le choix de la boutique où nous nous arrêterions. Dans la supposition de la bonne paysanne, nous aurions été conduits tous les trois, à notre insu, par une main invisible : et que devient alors le libre arbitre?

7.

LE GRAND DRAME.

ALLÉGORIE.

Au théâtre, les préparatifs, nécessaires surtout pour les pièces qui exigent une certaine pompe, des décorations, des costumes, se font derrière la toile baissée, et cela est fort bien imaginé. Un trône, apporté par deux porte-faix, perdrait toute sa majesté; on serait choqué de voir se promener sur la scène Zamore en pelisse, et Jeanne d'Arc en bonnet de nuit.

Tandis que l'orchestre accorde ses violons, un spectateur passionné pour les illusions ravissantes de la poésie dramatique et de l'art théâtral, se gardera bien de soulever indiscrètement un coin de la toile, pour voir ce qui se

passe là-derrière. Il craindrait de nuire à ses propres jouissances.

Il en est de même de l'histoire du christianisme. Les préparatifs se sont faits (c'est-à-dire, la secte judaïque des Nazaréens et, plus tard, la société secrète des *christiani* se sont formées) à l'ombre du mystère. Le rideau ne fut tiré que du temps de Constantin; et depuis cette époque seulement ce grand drame a été joué à la face du monde.

La circonscription et l'affermissement du dogme; le maintien de l'unité, au milieu des hérésies qui pullulaient de toutes parts; le développement de la hiérarchie et des formes du culte; l'arbre de la croix, transplanté hors de l'enceinte de l'empire romain, en divers climats; les ruses et les violences employées pour faire abandonner aux peuples ce qu'ils avaient de plus cher, les traditions de leurs ancêtres; les guerres d'extermination contre les peuples obstinément réfractaires; les monarques courbés sous le joug du sacerdoce; le conflit périlleux avec l'héroïque islamisme; les tentatives malheureuses d'une réforme; là-dessus les persécutions, les supplices, les bûchers; enfin le réveil de l'Europe : tout cela forme un spectacle infiniment varié, tantôt sublime et tantôt révoltant; souvent tragique, quelquefois entremêlé de scènes burlesques; toujours curieux et intéressant.

Ce que j'ai dit de l'obscurité des premiers siècles, ne s'applique pas également à toute cette époque. La lacune historique commence très peu d'années après le départ du fondateur, et se prolonge jusqu'aux écrits des premiers chrétiens savants qui, à cause de cela, ont été appelés les pères de l'Église. Quelques épîtres, l'évangile de saint Jean et l'Apocalypse, quel qu'en soit l'auteur, sont en effet

d'une date postérieure au second livre de saint Luc, avec lequel finit le récit des événements. Dans le reste du Nouveau Testament on trouve bien quelques indications éparses, même assez significatives, mais nullement suffisantes pour en former une narration suivie. Les actes des Apôtres portent un titre beaucoup trop général, puisqu'ils ne contiennent presque rien de plus qu'une portion de la biographie de saint Pierre et de saint Paul.

Les pères de l'Église étaient déjà séparés par un immense intervalle des disciples de Jésus, et de toute cette génération. Faute de données suffisantes, ils furent réduits, tout comme les théologiens modernes, postérieurs de tant de siècles, à recourir aux conjectures.

Je conseillerai à tous ceux qui chérissent la foi chrétienne, parce qu'ils y trouvent leur tranquillité et leur bonheur, et qui cependant pourraient encore être accessibles au doute, d'imiter ces spectateurs discrets dont j'ai parlé plus haut. Il serait superflu de les avertir qu'ils ne doivent pas consulter, sur les origines du christianisme et sa propagation occulte, Voltaire, Lessing, Gibbon, &c.; même la lecture d'un historien pieux, sage, érudit et circonspect, tel que Mosheim, pourrait les troubler.

Dans l'Église catholique on a pris une excellente précaution pour détourner des préparatifs secrets de la scène la curiosité impatiente des spectateurs : la toile est magnifiquement ornée de peintures. On y voit dans un grand nombre de compartiments des groupes animés, plus ou moins empreints d'une sainte majesté, quelques-uns ayant l'air d'une apparition céleste. Cette composition pittoresque s'appelle la *Légende*.

Quant au grand drame même, il en existe deux ré-

dactions, non-seulement différentes, mais opposées. La série des événements est la même, mais ils sont présentés sous un autre point de vue. Néanmoins les deux partis peuvent être également édifiés par ce spectacle, tel qu'on le représente de leur côté. Les catholiques y voient l'Église une et indivisible, tantôt militante, tantôt triomphante; quelquefois temporairement opprimée, mais toujours infaillible et inébranlable. Les protestants, au contraire, y voient la simplicité de la révélation offusquée par une pompe toute mondaine, et la corruption humaine s'attaquant de préférence aux choses les plus saintes. Ils y voient aussi de temps en temps des hommes apostoliques, précurseurs de la réforme; et ils peuvent se dire que le succès des réformateurs qui avaient à combattre tous les prestiges de l'imagination, l'autorité imposante des siècles et la puissance séculière du clergé, enfin la ligue de la hiérarchie et du despotisme; que se succès, dis-je, est un événement aussi glorieux, aussi miraculeux que le premier établissement du christianisme.

8.

LES MARTYRS.

Plusieurs religions n'ont jamais été persécutées : mais toutes celles qui l'ont été, peuvent aussi se vanter d'avoir eu leurs martyrs.

Les échafauds et les bûchers ne sont pas les seules marques auxquelles on puisse reconnaître le martyre. Ceux qui, pour ne pas démentir leurs croyances religieuses, se sont engagés dans un combat inégal, où ils étaient

presque sûrs de succomber ; qui ont abandonné leur patrie, n'emportant rien de tout ce qu'ils possédaient, excepté leurs dieux et leurs livres sacrés : ceux-là doivent assurément être considérés comme victimes d'un pieux dévouement. De cette manière un nombre infini d'hommes a supporté la mort ou l'exil pour les religions de Bouddha et de Zoroastre.

Il est vrai que souvent l'indépendance des peuples a été menacée en même temps avec leurs autels et leurs temples. Alors il devient difficile de partager ce qui, dans la résistance, appartient au patriotisme ou au zèle religieux.

On sait quelle peine Charlemagne eut à réduire les Saxons. Leur attachement au culte de Woden et de cette Colonne divine *(Irmensul)* autour de laquelle ils célébraient leurs fêtes nationales, certainement a été pour beaucoup dans leur défense désespérée et leurs fréquentes rébellions.

Il en fut de même de la plupart des peuples slaves et lettiques. Il a fallu les subjuguer afin de leur faire accepter la religion de leurs vainqueurs.

Les sectes aussi ont eu d'innombrables martyrs, et les persécutions entre coreligionnaires n'ont pas été les moins sanglantes. Il suffira de citer l'exemple des Albigeois.

S'exposer à la perte de tous les biens terrestres pour un intérêt d'un ordre supérieur, c'est toujours beau, grand, magnanime ; c'est presque, dirai-je, un symptôme de l'immortalité de l'âme. Mais il ne faut pas aller au delà. L'héroïsme qu'inspirent certaines convictions concernant les choses divines, n'en saurait prouver la vérité.

Les chrétiens des premiers siècles l'ont soutenu : de

là le nom de *martyr*, qui dans le grec classique ne signifie que *témoin*. Selon eux, les victimes de la persécution rendaient témoignage à la vérité de la foi chrétienne. Si l'on admettait ce principe, il faudrait reconnaître des religions très-différentes et, en partie, contradictoires, pour également vraies et également d'origine divine.

9.

DIFFICULTÉS DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

Qu'on ne se recrie pas d'abord sur l'indifférence de notre siècle en matière religieuse, quand on voit des gens endormis pendant un beau sermon. On a de tout temps dormi dans les églises chrétiennes. Le premier exemple dont nous ayons connaissance est celui d'Eutychus. Assurément, saint Paul était un orateur plein de verve, peut-être seulement un peu confus. Cette fois-ci, il faut l'avouer, il avait dépassé la mesure, en prêchant jusqu'à minuit. Eutychus ne put résister à la douceur du sommeil. Ce jeune homme avait eu l'imprudence de s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte : il tomba d'un étage supérieur, et faillit se casser le cou. L'apôtre le guérit miraculeusement, et prouva par là qu'il savait pardonner une offense faite à son amour-propre.

L'éloquence devant un nombreux auditoire a besoin d'être soutenue par un intérêt dramatique. On ne dort pas pendant un plaidoyer dans une cause criminelle : les esprits sont agités entre l'accusation et la défense ; ils tâchent d'anticiper la sentence des juges. On ne dort pas non plus dans une assemblée délibérative, lorsqu'il s'agit

de prendre une résolution importante. Certes, aucun Athénien n'aura dormi pendant que Démosthène peignait à grands traits les envahissements de Philippe; ni aucun citoyen romain, pendant que Cicéron déroulait les trames atroces de Catilina. Un sénat, un corps législatif est plus sujet à la distraction et à l'ennui, parce qu'une loi est une chose abstraite, dont les suites sont éloignées et incertaines. Aussi Morphée a-t-il souvent versé ses pavots à pleines mains sur le parlement d'Angleterre. Les orateurs veillent; les autres n'ont pas besoin d'être pleinement éveillés, pour donner un vote convenu d'avance.

Dans les discours religieux, prononcés en public, il n'y a rien d'instantané, d'inattendu, rien qui doive provoquer une décision immédiate. Soit dogme, soit morale, ce sont des vérités de tous les jours. Il s'agit d'un but infiniment important : de faire son salut par la foi et les bonnes œuvres; mais cet intérêt est placé au delà de cette vie, et hors de la sphère des expériences possibles.

En passant en revue la littérature de la chaire, on verra que tous les sermons regardés comme des modèles d'éloquence, ont été composés pour des occasions extraordinaires. Telles sont les oraisons funèbres de Bossuet. Elles rentrent pourtant plus ou moins dans le genre que les Grecs appelaient *panégyrique,* qui échappe difficilement à une certaine froideur.

Une scène inaccoutumée, un événement récent, enfin tout ce qui sort de la répétition journalière du culte, soutient puissamment l'orateur. Quelquefois cela peut le dispenser de sa peine. Une action de grâces le lendemain d'une victoire, en plein air, devant un autel de camp, surmonté d'un dais de drapeaux, entouré de milliers de

vaillants guerriers à genoux, où l'hymne *Te Deum laudamus* est entonné, précédé et suivi de fanfares et de salves d'artillerie : une telle action de grâces a-t-elle encore besoin d'un sermon ?

Quel homme serait assez dénué d'éloquence pour ne pas faire verser des larmes près d'une tombe ouverte, et d'un cercueil orné d'une couronne de myrthe, qui renferme la dépouille mortelle d'une jeune vierge, naguère les délices, maintenant la désolation de ses parents ?

Toutefois aucun discours ne produira sur moi une impression aussi profonde que ces paroles chantées : *Requiescat in pace, et lux perpetua luceat ei !* Tel est le magisme des formules liturgiques que les prêtres catholiques ont si bien connu.

L'église est décidément l'endroit le plus défavorable pour prêcher. Et que dire de la chaire ? Quel arrangement maussade ! Pense-t-on qu'aucun orateur d'Athènes ou de Rome eût consenti à se laisser emprisonner ainsi jusqu'à mi-corps dans une espèce de cage, adossée à un pilier ou un mur ?

Enfin, on prêche beaucoup trop. L'esprit le plus fécond n'y suffirait pas. Les catholiques sont moins sujets à cet inconvénient, parce que, chez eux, la Messe occupe la place principale dans le culte. Dans les églises protestantes il a bien fallu combler le vide d'une façon quelconque, et les sermons sont venus à la file. C'était inévitable : les réformateurs furent forcés d'abolir la Messe, puisque, selon le catéchisme de Heidelberg, elle n'est *qu'une maudite idolâtrie.*

10.

CLASSIFICATION CHINOISE DES RELIGIONS.

Un auteur chinois, en faisant la description de ses voyages, dit du Thibet : « Tout le monde professe ici *la religion jaune* ; » c'est-à-dire, tous les Tibethains sont Bouddhistes : car les Lamas portent des robes jaunes. D'après cette manière un peu matérielle de désigner les croyances religieuses, l'islamisme serait *la religion verte*. On pourrait appeler le catholicisme *la religion bigarrée*, puisque les évêques, les cardinaux, les prélats de cette église emploient différentes couleurs pour leurs habits pontificaux, la pourpre, le violet, &c., quoique l'aube soit toujours blanche. Les pasteurs protestants portent la couleur du deuil; ils ne la déposent pas même pendant les fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, qui dans toutes les autres églises chrétiennes, catholique, grecque, russe et arménienne, sont célébrées par la joie publique. Si le voyageur chinois avait vu les Anglais, les Hollandais, les Allemands du Nord, &c., il aurait dit qu'ils sont de la religion noire.

On pourrait encore, dans le même goût, diviser les religions en *propres* et *malpropres*. Les religions propres sont celles qui prescrivent des ablutions, qui exigent une purification extérieure préalablement à tout acte du culte. Les religions de l'antiquité appartenaient généralement à cette classe. Voyez ce qu'Hérodote rapporte des prêtres égyptiens. Lisez la loi de Manou. Chez les Romains les temples entre autres sont appelés *delubra*, *a deluendo*, parce qu'auprès de chaque temple il y avait un bassin d'eau pure. Chez les Indiens les lieux de pélérinage se

nomment *tîrtha*, c'est-à-dire un étang approprié aux bains.

Il n'est pas bien sûr encore qu'une religion qui prescrit les ablutions, formera les peuples à la propreté. Cela dépend de beaucoup d'autres circonstances. On observe ces préceptes nominalement, comme on s'asperge d'eau bénite. Mais lorsqu'une religion néglige les pratiques de ce genre, peut-être par un principe moral, par le mépris du corps, il est fort à craindre que cela ne produise un effet nuisible.

Les guèbres sont malpropres : cela provient de leur trop grand respect pour l'eau. Les bouddhistes le sont aussi : on cite à cet effet une conversation fort plaisante entre un Brahmane et le Dalaï-Lama. Le Brahmane, malgré sa politesse, ne put cacher sa surprise de voir Sa Sainteté si sale. Le grand-prêtre thibetain répondit : Je néglige le dehors, je mets tout mon soin à purifier l'homme intérieur, tandis que votre âme est souillée par des penchants pervers. Le Brahmane pouvait repliquer : La pureté de l'âme et la propreté du corps vont très-bien ensemble, celle-ci est même un emblème de l'autre.

On peut facilement blesser la délicatesse en parlant de propreté. Je n'imiterai pas Voltaire qui cite certaine constitution apostolique à laquelle on ne peut penser sans dégoût.

11.

DIVISION DES DOGMES CHRÉTIENS EN DEUX CLASSES.

Les grandes vérités universelles que la théologie chrétienne entremêle de beaucoup d'autres doctrines d'un

genre totalement différent : un seul dieu, tout-puissant, souverainement bon et juste, créateur et conservateur de l'univers, régulateur des destinées humaines; l'immortalité de l'âme, et une liaison étroite entre l'état moral des individus dans la vie actuelle et leur vie à venir : ces grandes vérités, dis-je, n'avaient pas besoin d'être révélées. Elles ont été reconnues par les sages de tous les siècles et de toutes les nations; elles se retrouvent dans les religions populaires de l'antiquité, défigurées seulement par la superstition et par une imagination fascinée : puisque le polythéisme n'est autre chose que le culte des agents de cet Être suprême, dont l'idée a été plus ou moins oblitérée. Enfin, dans les mystères des anciens, ces mêmes vérités furent enseignées aux initiés, dégagées du voile bigarré de la mythologie.

Mais les dogmes qui caractérisent le christianisme en particulier : la Trinité; la défection des anges rebelles; le péché originel; la nécessité d'une expiation, opérée par la divinité même, pour satisfaire la justice divine; l'incarnation; la virginité de la mère de Jésus; celui-ci identifié avec le Messie, le sauveur héroïque de sa nation, sur lequel les Hébreux fondaient des espérances chimériques; sa passion, sa résurrection et son ascension; sa chair et son sang, distribués aux fidèles dans le sacrement de la sainte Cène; la résurrection de la chair; le dernier jugement et la fin du monde : ces doctrines sont en partie incompréhensibles; quelques-unes répugnent non-seulement à la raison, mais à tous les sentiments humains; d'autres enfin peuvent être regardées comme des questions oiseuses de métaphysique. Cependant la clef de la voûte dans cet édifice, c'est le devoir de la Foi, inculqué comme

la condition indispensable du salut, à telles enseignes qu'une erreur involontaire, puisée dans une fausse interprétation des Écritures, ou adoptée sur l'autorité d'un missionnaire, doit entraîner la damnation éternelle.

NULLA SALUS EXTRA ECCLESIAM.

Voilà ce qui a retenu la raison humaine dans une longue captivité, fondé l'hiérarchie et affermi sa domination tyrannique. Tous les forfaits imaginables ont été commis sous prétexte de sauver les âmes. Le droit des gens a été foulé aux pieds dans les procédés envers les peuples non convertis. Que les mahométans et les chrétiens se soient fait des guerres d'extermination, je ne m'en étonne point : il y avait opposition en tout, et fanatisme contre fanatisme. Mais la moindre déviation des formules prescrites par l'Église romaine prétendue catholique, c'est-à-dire universelle, la moindre velléité d'indépendance spirituelle, a suffi pour susciter les persécutions les plus cruelles au sein de la chrétienté même.

Je me borne à citer quelques exemples des triomphes sanglants remportés au nom de la *Foi*, soit sur les *infidèles*, comme on les appelait (c'est-à-dire les peuples *fidèles* à leurs anciennes lois et à la tradition de leurs pères), soit sur les hérétiques : l'oppression de ces nobles Saxons qui défendirent si longtemps Irmensul et Woden contre la puissance colossale de Charlemagne; la croisade contre les Albigeois; les expéditions de l'ordre Teutonique contre les Lithuaniens, restés encore payens, dont ces preux chevaliers brûlaient les villages, et massacraient les femmes et les enfants, à l'honneur de la Sainte-Vierge; les atrocités commises par les Espagnols dans le Pérou,

cette contrée délicieuse et innocente où l'âge d'or semblait s'être refugié à l'ombre des Cordilières; les cachots, les tortures et les bûchers de l'Inquisition; les vains efforts pour étouffer la réforme dans des flots de sang; les massacres de la Saint-Barthélemy, &c., &c.

Toutes ces horreurs ont été entreprises à l'instigation des chefs de l'Église romaine, ou du moins approuvées, applaudies, bénies par eux.

Avec raison on a signalé les sacrifices humains comme le plus horrible égarement de la superstition; mais les prêtres chrétiens ont offert en holocauste des populations entières. Pour sauver les âmes de l'enfer, disait-on et croyait-on peut-être, on a transporté l'enfer sur la terre, puisqu'il y avait des êtres tourmentés impitoyablement, et des hommes qui s'étaient chargés du rôle des démons infernaux.

12.

INCERTITUDE DE LA FOI.

Les docteurs chrétiens, à commencer par les apôtres, ont attaché le salut à une condition, pour ainsi dire insaisissable : à la foi. Il est superflu de prouver que les autres ne peuvent pas savoir si nous avons la foi ou non. Mais pouvons-nous le savoir nous-mêmes? Si la chose était déclarée indifférente, on y verrait assez clair. Mais puisqu'il y va du salut, il est naturel qu'on se fasse illusion, et qu'on dissimule vis-à-vis de soi-même. Cela peut très-bien avoir lieu à notre insu : tels sont les replis tortueux de l'âme humaine. On m'objectera : Ceux qui n'admettent point l'autorité de l'Évangile, ne croiront pas non

plus à cette doctrine spéciale qui en est tirée. Ils ne verront donc aucun danger dans leur manque de foi. — Je réponds à cela : Il est peu de caractères assez fermes pour ne pas être ébranlés tant soit peu par des menaces, prononcées avec assurance, dequel que côté qu'elles viennent, fussent-elles même contenues dans des lettres anonymes. Mais on ne croit pas aussi facilement aux promesses, avant de s'être informé si elles viennent de bonne source. Ainsi donc cette sentence : « Point de salut sans la foi ! » fait toujours une profonde impression.

Le mot latin *fides* signifie la loyauté, l'exactitude à remplir ses engagements, le crédit, la confiance, enfin la croyance que l'on accorde à un témoin. Il en est de même du mot grec *πίστις*. Ce n'est donc pas un acte de l'intelligence, c'est un sentiment, et par conséquent un mobile. C'est un grand bonheur d'avoir une foi implicite en la loyauté d'un ami, en la fidélité d'une amie. Cette foi est-elle fondée sur le calcul, sur le raisonnement ? Non, c'est un sentiment immédiat qui cependant, il faut l'avouer, peut se fortifier par une longue expérience. Mais il y a quelquefois des complications si singulières dans la vie, que la conduite de l'ami le mieux éprouvé semble équivoque. Un ami philosophe, qui connaît la fragilité de la nature humaine, sera-t-il irréconciliable à cause de ces doutes passagers ? Si son ami meurt sans avoir été rassuré sur la loyauté de sa conduite, en chérira-t-il moins le souvenir ?

Pour mettre ma thèse en tout son jour, je prends un exemple à l'autre extrémité de la ligne. Quand on a bien saisi toute la série des démonstrations d'un théorème géométrique, on ne croit plus, on sait ; et la pensée du

contraire devient impossible. Beaucoup d'artisans dans l'exercice de leur métier ont besoin de quelques données géométriques. Toutefois il n'est pas nécessaire qu'ils les aient comprises théoriquement. Néanmoins, ils ne sont pas exposés au doute, parce qu'ils ont la preuvre sous la main. Le théorème se vérifie dans chaque application.

13.

ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES SUR LE MOT PAYEN.

Paganus, dérivé de *pagus*, en latin classique signifiait un habitant des campagnes, un villageois. Dans le quatrième siècle de notre ère, peut-être déjà dans le troisième, la signification a changé, et des auteurs chrétiens ont employé le mot *paganus* comme l'opposé de *christianus*. Les plus anciens exemples de cet usage se trouvent dans Tertullien.

Cela nous ferait connaître, si nous ne le savions pas d'ailleurs, que les habitants des campagnes, dans leur simplicité rustique, restaient encore attachés au culte national, aux traditions de leurs pères, et à ces fêtes champêtres que Tibulle décrit d'une manière si touchante, tandis que les villes étaient déjà converties, au moins partiellement.

Les premiers apôtres s'adressèrent d'abord aux Juifs répandus dans différentes provinces de l'empire romain, où ils exerçaient quelque industrie mercantile ou financière; car la dispersion des Juifs a commencé longtemps avant la destruction de Jérusalem. Saint Paul franchit les bornes du judaïsme, et prêcha l'Évangile aux Grecs et aux Romains. On voit dans les *Actes des apôtres* que leurs

missions se dirigeaient toujours vers les villes de quelque importance.

Le récit de saint Luc n'embrasse que trente années après la mort de Jésus-Christ. Les épîtres fournissent encore quelques données sur l'intérieur des communautés chrétiennes. Ensuite il y a une grande lacune dans l'histoire ecclésiastique. Nous manquons de témoignages contemporains. La légende y a suppléé amplement, mais les missions lointaines qu'elle attribue aux premiers apôtres sont manifestement controuvées.

On pourrait considérer comme une circonstance glorieuse le succès précoce dans les villes. Là devaient se trouver de préférence les hommes bien élevés, instruits, éclairés, et les penseurs indépendants. Mais il est à savoir si ceux-là furent du nombre des néophytes : ce dont on peut raisonnablement douter, surtout en lisant Tacite. Ces mêmes villes opulentes abondaient aussi en hommes désœuvrés, blasés sur le culte national, curieux de nouveaux mystères, d'initiations et de sciences occultes, amateurs de toutes les superstitions étrangères. On retrouve des pierres sculptées avec les emblèmes de Mithras jusqu'aux extrémités de l'empire romain. Mithras, Serapis et Iris eurent partout des missionnaires et des adorateurs. Les poètes du siècle d'Auguste, Tibulle, Properce, Ovide, se plaignent de ce que les fêtes d'Isis les séparaient cruellement de leurs maîtresses. Il en résulte que ces femmes, objets de leur amour, d'ailleurs peu sévères, étaient pourtant fort scrupuleuses à l'égard du vœu d'une chasteté temporaire que leur imposait le rit égyptien. Des astrologues chaldéens, ou prétendus tels, furent amplement récompensés de leurs horoscopes et de leurs prédictions

mensongères. Même les Juifs, tout méprisés qu'ils étaient, avaient su inspirer à quelques Romains de marque le goût de leurs pratiques. Or les *Christiani* passaient avec raison pour une secte juive. Dans ces villes il y avait beaucoup de riches crédules, qui, attirés par des promesses miraculeuses, versaient une partie de leurs biens dans la caisse commune. La foule des pauvres, qui se presse toujours dans les chefs-lieux du luxe et de l'opulence, s'attachait à une communauté qui leur accordait des aumônes et des distributions de vivres à des conditions très-faciles, puisqu'on n'exigeait plus ni la circoncision, ni l'abstinence des viandes défendues. Enfin les *agapes*, ces repas fraternels où les initiés des deux sexes furent admis, devaient avoir un grand attrait pour les femmes, qui, dans les provinces grecques, avaient mené jusque là une vie fort retirée.

Rien de tout cela n'existait parmi la population laborieuse des campagnes. Cet état des choses, ce contraste entre les citadins et les villageois, semble s'être prolongé encore après que les empereurs eurent mis tout en œuvre pour rendre la religion chrétienne seule dominante. Toutefois, il ne faut pas se figurer que tout le monde dans les villes fût converti. Il y a eu fort tard des réfractaires, principalement dans la classe la plus instruite. Claudien, vers la fin du quatrième siècle, par son style classique, se fait connaître comme un adorateur des anciens dieux. Si l'on a pu élever des doutes sur la religion que professait Ammien Marcellin, et beaucoup plus tard encore Agathias, cela suffit pour prouver qu'ils étaient tout au plus des chrétiens tièdes. Ils n'ont pas mis dans leurs ouvrages historiques l'éloge du polythéisme, parce que cela n'était

plus permis ; ils n'y ont pas non plus exprimé les pensées et les sentiments du christianisme, parce qu'ils ne les goûtaient guère.

14.

FACILITÉS POUR LA PROPAGATION DU CHRISTIANISME.

L'attrait général d'une association secrète, soit politique, soit religieuse ; l'engouement des Grecs et des Romains dégénérés pour toutes les superstitions et initiations barbares ; l'établissement des Juifs dans diverses parties de l'empire romain et à Rome même, établissement qui datait de plusieurs siècles avant la destruction de Jérusalem ; la tolérance du gouvernement, et l'accueil que leur faisaient quelques Romains, en faveur de l'originalité de leurs institutions ; l'obstination des prêtres juifs et de leurs adhérents orthodoxes, dans la capitale du culte national, à repousser la doctrine nouvelle d'un Messie qui ressemblait si peu aux prophéties ; la nécessité où se trouvèrent par là les apôtres de voyager hors de leur pays natal, et même d'ouvrir la porte aux étrangers ; l'affranchissement de toutes les gênes de la loi mosaïque ; l'admission des hommes de la dernière classe et même des esclaves ; le pardon des péchés commis avant la réception, sans expiation pénible et sans de longues épreuves ; la communauté des biens, qui toutefois ne dura guère ; la bourse pour le soulagement des pauvres, qui se maintint toujours ; les agapes, ces repas nocturnes auxquels les femmes furent admises ; l'attente de la fin très-prochaine du monde, et de la venue du Christ dans toute sa gloire céleste à laquelle

il ferait participer ses fidèles seuls, à l'exclusion du reste du genre humain; enfin le règne millénaire, espèce de béatitude toute sensuelle et terrestre : voilà un concours de circonstances, de causes, de motifs, qui suffit abondamment à expliquer la propagation rapide du christianisme, sans qu'on ait besoin de recourir aux miracles.

15.

LES PEINES ET LES RÉCOMPENSES.

La justice criminelle doit se borner à punir, elle n'a pas de quoi récompenser. Plus elle est vigilante, prompte et intègre, plus elle peut se contenter de peines modérées et exactement proportionnées à la gravité des délits. La législation religieuse peut, en thèse générale, déterminer à son gré les peines et les récompenses : elle peut aussi prononcer individuellement des censures ecclésiastiques, imposer des pénitences, des purifications, des expiations, et enfin exclure de la communauté. Pour aller plus loin, il lui faut ou usurper le pouvoir temporel, ou en réclamer les secours. La religion, considérée en elle-même, n'a d'empire que sur l'esprit et l'imagination des hommes : elle peut inspirer des craintes, et donner des espérances ; mais elle fera sagement d'en ajourner l'accomplissement jusqu'après cette vie, afin de ne pas s'exposer au démenti que lui donnerait la prospérité des impies et la misère des hommes pieux. Or, les suites funestes des actions coupables, rejetées dans un avenir éloigné, et dans une existence dont personne ne peut se faire une idée claire, font une impression bien plus faible que les punitions flé-

trissantes et les supplices infligés aux criminels sur la place publique. C'est pourquoi les interprètes de toutes les religions positives, poëtes, prêtres et prophètes, sont naturellement disposés à exagérer les menaces. Longtemps avant les Capucins il y a eu des enfers de Capucins; et l'Arnolphe de Molière n'a pas été le premier à parler de chaudières bouillantes, tant s'en faut. Mais en fait de menaces terribles le christianisme a surpassé toutes les autres religions. Ce qu'il y a de plus épouvantable, c'est qu'il a fait de la damnation la règle, et du salut l'exception. Tous les hommes sont condamnés d'avanee pour avoir commis le crime de naître, à moins que les deux seuls remèdes, le baptême et la foi, ne leur soient administrés ; et cela s'étend même aux enfants qui meurent avant le réveil des facultés intellectuelles. Il en résulte que l'immense majorité du genre humain de tout temps est allée à la perdition et continue d'y aller. Je ne parle pas encore de ce qu'il faut défalquer du nombre de ceux qui ont porté le nom de chrétiens. Ce calcul, tout incomplet qu'il est nécessairement, fait frémir.

Je n'oserais pas affirmer, d'autre part, que le christianisme ait surpassé toutes les autres religions en fait de promesses magnifiques. Sans doute, l'ancienne doctrine de l'immortalité de l'âme a reçu un nouvel éclat par la résurrection de la chair. Il est certain que les premiers chrétiens ont compris ce dogme de la manière la plus matérielle. Ensuite on a tâché de le spiritualiser. Dans l'état des bienheureux, où il n'y a plus ni travail, ni fatigue, ni lutte, à quoi bon les organes de la sensation et de l'action, si ce n'est à se livrer aux jouissances qui leur sont propres ? Ce serait absolument un hors-d'œuvre. Les

docteurs chrétiens se sont arrêtés à moitié chemin. Mahomet a été plus conséquent. Un printemps éternel ; un arbre qui porte les fruits les plus délicieux, et fournit tout ce que l'on souhaite ; des ombrages frais, des parfums exquis, des belles toujours complaisantes et toujours pures comme des vierges : voilà le paradis de Mahomet, imité de celui d'Indras ! Là du moins la chair est vraiment ressuscitée.

16.

LES ANGES ANONYMES ET LES ANGES CÉLÈBRES.

Les apparitions d'anges sont fréquentes dans l'Ancien et le Nouveau Testament, mais seulement trois de ces messagers célestes sont désignés par des noms propres.

Raphaël est resté confiné dans l'histoire de Tobie, malgré le rôle aimable qu'il y joue, et malgré son rang éminent comme l'un des Amchaspands, c'est-à-dire des sept anges qui sont placés en face du trône divin.

Gabriel et *Michaël* ont passé des prophéties de Daniel dans le Nouveau Testament.

Le premier explique au prophète plusieurs de ses visions, et lui fait des révélations importantes. Dans l'Évangile selon saint Luc, le même Gabriel annonce au prêtre Zacharie la naissance de saint Jean-Baptiste, et à la vierge Marie celle de Jésus. Saint Matthieu, dans les premiers chapitres de son Évangile, où l'on pouvait s'y attendre, ne parle point du dernier de ces messages.

Michaël est caractérisé par le prophète, comme un

prince puissant et le génie tutélaire du peuple juif. Saint Judas nous apprend, dans son épître, que cet ange guerrier a eu une dispute avec le diable sur le cadavre de Moïse. Nous ignorons le sujet de cette dispute ; nous ignorons aussi quelle en fut l'issue. Enfin nous ignorons à quelle source l'apôtre a pu puiser une tradition aussi bizarre.

Le livre de Tobie est apocryphe ; les prophéties attribuées à Daniel, mais écrites du temps des Séleucides, méritent d'être rangées dans la même classe ; et l'épître de saint Judas est au moins fort sujette à controverse.

La célébrité de ces trois noms, Raphaël, Gabriel et Michaël, qui a pris un développement si immense non-seulement dans le monde chrétien, mais aussi, à la faveur de l'islamisme, dans tout l'Orient, repose donc, comme l'on vient de voir, sur une base assez frêle.

17.

REDITE EN FAIT DE MIRACLES.

Si l'on veut frapper l'imagination par le récit d'événements merveilleux, et emporter, pour ainsi dire, d'assaut l'assentiment du lecteur ou de l'auditeur, il faut avant tout se garder des redites.

Le passage du Jourdain, dans le livre de Josué, n'est qu'une pâle copie du passage de la mer Rouge dans l'Exode. Celui-ci a quelque chose de grand, de majestueux, de tragique. On voit une multitude innombrable d'hommes sans armes ou mal armés, de femmes, d'enfants, serrés entre un bras de mer et une armée composée de l'élite des nobles guerriers de l'Égypte, des Calasiriens et des Hermo-

tybiens. Du camp des Israélites s'élèvent des cris de désespoir, des lamentations, des accusations contre le chef perfide qui a voulu les perdre. Moïse étend son bras sur la mer : les flots se séparent et forment, aux deux côtés, des parois, pour laisser passer les fugitifs. L'armée ennemie poursuit sa proie; elle se précipite de la plage sur le fond desséché, le roi à la tête, tel qu'on en voit sur les monuments égyptiens, l'arc tendu, monté sur son char, traîné par des coursiers superbes qui semblent plutôt s'élancer en l'air que marcher sur la terre. En un instant les vagues viennent reprendre leur ancien empire : tout est englouti ; des chars brisés, des casques, des boucliers, des chevaux et des hommes noyés, ou luttant en vain contre le tumulte des flots, sont emportés vers la mer.

Rien de cela n'a lieu dans le passage du Jourdain. C'est un fleuve médiocre, guéable dans la saison des eaux basses. Les Israélites n'étaient point poursuivis ; l'abord de l'autre rive ne leur fut pas non plus disputé par une troupe ennemie. Ils pouvaient choisir le temps et le lieu du passage. Il n'y avait donc pas là *dignus vindice nodus*. Et puis, quel chétif monument que celui qui se compose de douze pierres d'une dimension si modique que chacune d'elles put être portée sur les épaules d'un seul homme!

Le passage du golfe Héréopolite est devenu de notre temps le sujet de recherches savantes. Des voyageurs ont visité les lieux et observé les marées. Quand il s'agit d'un miracle, l'investigation des causes naturelles est un hors-d'œuvre. Ici cependant elle semble autorisée par un passage de l'Exode, où il est question d'un vent violent de l'est.

Il est évident que cet événement a passé de la poésie dans l'histoire. Le chant triomphal attribué à Moïse, est sans doute le morceau le plus ancien de tout ce récit.

18.

LA BELLE ET PRUDENTE JUIVE.

C'est une belle histoire que celle de Judith, et agréablement racontée. Il est dommage qu'elle ne soit pas vraie. Néanmoins, l'Église catholique a adopté cette héroïne, et l'a considérée comme un type de la Sainte-Vierge. On lit dans une hymne composée en l'honneur de celle-ci :

Stygias Judith
Phalangas fudit.

Cela peut se justifier d'autant mieux que la bénédiction adressée par Ozias à Judith, dans la version des Septante, et la salutation angélique, sont conçues à peu près dans les mêmes termes. (Judith XIII, 18. Luc. I, 28.) Toutefois le parallèle serait inconvenant, si Judith avait été forcée de sacrifier sa pudeur à son patriotisme. La situation était périlleuse. Holoferne fut épris des charmes de la belle veuve, rehaussés par l'éclat d'une parure coquette ; il résolut de s'en mettre en possession, et il était le maître chez lui. Il s'en était même fait un point d'honneur. « Nous « serions honnis chez les Assyriens, dit-il, si nous lais« sions partir une telle femme de notre camp, sans avoir « partagé sa couche. » Néanmoins, la chaste héroïne et son historien se sont tirés habilement de ce pas difficile. Invitée à un grand banquet par le chef ennemi, Judith ne touche à rien, sous prétexte d'un scrupule religieux ; elle

se contente des provisions que sa servante lui avait préparées, et observe une grande sobriété. Holoferne, au contraire, mange et boit copieusement; le repas s'étant prolongé fort avant dans la nuit, il en sort ivre, ainsi que tous ses convives. A peine s'est-il déshabillé et couché à l'aide de son chambellan, qu'il tombe dans un sommeil léthargique. La belle Juive, laissée seule avec lui dans la chambre nuptiale, saisit ce moment favorable pour exécuter son projet audacieux. Tout cela est conforme aux vraisemblances. Il en résulte un autre avantage. On n'approuve guère les femmes qui tranchent la tête à leurs amants après s'être livrées à eux. L'action de Judith devient ainsi moins atroce. Holoferne, qui préfère une grossière ivrognerie à la jouissance la plus exquise qu'il avait sous la main, n'est qu'un barbare qui n'inspire aucune sympathie.

19.

MARIE-MADELAINE

VERTUEUSE QUOIQUE SAINTE.

Marie-Madelaine a obtenu l'auréole d'une sainte au prix de sa réputation de femme. Je soutiens qu'elle a été parfaitement vertueuse, et je me fais son champion. Pour défendre l'honneur d'une dame, il est permis de jeter le gant même à l'Église. D'ailleurs je pars de la supposition orthodoxe, quoique parfois embarrassante pour les harmonistes, que tout ce que les historiens sacrés racontent est d'une exacte vérité, jusque dans les moindres détails, et que, par conséquent, il n'est pas permis d'identifier, à cause d'une ressemblance générale, deux récits qui diffè-

rent à l'égard du temps, du lieu et des autres circonstances.

Ce n'est qu'en confondant plusieurs personnes et en traitant fort arbitrairement les textes, qu'on est arrivé à cette fausse conclusion que Marie-Madelaine aurait mené une vie déréglée avant que le repentir l'eût conduite aux pieds du prophète. Parmi plusieurs autres Maries, celle-ci est désignée très-distinctement. Son surnom est dérivé de Magdala, petite ville sur les bords du lac Tiberias. Elle était donc Galiléenne. Jésus l'avait guérie, en expulsant sept démons qui la tenaient obsédée. Ces démons, comme on sait, n'indiquent jamais un mal moral : ils sont considérés comme les auteurs de certaines maladies, et particulièrement des affections nerveuses.

Saint Luc nomme Marie-Madelaine la première parmi les femmes qui, guéries miraculeusement comme elle, par reconnaissance suivirent Jésus dans ses voyages, en se chargeant des soins économiques, en fournissant même de leur propre bien aux besoins de la société. (Luc. VIII, 2, 3.)

Il résulte de toute la teneur des récits évangéliques que ces femmes qui s'étaient attachées de bonne heure à la suite de Jésus, ne le quittèrent plus pendant toute sa mission; qu'elles l'accompagnèrent à Jérusalem et y furent témoins de sa passion.

Trois évangélistes attestent quelle a eu, la première, le bonheur de voir le Christ ressuscité ; c'est un glorieux témoignage, accordé à sa foi et à sa piété.

Marie, la sœur de Marthe, et, selon saint Jean, aussi de Lazare, n'a rien que le nom de commun avec Marie-Madelaine. Quoique fort empressée de recueillir les enseigne-

ments du prophète, elle n'était point de son cortége : elle menait une vie sédentaire dans la maison de sa sœur Marthe, dont Jésus accepta l'hospitalité. Saint Jean place le domicile de cette famille à Béthanie, près de Jérusalem. C'est là où, peu de jours avant la passion, un repas eut lieu : Lazare était parmi les convives; Marthe servait, et Marie versa un baume précieux sur les pieds du Messie. C'était sans doute un hommage de reconnaissance, puisqu'il avait rappelé à la vie son frère, mort depuis plusieurs jours.

Saint Matthieu et saint Marc rapportent un fait semblable, mais sans nommer la femme qui vint pendant le repas verser un baume précieux sur la tête de Jésus. La scène est également à Béthanie, et le repas eut lieu peu de jours avant la passion. Ainsi les circonstances de temps et de lieu coïncident parfaitement avec le récit de saint Jean, et l'on s'est cru autorisé à rapporter le fait à la même Marie. Ce n'est qu'une conjecture, puisque les deux premiers évangélistes ne font nulle part mention de Marie sœur de Marthe. En tout cas le motif de la reconnaissance y manque, car les trois premiers Évangiles ne parlent point de Lazare, ni de sa résurrection.

Un trait accessoire rapproche encore les trois récits que nous avons examinés jusqu'ici. Les disciples (selon saint Jean, Judas Iscariote tout seul) blâmèrent cette prodigalité inutile, et Jésus prit la défense de la femme qui avait voulu signaler sa vénération conformément aux usages de l'Orient.

Enfin saint Luc rapporte aussi un fait semblable, arrivé dans un repas chez un pharisien appelé Simon. Les mœurs de la femme étaient fort déréglées, et de ce que

Jésus n'avait pas repoussé un hommage offert par des mains aussi impures, Simon en conclut que son hôte n'était pas un vrai prophète. Cela tombe dans les commencements de la mission du Christ, et la scène est évidemment en Galilée. De quel droit s'est-on donc cru autorisé à confondre cette femme, dont le nom n'est pas indiqué, avec la femme également anonyme dont parlent saint Matthieu et saint Marc, et avec la sœur de Lazare, selon saint Jean? La seule circonstance qui pourrait fournir un prétexte, c'est le nom de celui qui avait invité Jésus. Mais le premier avait son domicile en Galilée, l'autre à Béthanie; le premier est nommé Simon le pharisien, l'autre Simon le lépreux. Ce nom était, d'ailleurs, extrêmement commun parmi les Juifs : nous voyons deux Simon au nombre des douze disciples.

Il faut bien se résoudre à parler de la femme adultère, prise en flagrant délit et amenée devant Jésus, puisque quelques interprètes ont fait ce dernier affront aux deux Maries, de les confondre avec cette malheureuse dont l'histoire n'offre aucun point de contact avec la leur. Tout ce passage de l'évangile de saint Jean est suspect comme interpolé : il ne se trouve pas dans les plus anciens manuscrits.

Si l'on persiste à prendre la femme de Béthanie dont parlent saint Matthieu et saint Marc, pour Marie sœur de Lazare, parce que le domicile est le même et l'acte semblable; si l'on persiste ensuite à prendre pour la même personne cette femme anonyme, introduite par saint Luc, dont la vie était notoirement déréglée, cela ne peut en aucune façon regarder la Galiléenne, Marie-Madelaine.

La prophétie concernant la femme de Béthanie, rappor-

tée par les deux premiers évangélistes, a été accomplie d'une manière éclatante, mais elle l'a été par un malentendu.

20.

L'ASCENSION.

L'ascension est l'événement le plus marquant de la vie de Jésus. C'est le miracle décisif qui appose le sceau de la vérité à tous les autres faits surnaturels. La résurrection prête encore à cette objection, soutenue par des arguments fort spécieux, que la mort n'aurait été qu'apparente; mais l'ascension, bien attestée, réduit au silence tous les doutes.

Néanmoins, saint Matthieu et saint Jean n'en parlent point, de sorte que leurs évangiles restent sans dénouement, et nous laissent en suspens. — « Qu'est devenu le « Christ après cette dernière entrevue avec ses disciples? « Étant revêtu d'un corps matériel qui suffisait à toutes « les fonctions vitales, puisqu'il marchait, parlait et prenait « de la nourriture, combien de jours, de mois, d'années « a-t-il encore séjourné sur la terre, peut-être dans une « retraite inaccessible à ses ennemis, inconnue même à « ses amis? » — Voilà ce que se demanderont naturellement les lecteurs de ces deux seuls évangiles, s'ils n'ont pas été informés d'ailleurs de la glorieuse ascension.

D'après la double conclusion de l'évangile de saint Jean, à la fin du 20[e] et du 21[e] chapitre, on pourrait croire que le séjour terrestre de Jésus se fût prolongé considérablement depuis la résurrection. Car il y est dit qu'il fit encore beaucoup de miracles, tellement que le monde ne

pourrait pas contenir les livres où tous ces faits seraient racontés un à un. De la manière dont cet énoncé est lié au récit des dernières apparitions, on ne pourra guère le rapporter aux événements antérieurs à la passion.

Les trois récits qui nous ont été transmis par saint Marc et saint Luc, l'auteur supposé du troisième évangile et des Actes, varient à l'égard de plusieurs circonstances importantes.

Saint Luc, dans son évangile, fixe clairement l'ascension au lendemain de la résurrection ; dans les Actes il y met un intervalle de quarante jours. L'Église a adopté cette dernière version : la fête de l'ascension se célèbre le quarantième jour après le dimanche de Pâques. La double désignation du lieu, à Béthanie ou sur le mont des Oliviers, peut passer pour équivalente, à cause du voisinage.

Saint Marc ne définit expressément ni le temps ni le lieu; mais, d'après la teneur de son récit, il semblerait que Jésus quitta ses disciples en montant au ciel, à Jérusalem, non en plein air, mais dans une salle qui servait à leurs repas communs : ce qui est difficile à concevoir.

Saint Marc a été assez généralement considéré comme un épitomateur, tantôt du premier évangile, tantôt du troisième. Ici il semble avoir suivi saint Luc ; seulement, avec sa brièveté ordinaire, il a omis une circonstance nécessaire à l'intelligence de la scène : le passage de Jésus à la tête de ses disciples de Jérusalem à Béthanie.

Quelques savants théologiens de nos jours ont soutenu, au contraire, que l'évangile de saint Marc est le plus ancien. Dans ce cas le récit de cet évangéliste serait l'original, et celui de saint Luc la copie, de sorte que cela revient absolument au même.

Si, d'autre part, le troisième évangile et les Actes des Apôtres sont en effet l'œuvre du même auteur, les trois témoignages se réduisent à un seul. Or, saint Luc n'a pu être témoin oculaire de l'événement, puisqu'il fut converti par saint Paul, qui n'avait rien vu lui-même. Dans l'exorde de son évangile, saint Luc ne parle point de communications orales qu'il aurait reçues de la part des disciples immédiats de Jésus ; il se fonde uniquement sur les biographies écrites avant la sienne, qu'il avait, dit-il, soigneusement étudiées.

Pour justifier l'historien de l'étrange contradiction dans ses deux écrits, dont l'un paraît faire suite à l'autre, il faut encore supposer que dans l'intervalle il aurait eu l'occasion de lire une biographie qui lui était restée inconnue lorsqu'il termina son évangile. Cela rétablirait deux témoignages, tous les deux anonymes et perdus dans l'original; mais cela prouverait aussi que les récits variaient déjà beaucoup de fort bonne heure. Nous connaissons à peu près la date de la rédaction des actes.

Si saint Matthieu a cru l'ascension suffisamment indiquée par les dernières paroles de Jésus, s'il a voulu qu'elle fût sous-entendue, elle aurait eu lieu sur une montagne en Galilée.

Si saint Jean a voulu que l'ascension fût sous-entendue, lors de la dernière apparition et de la mission donnée à saint Pierre, elle aurait eu lieu sur les bords du lac Tibérias qui forme la limite de la Galilée vers l'orient.

Dans les épîtres, la résurrection de Jésus est citée sans cesse, comme la preuve la plus certaine de sa mission divine, et comme le grand fondement de la foi. Il y est dit

aussi que le fils de Dieu s'est assis à la droite de son père, qu'il reviendra du haut des cieux, &c.; mais, autant que je puis voir, il n'y est jamais question de l'ascension comme d'un miracle visible, arrivé en présence d'un grand nombre de spectateurs. Ce silence est d'autant plus surprenant, que nous possédons dans le Nouveau Testament, d'après une tradition peu examinée peut-être, mais encore généralement admise, des écrits de cinq disciples du nombre des Onze, qui, par conséquent, avaient tous été témoins oculaires de la plus grande des merveilles.

C'est sans doute la subarondance de leur foi qui a fait négliger aux auteurs des Évangiles et des Épîtres toutes les précautions nécessaires pour rassurer la postérité et bâtir le temple du Christ sur une base vraiment historique. Jusqu'ici, pendant dix-huit siècles, leur confiance ne les a pas trompés. La critique historique peut ébranler la conviction religieuse de quelques personnes habituées ou, si l'on veut, condamnées à ce genre de recherches; mais elle fait peu d'impression sur les hommes en masse.

21.

LES NICOLAÏTES.

Les chrétiens primitifs des deux sexes s'appelaient entre eux frères et sœurs. A la faveur de ce titre de parenté, dans leurs agapes ou réunions pour souper ensemble, ils se saluaient mutuellement par un saint baiser. Il paraît que cet usage était universel, puisque non-seulement saint Paul exhorte les communautés qu'il avait fondées à se donner le saint baiser; mais saint Pierre

aussi, à la fin de sa première épître circulaire aux élus, leur recommande la même salutation, sous le nom du baiser de l'agape ou de la charité.

Des observateurs, qui ne connaissent la nature humaine pas autrement que telle qu'elle est avant d'avoir été sanctifiée par la foi, auraient peut-être trouvé hasardeuse l'habitude d'une telle familiarité, interdite partout ailleurs chez les nations policées, jusque chez les Chinois. Ils auraient craint qu'à cette occasion des émotions d'un autre genre ne pénétrassent dans des cœurs innocents mais inflammables, et que la marque d'une pieuse affection ne dégénérât en un préliminaire de l'amour sensuel. En effet, la plus austère réserve convient à de jeunes filles vertueuses. La pudeur virginale, pour être bien garantie de tous les dangers qui la menacent, doit ressembler à la sensitive qui se replie sur elle-même au plus léger attouchement.

Quoi qu'il en soit, vers la fin du premier siècle, un diacre à Éphèse, nommé Nicolas, semble avoir entretenu de pareils scrupules. Il avait une très-belle femme, à laquelle il interdit de prodiguer ainsi ses baisers, quelque saint qu'ils fussent. Apparemment elle n'était entrée dans la société chrétienne qu'en l'épousant : autrement le mal eût été déjà fait. Les paroissiens de Nicolas furent révoltés de cette infraction faite à l'usage consacré ; il est à présumer que les jeunes gens auront crié le plus haut. On l'accusait d'être jaloux, et la jalousie, il faut l'avouer, est une passion égoïste fort contraire à la charité. Le diacre, voyant qu'il s'était engagé dans un pas fâcheux, s'en tira en donnant dans l'excès contraire : il permit à sa femme

d'avoir toutes les complaisances imaginables pour quelques-uns de ses amis.

C'est ainsi que Hugo Grotius raconte l'histoire de Nicolas ; il prend son parti, et croit pouvoir l'absoudre, comme l'auteur supposé des scandaleux désordres qu'on impute aux nicolaïtes. Mais, à vrai dire, je trouve l'apologie du savant Hollandais peu satisfaisante. Quel motif a pu engager ce diacre, lui qui n'était ni Lapon, ni Spartiate, ni Naïre, à accorder ce que personne n'exigeait de lui? Était-ce peut-être la vanité du roi lydien Candaule, qui voulut que son favori Gygès vît la beauté de sa femme toute nue, vanité qui lui tourna si mal? Les patriarches se permettaient une polygamie très-bornée; les rois juifs, tels que David et Salomon, illimitée. Mais assurément on ne trouve dans l'Écriture aucun texte favorable à la polyandrie. Qu'on se rappelle la question captieuse des Sadducéens : ils trouvaient dans l'exemple d'une femme qui aurait eu successivement six frères pour maris, une objection insoluble contre le dogme d'une vie à venir. Pour peu que les disciples de Nicolas imitassent l'exemple de leur diacre, la communauté des femmes était introduite chez eux, et l'auteur de l'Apocalypse aurait donc eu raison de les juger si sévèrement.

22.

L'ÉPOQUE DES FRAUDES PIEUSES.

Les fraudes pieuses sont, en tout cas, des imprudences. Car, quelque soin qu'on mette à en garder le secret, la vérité peut percer; et une seule imposture découverte

suffit pour décréditer un grand nombre de témoignages véridiques. D'ailleurs, si la cause est bonne et vraiment divine, elle est sûre de triompher sans le secours du mensonge; si elle est mauvaise, ce n'est plus une fraude pieuse ; c'est une fraude impie. Quoi qu'il en soit, les chrétiens des premiers siècles ne se sont fait aucun scrupule des supercheries qui servaient à étayer leur doctrine et à faire des convertis. Ils ont fabriqué de faux oracles, composé des vers sibyllins, divulgué des écrits sous des noms supposés, débité une foule de récits controuvés. Les pères de l'Église n'en sont pas exempts. Cependant, pour procéder équitablement, il faut distinguer les inventeurs des crédules, qui ne faisaient que répéter ce qu'ils avaient entendu affirmer avec assurance. Du temps d'Horace, avant notre ère, les Juifs à Rome avaient déjà passé en proverbe pour leur talent de croire des choses incroyables. *Credat Judæus Apella !* Les premiers chrétiens surpassèrent les Juifs en ce genre.

Il serait important de constater à quelle époque les propagateurs du christianisme ont adopté une morale aussi équivoque. Si cela remontait jusqu'aux temps où quelques-uns des disciples de Jésus vivaient encore; si l'on avait inventé de leur vivant, peut-être à leur insu, des récits mensongers sur leur compte; si on leur avait prêté des écrits auxquels ils n'avaient aucune part, la base historique de notre foi croulerait sous nos pieds.

J'ai dit « à leur insu ; » je crois pouvoir justifier cette supposition. Sans doute, entre les communautés chrétiennes ou nazaréennes, dispersées dans les provinces de l'empire romain, il y avait des communications : mais elles n'étaient pas assez actives pour prévenir les variations

dans la doctrine et dans les traditions, soit orales, soit écrites. De nombreux passages des Actes et des Épîtres en font foi. Plusieurs hérésies ont pris naissance dans le berceau même de l'Église. Saint Paul trouva à Éphèse des disciples (on ne dit pas de qui) qui n'avaient jamais ouï dire qu'il y eût un Saint-Esprit. Une parfaite uniformité n'a pu être obtenue qu'après que le christianisme fut devenu la religion de l'état, par l'autorité centrale des conciles. Seulement alors le canon des Écritures fut définitivement fixé.

Plusieurs critiques de nos jours ont révoqué en doute l'authenticité du dernier chapitre de l'évangile selon saint Jean. D'après une tradition généralement admise, cet évangile date des dernières années de la vie de l'apôtre; et le 21[me] chapitre a été rédigé avant sa mort : autrement l'auteur, quel qu'il fût, se serait bien gardé d'y rapporter la folle opinion de ses disciples que leur maître ne mourrait point. Cet appendice est donc ancien : mais il ne s'ensuit pas de là qu'il soit authentique. Saint Jean était trop affaibli par l'âge pour surveiller lui-même les copies de son évangile ; il ne changeait plus de demeure : il a donc pu ignorer que des disciples zélés avaient apporté à d'autres communautés, éloignées de son séjour, son évangile avec un morceau ajouté, comme ils croyaient, à son honneur, mais qui compromettrait fort l'ami de Jésus, s'il l'avait écrit lui-même.

Après tout, ceci n'est que conjectural : le 12[ème] chapitre a trouvé des défenseurs, même parmi les théologiens protestants, quoique ceux de l'Église romaine aient un intérêt bien plus puissant à le soutenir, puisqu'il y a les paroles adressés à Simon-Pierre : « Paissez, mes agneaux. »

Mais dans les écrits de saint Paul on voit des traces, que dis-je? des preuves manifestes de fraudes pratiquées déjà du vivant de cet apôtre. Il avait coutume de dicter ses épîtres : nous connaissons même le nom du secrétaire qui a minuté sous sa dictée celle aux Romains. En tête saint Paul met toujours son nom (son nom adopté, s'entend) avec les titres sur lesquels il fonde son autorité, ainsi que l'adresse des communautés ou des personnes à qui elles étaient destinées. Il termine ses discours par une espèce d'épilogue, contenant des salutations particulières. A la fin il apposait toujours, selon sa déclaration expresse (2 Thess. 3, 17), la signature de sa propre main. Il conjure les Thessaloniciens de ne point se laisser troubler par des hommes qui leur annonceraient comme imminent *le jour du Christ,* quand même cette annonce serait contenue dans des lettres *supposées de sa main.* Il paraît que saint Paul avait inventé un monogramme difficile à imiter. Ce sont des précautions semblables à celles qu'on emploie dans les lettres de change. Or, quels étaient ces imposteurs contre lesquels l'apôtre a jugé nécessaire de prémunir les Thessaloniciens? C'étaient sans doute des gens qui professaient la foi chrétienne d'alors, baptisés, initiés : autrement, ils n'auraient pas trouvé accès auprès des frères.

On suppose que saint Paul a péri à Rome, vers la fin du règne de Néron, tout au plus trente-quatre ans après la mort de Jésus. Mais, selon les conjectures probables de plusieurs savants théologiens, l'épître en question a été écrite beaucoup plus tôt, vingt-deux ans seulement après le même événement.

Ce premier exemple suffit : il peut servir de fanal à la

critique. Il faudrait être très-érudit et profondément versé dans un grand nombre d'in-folio,

And all such reading, as was never read,

pour débrouiller le dédale des fraudes dites pieuses qui se sont succédé jusqu'à la fin du quatrième siècle et au-delà. Les évangiles apocryphes y occupent une place signalée. On assigne à quelques-uns une date assez ancienne. Cependant on ne doit pas les ranger indistinctement dans la classe des forgeries : ce sont des récits faits peut-être de bonne foi et à bonne intention. L'imposture ne commence qu'avec l'usurpation d'un faux nom d'auteur, par exemple de quelques-uns des douze disciples, Thomas, Barthélemy, Matthias, et Nicodème. Ces évangiles apocryphes, quoique rejetés plus tard par l'Église, ont pourtant laissé des traces dans les traditions populaires. Des peintres célèbres en ont tiré, probablement sans connaître la source, les sujets de leurs tableaux destinés à orner les temples. Les fiançailles de Joseph et de Marie, simple et naïve composition de Raphaël, sont empruntées au Protévangile de Jacques et à l'Évangile de la naissance de Marie.

23.

QUESTIONS BIOGRAPHIQUES.

Tous les admirateurs de l'apôtre saint Jean se le figurent comme un homme d'un caractère doux, paisible, modeste, aimant, conciliant. C'est cette physionomie que lui ont donnée les grands peintres et les poëtes chrétiens.

Où est l'original de ce portrait? Sur quel fondement historique repose une opinion aussi généralement adop-

tée? Assurément, les trois premiers évangiles nous font connaître ce disciple d'une manière bien différente. Jean, ayant vu un homme qui chassait les démons au nom de Jésus, sans être devenu son disciple, le lui interdit : mais sa démarche fut désapprouvée par son divin maître. (Saint Marc X, 38. Saint Luc IX, 49.) Peu de temps après, l'hospitalité ayant été refusée à Jésus dans un village samaritain, lorsqu'il était en marche vers Jérusalem, Jean et son frère Jacques voulurent faire descendre le feu du ciel pour dévorer les habitants (saint Luc IX, 54); mais Jésus les en réprimanda sévèrement.

Les mêmes deux frères demandèrent une grâce a leur maître : c'était de les nommer ses premiers ministres dans le royaume des cieux. (Saint Marc X, 35.) Leurs condisciples, comme de raison, furent indignés d'une prétention aussi inconvenante. Selon saint Matthieu (XX, 20), c'était leur mère qui sollicita cette faveur pour eux, en se jetant à genoux devant Jésus. Cela revient au même, puisque cette bonne mère n'aura pas fait une pareille démarche sans l'instigation de ses fils.

Voilà des traits de jalousie, d'ambition personnelle et d'un zèle au moins intempestif, pour ne rien dire de plus.

Saint Marc (III, 17) rapporte enfin que Jésus donna aux deux Zébédéides, Jacques et Jean, le surnom *fils du tonnerre.* Ce titre honorifique a pu désigner leur ardeur, leur énergie, leur éloquence, mais assurément rien qui ressemble au caractère supposé.

Nous sommes donc renvoyés au quatrième évangile, dont l'auteur ne se nomme nulle part, tout en déclarant qu'il a été témoin oculaire de la passion du Christ. (XIX,

35.) Il évite d'écrire le nom de Jean, et le désigne comme le disciple que Jésus chérissait; quelquefois il dit vaguement *l'autre disciple*.

La tradition de l'Église attribue cet évangile à saint Jean lui-même. Personne n'a osé révoquer cela en doute; de notre temps seulement quelques théologiens s'y sont hasardés. D'après le canon, saint Jean aurait donc été autobiographe en ce qui concerne sa propre personne. Un autobiographe peut mériter une pleine confiance, s'il fait d'ailleurs preuve de candeur et d'impartialité. Néanmoins, on s'attend à voir le témoignage qu'il se donne, confirmé par d'autres historiens dignes de foi qui racontent les mêmes événements. Or, les trois premiers évangélistes ne savent rien d'une prédilection spéciale que Jésus aurait eue pour Jean. Seulement ils le nomment conjointement avec deux autres disciples, comme ceux parmi les Douze auxquels leur maître daigna accorder une confiance plus intime. Ce sont Simon ou Pierre, et les deux Zébédéides, qu'il choisit pour compagnons, à l'exclusion des autres, dans plusieurs circonstances importantes de sa vie, telles que la transfiguration et la nuit passée dans les angoisses à Gethsémané. Dans ces occasions, Jean est toujours nommé le dernier après son frère Jacques.

Selon le quatrième évangile, Jean, le seul de tous les disciples, s'était placé assez près de la croix pour que Jésus pût lui parler. On connaît les touchantes paroles par lesquelles le Christ lui confia le sort de sa mère délaissée, et comment le disciple chéri reçut ce legs sacré. C'est bien là la preuve la plus éclatante de sa charité, et de la tendresse que son maître avait eue pour lui.

Malheureusement les autres évangélistes n'en disent absolument rien. Cela est inconcevable. Pendant assez longtemps après le départ de Jésus pour le ciel, les apôtres sont restés ensemble à Jérusalem : ils n'ont pu ignorer que la mère de Jésus vivait chez Jean, et qu'il était devenu son fils adoptif. Comment se fait-il donc qu'ils aient passé sous silence un aussi beau trait?

La tradition de l'Église place saint Pierre à la tête des apôtres, et les trois premiers évangiles sont favorables à sa prérogative. On suppose que le quatrième évangile a été écrit fort tard, lorsque saint Jean était plus que nonagénaire. A cette époque saint Pierre s'était déjà acquis une immense célébrité parmi les communautés chrétiennes. On conçoit aisément que les disciples de saint Jean, beaucoup moins nombreux, aient voulu faire valoir un maître adoré qu'ils croyaient exempt de la destinée commune des mortels. Dans le dernier chapitre de son évangile, on aperçoit le dessein de rétablir un équilibre entre les deux disciples. L'authenticité de ce chapitre a été contestée; et, en effet, il est mal agencé au précédent, qui annonce déjà la conclusion du livre. Mais quand on y regarde de près, on peut remarquer dans plusieurs autres passages du quatrième évangile le même soin de faire marcher de front saint Jean avec saint Pierre, ou même de lui donner le pas sur son rival.

L'auteur de l'Apocalypse est un autre Jean le théologien. De trois épîtres qui sont attribuées à l'apôtre, la première est reconnue pour authentique; mais elle ne contient que des exhortations générales à la charité et à la concorde entre les frères, rien de caractéristique. Les deux suivantes sont douteuses, et ceux qui veulent soute-

nir la douceur angélique du disciple chéri doivent être empressés de désavouer la troisième, parce que l'auteur y exprime contre un certain Diotrèphe une violente colère, excitée, à ce qu'il paraît, par jalousie de métier.

Je reviens donc à ma première question, dont la solution nous échappe partout. Que nous reste-t-il encore?

Une anecdote rapportée par saint Jérôme, dans son commentaire sur l'épître aux Galates. L'apôtre saint Jean, fixé à Éphèse dans son extrême vieillesse, n'était plus en état d'adresser de longs discours aux fidèles rassemblés. Cependant ceux-ci désiraient toujours le voir et l'entendre. Il se fit donc porter à l'église par ses disciples, et chaque fois il y prononça ces mots : « Mes enfants, aimez-vous mutuellement! » Malgré la vénération qu'on portait à un maître chéri, l'auditoire s'en lassa à la longue, et ses disciples lui demandèrent pourquoi il répétait toujours la même chose? « Parce que, répondit-il, ce précepte, bien « observé, renferme tout le reste. »

Quoique cette anecdote ne soit rapportée que par un auteur qui a écrit trois siècles plus tard, je ne vois pas pourquoi on ne l'admettrait pas comme véritable. Mais peut-on en tirer aucune induction sur ce que l'apôtre avait été dans sa jeunesse? La vieillesse, à plus forte raison la caducité, adoucit le caractère de tout le monde, et particulièrement des hommes pieux.

24.

LES DISCIPLES D'EMMAÜS.

Saint Luc repousse singulièrement dans l'ombre l'apparition du Christ dont saint Pierre fut honoré tout seul,

le jour même de la résurrection. Saint Paul la reconnaît aussi, malgré le silence des autres évangélistes; il la met la première dans l'ordre du temps, tandis que les autres accordent la priorité à Marie-Madelaine.

Saint Luc raconte d'abord que celle-ci et les autres femmes pieuses, ses compagnes, virent deux anges auprès du tombeau ouvert, et annoncèrent cette nouvelle aux apôtres; que là-dessus saint Pierre accourut, et ne vit dans le caveau que le linceul. Ensuite l'évangéliste entre dans de grands détails sur le voyage de deux disciples (en sous-ordre, peut-être du nombre des septante; l'un d'eux se nommait Cléophas;) à Emmaüs, et sur leur compagnon inconnu qui les quitte au moment du repas. Ils retournent sur-le-champ, et trouvent les Onze réunis, qui leur disent que Jésus a été vu aussi par Simon.

Pas un mot de plus! Ainsi le lieu et l'heure de cette apparition sont laissés dans le vague. Probablement c'était près de Jérusalem : car saint Pierre, après avoir trouvé le caveau vide, était rentré chez lui. A-t-il vu son maître avant que celui-ci se fût associé aux deux voyageurs, ou après qu'il les eut quittés, ou enfin pendant le temps qu'il s'entretenait avec eux, de sorte qu'il aurait été présent en deux endroits? Cette dernière supposition donnerait gain de cause à l'hérésie des Docètes. Il faut donc recourir à l'une des deux autres suppositions. Saint Paul semble décider la question en faveur de la première, puisque, dans son énumération des personnes qui ont vu le Christ après sa résurrection, il nomme Képhas le premier. (1 Cor. XV, 5.) Mais il ne reconnaît point les disciples voyageurs, et donne la seconde place à l'apparition au milieu des

Onze réunis a Jérusalem, laquelle, selon saint Luc, était la troisième.

Jésus ne se sera pas montré à son disciple le plus éminent, sans lui parler, sans lui adresser quelques paroles significatives. Comment l'historien a-t-il pu passer sous silence un tel entretien?

Emmaüs était situé à la distance de soixante stades, ce qui fait trois à quatre heures de marche. Mais les deux disciples ne doivent être partis de Jérusalem qu'après midi, puisque le jour baissait déjà lors de leur arrivée à Emmaüs. Ils repartirent aussitôt après que leur hôte eut disparu; mais, quelque diligence qu'ils fissent, ils n'ont pu être de retour à Jérusalem qu'assez avant dans la nuit, et ils avaient à peine fait leur rapport aux apôtres réunis, lorsque Jésus parut lui-même au milieu d'eux.

Saint Matthieu et saint Jean ignorent le voyage d'Emmaüs. Saint Marc en parle en peu de lignes. « Il apparut, « dit-il, *sous une autre forme,* à deux disciples qui allaient « à la campagne. » Ces mots « sous une autre forme » expliquent en effet comment les disciples, qui devaient si bien connaître Jésus et tout ce qui caractérisait sa personne, ont pu marcher si longtemps à ses côtés et s'entretenir avec lui sans le connaître; mais c'est encore un texte très-favorable aux Docètes.

Dans les apparitions d'un homme revenu des régions de la mort, on doit s'attendre à une suite de miracles. Ce n'est pas là ce qui m'arrête dans ce récit si attrayant par son intérêt dramatique. Mais il est inconcevable que les deux disciples soient restés parfaitement obscurs. Le Christ ressuscité leur avait pourtant accordé l'entretien le plus prolongé, le plus important et le plus lumineux de tous

ceux qui sont rapportés. Cette faveur signalée aurait dû leur valoir une grande autorité parmi les frères. Or, le contraire est arrivé. Cela pourrait faire soupçonner que ceux-ci ne partagèrent pas tous leur persuasion. Il était permis de douter qu'ils eussent vu juste dans le seul moment où ils crurent reconnaître leur maître, puisque l'étranger mystérieux s'était soustrait aux invitations pressantes de ses hôtes, sans leur déclarer sa véritable qualité.

25.

SAINT LUC
L'ÉVANGÉLISTE ET L'AUTEUR DES ACTES.

Que faire, quand un historien inspiré se contredit lui-même? Faut-il ajouter un même degré de foi aux deux témoignages contradictoires? ou opter? ou tirer au sort?

Un théologien sévère dira : « Votre présomption de dé-« couvrir des contradictions apparentes était déjà le pre-« mier pas vers la perdition. Lisez séparément les deux « passages ; lisez-les uniquement pour vous édifier : les « méditations pieuses vous feront oublier les doutes pro-« fanes. »

Le troisième évangile et les Actes des Apôtres sont attribués au même auteur, le disciple et le compagnon de saint Paul ; les deux livres sont adressés au même néophyte Théophile; l'exorde des Actes annonce une continuation du premier écrit. Néanmoins le désaccord entre le dernier chapitre du troisième évangile et le commencement des Actes, à l'égard de tout ce qui s'est passé depuis la résurrection du Christ jusqu'à son ascension, est évi-

dent; tellement qu'il doit frapper le lecteur le moins attentif qui lirait de suite les deux livres séparés par l'évangile selon saint Jean.

Le troisième évangéliste ne rapporte que trois apparitions du Christ ressuscité, qui toutes eurent lieu le jour même de la résurrection. Simon (saint Pierre) vit le premier son maître, ensuite les deux disciples qu'il avait accompagnés le reconnurent à Emmaüs, au moment de sa disparition. Empressés de faire part de leur joyeuse surprise aux Onze, ils quittèrent Emmaüs à la nuit tombante, de sorte qu'ils purent arriver à Jérusalem vers neuf ou dix heures. Là ils trouvèrent les Onze réunis avec leur suite. Peu d'instants plus tard, Jésus parut au milieu d'eux, et prit part à leur repas. A la manière de compter des Juifs, qui divisaient les jours par le coucher du soleil, cette nuit appartenait déjà au lendemain.

Dans cette apparition, Jésus adresse aux disciples ses derniers enseignements et ses ordres. C'était donc la dernière entrevue qu'il leur destinait. Ensuite l'évangéliste continue son récit, de manière à ne pas permettre d'imaginer le moindre intervalle de temps. Jésus conduit ses disciples à Béthanie, et là il monte au ciel devant leurs yeux. D'après tout cela, il est naturel, il est presque nécessaire de supposer qu'il aura passé le reste de cette nuit auprès de ses disciples, et que, vers l'approche du jour, il aura quitté Jérusalem avec eux, pour les rendre témoins d'un événement miraculeux qui, à une heure plus tardive, eût attiré une foule de spectateurs profanes.

Ainsi saint Luc l'évangéliste place l'ascension environ vingt-quatre heures après la résurrection. Saint Luc l'au-

teur des Actes, au contraire, y met un intervalle de quarante jours.

Pendant ces quarante jours que le Christ séjourna encore sur la terre, il se montra, dit l'auteur des Actes, fréquemment aux apôtres, et leur donna beaucoup de preuves de la réalité de sa vie. Ceci n'est qu'un résumé : les personnes et les lieux ne sont point indiqués. Il paraît cependant que toutes ces apparitions ont eu lieu à Jérusalem même ou dans le voisinage. L'ascension est racontée avec de nouveaux détails ; il y a aussi des variations, mais je ne m'y arrête point, parce que ce ne sont pas des contradictions directes.

Je m'en tiens aux textes, sans consulter les harmonistes : car je sais d'avance qu'ils auront su trouver quelque subterfuge, ou quelque fin de non recevoir. Les plus anciens avaient-ils sous les yeux quelque document authentique qui nous manque ? La tradition, me dira-t-on. Mais il résulte précisément de cette confusion dans les livres historiques, que la tradition était extrêmement vague et flottante.

26.

LA FIN DE MONDE.

§ 1.

Un pauvre diable de pamphlétaire à Paris avait écrit contre le gouvernement, dans l'espérance d'être logé et nourri gratis à la Bastille.

Mais son écrit ayant échappé à la vigilance des agents du pouvoir, on le laissait tranquille dans son taudis.

« Demain, s'écria-t-il douloureusement, il me faudra payer mon terme de loyer et les derniers trois mois de mon ordinaire, et la Bastille n'arrive point ! C'est désespérant ! Que deviendrai-je ? »

Parmi les premiers adhérents des apôtres quelques-uns ont dû se trouver dans un embarras semblable. Les Actes nous disent qu'il y avait communauté de biens dans cette nouvelle secte. Les riches vendaient leurs maisons et leurs terres, et en versaient le prix dans la caisse générale, d'où l'on dispensait leurs besoins aux ci-devant riches et accordait des secours aux indigents. Peu de jours avant sa passion, Jésus avait annoncé à ses disciples assemblés la fin du monde comme très-prochaine. Les convertis faisaient donc le sacrifice de leur bien terrestre, engagés par la ferme conviction que le Christ, revenu dans sa gloire, les en récompenserait par une félicité sans bornes, destinée aux seuls croyants à l'exclusion des autres mortels.

Mais il était à prévoir, les dons ayant diminué peu à peu avec la première ferveur du zèle, et l'affluence des pauvres augmentant toujours, que cette compagnie d'assurance mutuelle serait hors d'état de faire face à ses engagements, si la catastrophe prédite tardait trop à se réaliser.

Ananias et son épouse Sapphira semblent avoir réfléchi là-dessus, puisqu'ils résolurent d'un commun accord de mettre un fonds en réserve, afin de ne pas être pris au dépourvu si la ressource de la fin du monde venait à leur manquer. Cet acte de prudence causa leur perte, comme on sait. Je ne puis m'empêcher de compatir au sort de ces braves gens. Ils avaient tort, en effet, de cacher la

vérité dans leur réponse, mais la question était indiscrète. Que la somme fût grande ou modique, c'était un don volontaire qui méritait d'être reçu avec reconnaissance. L'historien des apôtres fait honneur à son premier héros d'un bien vilain miracle. Cependant saint Pierre prouva par là sa vocation pour la suprématie sacerdotale. Ses maximes furent suivies, et la terreur de l'enfer et du purgatoire habilement employée auprès des agonisants, valut à l'Église d'immenses richesses, par les donations *pro remedio animæ.*

Dans la prophétie originale, la plus développée de toutes, et que nous possédons avec quelques variantes, quelques amplifications ou omissions, en trois exemplaires dans les évangiles synoptiques, Jésus avait fixé un terme assez précis. « Ces choses seront accomplies, dit-il, avant que « la génération actuelle ait passé. » Ses disciples, saint Pierre, saint Jean, saint Jacques et enfin saint Paul, dans diverses épîtres, annoncent unanimement la même catastrophe comme imminente : mais ils laissent du vague à l'égard du temps qui s'écoulerait auparavant. Saint Pierre, dans sa deuxième épître, va plus loin : après avoir censuré sévèrement ceux qui s'impatientaient de ces retards, il les avertit que, devant Dieu, mille ans sont comme un seul jour, et il rejette ainsi l'accomplissement vers un avenir éloigné à perte de vue. C'était, à vrai dire, une fin de non recevoir fort arbitraire, à laquelle les sceptiques pouvaient opposer les paroles de l'oracle primitif. Personne pourrait-il se persuader, tout de bon, que le prophète eût fixé comme dernier terme une mesure de temps populaire et généralement connue, pour être mal compris et induire les assistants en erreur?

Puisque la marche habituelle de la nature ne se dérangeait point, quelles que fussent les commotions politiques de l'empire romain, il fallut bien de temps en temps ajourner le grand événement attendu et, l'on peut dire, espéré des chrétiens. De là les murmures du désappointement. Mais l'imagination exaltée de quelques chefs de secte sut donner un nouvel essor à la foi chancelante, par une promesse dont en effet il n'y a pas la moindre trace dans la prophétie originale, mais qu'on accueillait volontiers comme authentique, parce qu'elle ouvrait une perspective plus brillante de l'avenir. Le Christ, revenu dans sa gloire, disaient-ils, ressuscitera d'abord ses fidèles déjà morts; il fera passer, sans le pénible intermédiaire du trépas, ceux qu'il trouvera encore vivants, à une nouvelle existence bienheureuse; ensuite il régnera mille ans sur la terre, et les élus y régneront sous ses auspices dans la nouvelle Jérusalem. La résurrection universelle et le dernier jugement n'auront lieu qu'après cette période. C'est la doctrine du règne millénaire qui perce pour la première fois dans l'Apocalypse. Pendant trois siècles elle semble avoir eu une grande vogue, puisque saint Jérôme et saint Augustin se sont encore donné la peine de combattre cette hérésie. Ils pouvaient se contenter de la seule autorité de saint Paul, qui y est directement opposée. Selon cet apôtre, le Christ, immédiatement après avoir opéré la première résurrection, remontera au ciel et enlèvera avec lui les ressuscités et les transformés au travers des nues vers le paradis céleste. (1 Thessalon. IV, 13 — 18.)

Il me semble que dans l'histoire de la propagation du christianisme on n'a pas toujours relevé suffisamment l'extrême importance de cette persuasion, que le Christ

reviendrait incessamment dans sa gloire, et de tout ce qui a été brodé de plus sensuel et de plus chimérique sur ce fond. A cette époque c'était le point culminant de l'espérance des chrétiens; c'était leur grand soutien contre les tribulations qu'ils éprouvaient de temps en temps. Le monde profane les méprisait; en revanche ils vouaient à la réprobation tout le reste du genre humain hors les frères. Ils étaient, d'après leur conviction, les privilégiés de la création entière. Rien ne devait leur coûter plus que de renoncer à ce magnifique héritage qu'ils avaient, pour ainsi dire, sous la main.

Malgré l'appât du chiliasme, cette croyance a dû perdre son efficacité par le seul laps du temps, puisque l'esprit humain se lasse à la longue d'une attente toujours désappointée. Les chrétiens se sont enfin résignés à vivre dans ce monde comme s'il durerait toujours, ou du moins un espace de temps incalculable. Néanmoins, chaque fois qu'un visionnaire se met en tête d'annoncer sur la place publique la prochaine fin du monde, il attire la foule qui l'écoute avec une curiosité mêlée de frissons, comme les enfants aiment à entendre des histoires de revenants pendant les longues soirées d'hiver.

§ 2.

Pour simplifier la discussion précédente, j'ai laissé de côté un point de chronologie qui a besoin d'être éclairci. Le discours du prophète contient deux prédictions distinctes quoiqu'étroitement liées entre elles : d'abord la prise de Jérusalem et la destruction du temple; ensuite le retour du Christ dans sa gloire, qui est annoncé comme devant suivre de près le premier événement. A la fin il est

dit : « Toutes ces choses seront accomplies avant que la « génération actuelle ait passé. »

Le mot génération (dans l'original γενεά) admet différentes significations. Il désigne communément chaque filiation et descendance de père à fils. On comprend que l'intervalle entre la naissance du père et celle du fils peut être fort inégal ; mais en embrassant un espace de temps de quelque étendue, et en divisant le nombre des années par celui des successions qui ont eu lieu effectivement, on trouve une moyenne proportionnelle ; Hérodote compte trois générations par siècle ; son calcul est assez généralement admis et confirmé par l'expérience. Cette acception du mot n'est point étrangère à l'usage du grec hébraïsant de l'Écriture. Elle est employée dans la généalogie de Jésus placée à la tête du premier évangile. Mais l'évaluation d'Hérodote y est dépassée de beaucoup, parce que plusieurs membres sont sautés, soit faute de données suffisantes, soit pour obtenir une symétrie entre les époques principales ; d'ailleurs elle remonte jusqu'aux temps fabuleux.

Le siége de Jérusalem fut terminé par la prise de la cité rebelle, l'an 70 de l'ère chrétienne, environ 37 ans après qu'elle eut été annoncée, ce qui ne dépasse que de peu d'années la durée d'une génération selon l'évaluation d'Hérodote. La première moitié de la prophétie a donc été accomplie avec une surprenante exactitude, même par rapport au temps. L'accomplissement de la seconde au contraire se fait toujours attendre ; et après dix-huit siècles nous sommes encore forcés, pour éconduire les sceptiques, de recourir à la réponse de saint Pierre ci-dessus citée, si toutefois c'est lui qui l'a donnée.

27.

RÉPONSE CATÉGORIQUE AUX DOUTES PROFANES.

Des esprits sceptiques, de nos jours même quelques théologiens hétérodoxes, ont mis en avant plusieurs arguments pour prouver que la mort de Jésus n'aurait pas été réelle, et que par conséquent la résurrection aussi n'aurait été qu'un rappel à la vie, après un état de syncope plus ou moins prolongé, mais dont le terme extrême n'a pas dépassé trente-six heures. Les apologètes agiraient imprudemment, s'ils engageaient le combat sur le terrain défavorable des causes physiques. Ils sont en droit de dire : A quoi bon toutes ces consultations médicales? La passion du Christ n'était que l'accomplissement visible d'un décret éternel de la Divinité, du grand mystère de la Rédemption. Peut-on s'étonner que dans un tel événement tout soit sorti de l'ordre de la nature? Ainsi donc, la mort subite après quelques heures d'un supplice cruel mais lent, les paroles prononcées d'une voix forte au moment d'expirer par épuisement; le sang mêlé d'eau qui sortit d'une blessure faite à un mort : toutes ces circonstances doivent être considérées comme miraculeuses, aussi bien que l'éclipse de soleil qui couvrit de ténèbres le globe entier, le tremblement de terre, le rideau du sanctuaire déchiré du haut en bas, tandis qu'aucune autre partie de l'édifice ne fut lésée. Ces derniers miracles sont évidemment symboliques : ce sont des prophéties dont l'événement a justifié l'origine surnaturelle. L'éclipse signifiait que les ténèbres de la superstition deviendraient de plus en plus épaisses, jusqu'à ce que le soleil de la révélation les

eût dispersées ; le tremblement de terre, que la propagation du christianisme causerait de grandes commotions ; enfin le rideau déchiré, que les divins mystères désormais seraient accessibles aux intelligences les plus humbles.

28.

LE CHRISTIANISME

DE FÉNÉLON.

La religion chrétienne dompte plus efficacement qu'aucune autre la superbe des puissants et des fortunés. Elle est la protectrice avouée des malheureux de toute espèce, des pauvres, des faibles, des opprimés, des délaissés. Elle ne se rebute d'aucune flétrissure que l'opinion publique aurait imprimée sur le front d'un être avili. Elle calme les remords de ceux qui, revenus de l'égarement des passions, voient trop tard que leurs actions ont causé un mal irréparable. Elle substitue au farouche désespoir une contrition salutaire et même bienfaisante. Elle verse du

DE PASCAL.

La religion chrétienne détruit l'énergie du caractère, en forçant l'homme à se replier sans cesse sur lui-même pour découvrir le péché jusque dans les velléités les plus fugitives, ou dans des pensées décousues et rêveuses qui traversent l'esprit presqu'à son insu. Elle érige le repentir en vertu suprême et, d'une certaine façon, unique. Elle trouble les jouissances les plus innocentes en y jetant le scrupule. Elle amortit le sentiment du beau, puisqu'elle condamne le mélange de sensualité sans lequel il ne saurait exister. En faisant de la foi en des doctrines

baume sur les plaies les plus ulcérées de l'âme. En proclamant le pardon des péchés obtenu par la seule vertu du repentir, et d'une sincère volonté de se corriger, elle rend un hommage éclatant au libre arbitre, et à la faculté d'une régénération morale. Aux agonisants elle donne à goûter le pain des anges. Elle console les survivants, en déposant au sein de la terre le corps inanimé comme le germe d'une fleur du paradis. Elle ne dédaigne pas même d'accompagner le malfaiteur à l'échafaud, et sous le glaive du bourreau elle lui ouvre la perspective céleste.

indémontrables et incompréhensibles, un devoir impérieux, elle enchaîne la pensée et rend la raison esclave. Si quelquefois elle a eu l'air de permettre la spéculation, c'est qu'elle avait commandé d'avance une métaphysique à son gré. Enfin elle désenchante la nature, rend la vie triste et entoure la mort de vaines terreurs.

MES ADIEUX.

Je vous quitte à jamais, tristes Nazaréens,
Disciples de Saül, vains théologiens :
Vos sacrés auteurs juifs sont pour moi des profanes.
Pythagore, Platon, les sublimes Brahmanes
Sont mes oracles saints, interprètes des dieux,
Ma boussole sur mer et mon vol vers les cieux.

FRAGMENTS EXTRAITS

DU

PORTE-FEUILLE D'UN SOLITAIRE CONTEMPLATIF.

LETTRE DE M. A. W. DE SCHLEGEL A MADAME **,

ET

RÉPONSE DE CETTE DAME.

Au lieu d'une préface.

Bonn, 13 août 1838.

Madame,

Après beaucoup d'hésitations, je me suis décidé enfin à vous parler d'un sujet qui depuis longtemps m'a pesé sur le cœur.

Dans l'amitié la réserve est toujours pénible, elle est un élément de froideur, d'autant plus que la sphère d'idées auxquelles elle se rapporte est plus importante.

Quoique la crainte de vous blesser m'ait imposé une certaine réserve sur les croyances religieuses que vous vous êtes fait un principe de déclarer hautement et publiquement en toute occasion, vous n'avez guère pu vous méprendre sur mon opposition silencieuse. Néanmoins, vous continuez de me parler de ces convictions qui dominent de plus en plus votre esprit, comme si je les partageais, comme si je *devais* les partager. Presque

dans chacune de vos lettres je trouve des exhortations indirectes à les adopter. Or, cela ne dépend pas de moi, chère amie. Comment faire? Mon assentiment ne serait pas sincère, et mon silence pourrait être attribué au dédain ou à l'indifférence. Je réclame donc le droit de m'expliquer avec une parfaite franchise.

Peu de voyageurs intellectuels ont vu autant de pays que moi. Ma manière de voir s'est formée peu à peu et fixée définitivement par l'expérience, les méditations, les études de plus d'un demi-siècle d'une vie consacrée à l'admiration du beau, et à la recherche de la vérité. Dans ma jeunesse il m'a bien fallu respirer le scepticisme théologique : il était répandu dans l'atmosphère. Mais quand j'ai vu des âmes vulgaires et des esprits superficiels rétrécir l'horizon spirituel selon leurs vues bornées; ériger en raison l'incapacité d'un noble essor, qui les forçait de ramper terre à terre; enfin se bouffir de tout ce qui leur manquait : alors j'ai éprouvé une réaction. J'avais de bonne heure pris en aversion la philosophie sensualiste, et la plate morale qui en découle. Je suivis de près toutes les phases de la spéculation qui, en Allemagne, se succédèrent si rapidement. Mais la méthode abstruse de nos métaphysiciens manquait de cette élégance que je retrouvais dans Platon et dans Hemsterhuys.

Lors de mon entrée dans la carrière littéraire, nous fîmes, mes amis et moi, une guerre active aux tendances prosaïques et négatives du temps. Nous réveillâmes les souvenirs du moyen âge, de ce siècle si vigoureux et en même temps si croyant. Nous ramenâmes dans la poésie les sujets chrétiens qui étaient entièrement passés de mode. Le protestantisme ne s'y prête absolument pas : témoins

Milton et Klopstock. Le Dante, que j'avais étudié à fond, et Calderon, que je découvris plus tard, sont d'une tout autre trempe. Il fallait donc bien puiser dans les traditions de l'Église romaine. Tout le monde admire les grands peintres qui ont glorifié la cosmogonie et l'histoire patriarcale des Juifs, ennobli l'humble costume de l'Évangile, et voilé l'absurdité de la légende. Je retraduisis, pour ainsi dire, en paroles quelques-uns des plus beaux sujets pittoresques. C'était une prédilection d'artiste; ce rapport est encore plus clairement marqué dans mon poëme : *l'Alliance de l'Église avec les beaux-arts.*

Une jeune personne que j'aimais passionnément d'un amour paternel, avait reçu l'hospitalité du cimetière, au fond d'un pays entièrement catholique. Je fis un pélérinage vers sa tombe. Mon âme, navrée par d'autres chagrins encore, était ouverte à toutes les émotions. Dans une résidence épiscopale j'assistai souvent au culte, et j'y trouvais quelque soulagement. Est-il étonnant que dans une telle disposition le magisme du rituel, avec tout son cortége, ait produit sur moi un puissant effet? C'était la première fois que je vis la religion majestueusement revêtue d'un habit de fête, au lieu de ce deuil monotone qu'elle porte dans les églises protestantes.

Parmi mes amis, Novalis, penseur audacieux, rêveur divinatoire, à la fin visionnaire, se donna tout de bon à la foi chrétienne, comme un oiseau de passage, fatigué par son vol au-dessus d'un immense océan, s'abat sur une petite île verdoyante, et y oublie son ancienne patrie, et la vaste contrée qu'il avait voulu atteindre. Cependant il ne changea pas de confession; son père était membre de la société des frères Moraves, et on pouvait apercevoir

une teinte héréditaire dans la piété du fils. Il mourut bientôt après.

J'ai voulu connaître les mystiques, ces plongeurs du sentiment qui rapportent quelquefois des perles du fond de la mer, et les théosophes, qui voient les doctrines chrétiennes empreintes dans la nature entière. Il y a en effet des grains d'or dans leurs écrits, mais avec un alliage si étrange, que, quand ils veulent faire passer tout cela pour de l'or pur, cela ressemble aux prestiges des alchimistes.

Les retours à la vieille Église devenaient de plus en plus fréquents. Parmi les peintres surtout l'abjuration à Rome était une vraie épidémie. On aurait tort de m'imputer la moindre influence là-dessus. Si les jeunes gens ont raisonné ainsi : « Tous les grands peintres ont été catholiques, « et archicatholiques ; faisons-nous catholiques, et nous « deviendrons grands peintres : » est-ce ma faute ?

Une conversion frivole dans son origine n'en peut pas moins entraîner les suites les plus graves. Un peintre d'un mérite éminent dans mon voisinage, converti dans sa jeunesse comme les autres, est tombé dans le fanatisme et la plus sombre bigoterie.

Pour moi, je n'ai jamais eu sérieusement le projet de contracter un engagement solennel, quoique les sollicitations ne m'aient pas manqué. Au contraire, à mesure que mon frère Frédéric faisait des pas en avant, je rebroussais chemin. Je n'ai qu'à me reprocher ma trop longue indulgence : mais je l'ai expiée par un des plus amers chagrins de ma vie. Ce fut le divorce des âmes. Révolté du rôle qu'il joua depuis 1819 comme écrivain et comme allié des jésuites, j'ai fini par lui déclarer mon inimitié à la manière des anciens Romains.

Avouons que les phénomènes que nous avons vus en Europe depuis le rétablissement de la paix ne sont pas encourageants pour former une nouvelle union avec l'une des deux communautés chrétiennes. D'un côté, des réactions effrayantes, des efforts pour soumettre de nouveau le genre humain au joug sacerdotal; de l'autre, l'intolérance, le séparatisme, une morale pédantesque qui s'affiche comme sainteté, enfin des sectes plus extravagantes les unes que les autres. Cela dépasse la croyance, mais les faits sont bien constatés. Je ne parle que de l'Allemagne.

J'ai dit dans un écrit publié il y a dix ans : « Aucun pro« grès des sciences, aucun perfectionnement de l'ordre « social, ne peut garantir les peuples d'une rechûte dans « la superstition et le fanatisme. Ces sombres puissances « souterraines sont comme des volcans éteints depuis des « siècles, qui peuvent faire éruption subitement, et trans« former en désert un pays cultivé. » — Hélas! trop de faits attestent la vérité de mon assertion.

Je me hâte d'arriver à la fin de ma trop longue histoire. Vous voyez, madame, j'ai fait bien des tentatives, j'ai frappé à beaucoup de portes. J'ai demandé des secours à l'imagination et à la contemplation, pour surmonter la difficulté que j'éprouvais d'admettre une histoire incroyable, et des dogmes qui dépassent ma raison et répugnent à mon cœur. J'ai quelquefois pu me persuader que j'avais la foi chrétienne ; j'ai compris ensuite que c'était une illusion. Pour être réelle, la foi doit être tellement forte qu'il soit impossible de s'y soustraire. Une foi factice et arbitraire ne sert à rien. J'ai donc résolu enfin d'être vrai vis-à-vis de moi-même. Je laisse un libre cours

à la pensée, et je me résigne aux doutes et aux négations que cela amène. Je m'en tiens à la religion primitive, innée et universelle. Voilà le terme de mes erreurs d'Ulysse, voilà mon Ithaque.

Je n'ai point le désir de vous faire adopter mes opinions ni la présomption de croire que cela soit possible. Je voudrais seulement vous les faire connaître, afin de ne pas être mal compris et mal jugé. Jusqu'à un certain point, s'entend; car c'est un grand ensemble, où entrent divers éléments : spéculation philosophique, contemplation de la nature, investigation de l'histoire primitive du genre humain, études sur les origines, le développement et l'affiliation des religions positives, anciennes et modernes, enfin critique philologique et historique. Tout cela, traité méthodiquement, serait fort long et pourrait remplir des volumes. Mais depuis quelques années j'ai jeté sur le papier des pensées détachées et des aperçus historiques, le tout rédigé en français. J'ai mis de côté l'appareil de l'érudition et la terminologie de l'école; les articles sont déjà assez nombreux : quelques-uns ne consistent qu'en peu de lignes; les plus longs ne dépassent pas huit pages. Si vous le voulez, je vous enverrai des échantillons. Pour le moment cela n'est pas destiné au public. Vous verrez que je traverse les flots dans ma propre nacelle.

Propria rate pellimus undas.

Adieu, chère amie; et mille amitiés. Toujours votre ami très-dévoué et l'admirateur de vos vertus, comme je l'ai été de la magnanimité de votre mère.

RÉPONSE.

B...... 30 août 1838.

Votre lettre m'a vivement intéressée, cher ami. Je suis bien aise que vous ayez un désir que j'éprouvais moi-même depuis longtemps, celui de vous parler à cœur ouvert sur le sujet qui nous importe le plus, sur le seul qui nous importera dans peu de temps, quand tous les objets de ce monde auront disparu pour nous. Il est certain, cher ami, que ce serait un grand bonheur pour moi, de vous voir partager mes convictions. Ce vœu a dû percer dans mes lettres, en effet; mais en quoi pourrait-il vous blesser? Comment ne pas désirer faire partager à ceux que j'aime, la paix, le bonheur que j'ai trouvé? Comment puis-je me croire en possession de la vérité éternelle, sans vouloir la communiquer? Mais il est vrai que les forces me manquent pour arriver à ce résultat. Que vous dirais-je, en effet, que vous ne sachiez mieux que moi? Je ne puis certainement pas lutter de savoir avec vous, ni vous offrir de nouvelles preuves en faveur de l'Évangile. Cependant il est un ordre de preuves que l'ignorant peut saisir aussi bien et mieux que le savant; et peut-être cet ordre de preuves m'est-il plus familier qu'à vous. Ce sont les preuves d'expérience intime que nous trouvons dans notre propre cœur. Il me semble qu'en vous rendant compte de ce qui s'est passé en moi, je pourrai vous faire envisager la foi sous un autre point de vue, et vous engager à recommencer l'examen de cette grave question.

Vous connaissez à fond les doctrines de toutes les églises chrétiennes : catholique, calviniste, luthérienne, &c. Vous avez des objections contre chacune de ces communions, contre quelques-unes de leurs doctrines et de leurs pratiques. Je pense à cet égard comme vous : bien qu'attachée de naissance et de cœur à une communion chrétienne, je ne puis adopter dans toutes leurs nuances les opinions d'aucune. L'erreur a pénétré partout : la main de l'homme se reconnaît à côté de l'œuvre divine. Mais cette imperfection de tous les cultes ne change rien à ma situation personnelle : elle ne m'empêche pas de reconnaître que je dois chercher à m'éclairer sur mes rapports avec Dieu, sous peine de me lancer dans l'éternité sans guide et sans boussole. J'examine donc l'Évangile comme s'il était adressé *à moi seule;* car le débat, après tout, est entre Dieu et mon âme ; les erreurs des autres hommes ne peuvent ni me sauver ni me perdre. Cet Évangile m'offre des caractères de vérité incontestables. L'eussé-je trouvé sur un rocher dans un désert, je reconnaîtrais la voix de Dieu dans ce livre, au moins autant que je *reconnaîtrais l'ouvrier de la montre,* et l'exemple dont on s'est servi dans la théologie naturelle, me paraît plus frappant encore, appliqué à l'Évangile et à la révélation. Non-seulement je reconnais la voix de Dieu dans l'Évangile, mais je reconnais Dieu dans Jésus-Christ. La divinité frappe mon intelligence, comme la lumière frappe mon œil. Je crois donc à lui comme je crois à la parole d'un ami ; je reconnais la vérité de ce qu'il m'enseigne, tout comme je reconnais dans un visage humain le regard de la sincérité. Je le reconnais par cette faculté que possède mon âme de se mettre en contact avec le vrai et d'en être touchée.

Quant à la doctrine de l'Évangile, lorsqu'aucune preuve extérieure ne m'attesterait sa vérité, je l'admettrais par sa conformité avec les besoins de mon âme, parce que j'en reconnais la nécessité morale. Ma conscience me condamne en face de la loi divine. Je l'ai violée sur plusieurs points; je n'en ai accompli aucun comme il doit l'être, en esprit et en vérité. Je répète, sincèrement et sans fausse humilité, la confession de ce chef sauvage converti à l'Évangile : « *J'ai fait beaucoup de mal et point de bien.* » — Point de bien véritable, de bien pur, de bien dont l'amour de Dieu et de mes semblables ait été le mobile, sans retour de vanité et d'égoïsme. Mon ami, avec une telle conviction je ne veux pas aborder, sans sauveur, la rive de l'éternelle vérité; je ne veux pas me trouver, sans médiateur, sans assurance de pardon, en face d'un Dieu saint que j'ai offensé. Je ne voudrais pas consentir à laisser rabaisser mon idée de la sainteté, en me persuadant que mes œuvres sont bonnes, ou plutôt je ne pourrais pas y réussir. Aucun sophisme ne détruirait chez moi ce type de la sainteté que j'ai reconnu par cette même faculté de mon âme, qui a reconnu Dieu en Jésus-Christ. Je suis d'ailleurs persuadée qu'aucune des notions de morale, indulgente ou facile, dont nous nous repaissons pendant la vie, ne peut affronter la lueur de la lampe funéraire. Au moment de la mort, nous voyons notre vie passée sous son vrai jour, et sous un jour qui doit épouvanter toute âme qui n'a pas trouvé de sauveur. Je l'ai déjà éprouvé, et aucun raisonnement humain ne pourrait l'emporter sur cette impression.

Vous comprenez que dans cette situation d'âme, l'Évangile m'apporte la paix pour ce monde et pour l'autre;

j'acquiesce à la vérité de toutes ses déclarations ; je reçois avec joie et reconnaissance toutes ses promesses. Le résumé de ma foi est simple, mais inébranlable.

Je me crois, je me sens condamnée par mes œuvres. Jésus-Christ m'apporte un pardon complet, gratuit. Son sacrifice expie toutes mes fautes, et me rétablit dans la paix et l'amour de Dieu. Son Saint-Esprit régénère mon âme, cette âme que je reconnais privée de toute vertu propre.

L'Esprit de Dieu, en changeant mon cœur, me rend capable d'un bonheur saint et pur ; que ferais-je dans le ciel avec un cœur souillé? J'y trouverais l'enfer. Je ne m'occupe pas des peines, des punitions corporelles : ce ne sont ni les démons, ni les flammes de la Géhenne qui m'épouvantent autant. Mais je sais, et par expérience, que l'âme peut souffrir plus que tous les tourments du corps, si elle se trouve vide, dépouillée, privée de tous les objets qui lui plaisent, et ne pouvant rien aimer de ce qui l'entoure. Si je n'aime que les plaisirs de ce monde, l'admiration de mes semblables, la fortune, le pouvoir, toutes les satisfactions des sens ou de la vanité, de quoi jouirais-je dans un ciel où il n'y a qu'amour, obéissance et sainteté. Il n'y aurait pas de plus grande punition que le paradis pour une âme privée de l'amour de Dieu, et toute terrestre.

Je saisis donc la main qui m'est tendue, le secours qui m'est offert ; j'implore cet Esprit qui doit me régénérer pour un éternel avenir. Je l'implore avec une confiance parfaite de l'obtenir, car Dieu a solennellement promis de le donner à tous ceux qui le demandent. Voilà ma foi. Le spectacle du monde, les exemples qui m'environnent, la confirment de plus en plus ; la foi des chrétiens fortifie

la mienne, leur sainteté me touche et m'édifie. Mais fussé-je seule au monde, n'y eût-il ni preuves historiques de l'Évangile, ni Église, ni prédicateur, cet Évangile n'en serait pas moins nécessaire à mon âme pour vivre et mourir. Je le prends pour moi sans m'inquiéter d'autrui. Si j'étais née Turque, Chinoise ou Indienne, et que l'Évangile ne m'eût pas été annoncé, sans doute Dieu m'ouvrirait une autre voie pour trouver la vérité. Mais il me demandera compte, à moi, de la vérité que j'aurai acceptée ou repoussée.

Voilà ma confession de foi, cher ami; je ne le cache pas, je voudrais qu'elle fût la vôtre. Je ne condamne et ne juge personne; mais comme je ne vois de paix pour moi-même qu'en Jésus-Christ, il est naturel que je ne puisse me tranquilliser sur aucune âme sans la sentir sous l'aile de Jésus-Christ. Ne m'en voulez pas, car si je désirais moins ce que je crois le bien de votre âme, c'est que je vous aimerais moins.

J'ai écrit bien plus au long mes pensées sur tous ces sujets. Si cela vous intéressait, donnez-moi l'adresse où je pourrais vous adresser un paquet. Mais si vous ne vous en souciez pas, cela ne m'étonnera pas. Je ne crois pas que la voix d'un homme puisse faire pénétrer la vérité; l'Esprit de Dieu parle toujours, et c'est lui qu'il faut écouter. Il va sans dire que je n'ai pas voulu vous *prouver* l'Évangile. Je sais qu'il y a des preuves historiques et philosophiques de nature à satisfaire les plus hautes intelligences. Je vois près de moi la raison la plus ferme que je connaisse, celle de mon mari, et qui est inébranlable dans sa croyance à la vérité historique et philosophique de l'Évangile. Mais je ne suis pas de force à traiter ces points avec vous. Je

n'ai parlé que *subjectivement*, et comme dit saint Paul, je n'ai fait que « *vous rendre raison de mon espérance.* » Puisse-t-elle un jour devenir la vôtre, cher ami! Recevez l'expression d'une tendre et sincère amitié.

Vous me feriez grand plaisir en m'envoyant les divers morceaux dont vous me parlez dans votre lettre.

DÉDICACE.

Madame,

Dans les temps modernes, et surtout dans le dix-huitième siècle, on a vu souvent la foi chrétienne attaquée par les motifs et avec les armes de l'irréligion. Si vous daignez lire les pages suivantes, vous y trouverez une polémique qui se rapporte à une autre sphère d'idées, une polémique fondée sur un principe religieux.

Les agressions du premier genre étaient faciles à repousser. On opposait au scepticisme philosophique, l'évidence immédiate de la réalité; au fatalisme, le sentiment invincible du libre arbitre; à l'immoralité, la conscience; à l'immoralité déguisée en morale de l'égoïsme, la faculté d'un dévouement sans bornes, dont les héros de la vertu ont donné tant de preuves éclatantes.

Mais ceux qui professent une croyance spéciale et historique se débarrasseront-ils si facilement d'un adversaire qui convient d'avance que la religion est le caractère distinctif et le plus noble privilége de l'homme; qui est si éloigné de nier la possibilité d'une révélation, qu'il regarde comme révélée même la religion dite com-

munément naturelle ; qui est tout prêt à reconnaître comme venant de source divine, tout ce que les diverses religions contiennent de vrai, de bon et de salutaire ; mais qui déclare en même temps qu'il ne saurait se contenter d'un temple moins vaste que la voûte étoilée, et que tous les temples bâtis de main d'homme ne sont à ses yeux que des prisons magnifiques ?

PENSÉES DÉTACHÉES.

PREMIÈRE CENTURIE.

1.

Personne n'allume une lampe pour découvrir le soleil. Il se manifeste lui-même, mais seulement aux voyants. Néanmoins, les aveugles aussi sentent sa puissance vivifiante.

2.

La mythologie est le costume poétique de la nature. Point de mythologie sans polythéisme : mais une belle chose vaut son prix.

3.

Nier un principe intelligent de l'univers visible, et parler ensuite de la nature, c'est supposer une fille sans père, ou une épouse féconde sans époux.

4.

La nature est une intelligence qui s'ignore, et une action spontanée qui semble être involontaire.

5.

La cosmogonie de Lucrèce est absurde; les hypothèses grossières par lesquelles il s'efforce de rendre compte des

phénomènes physiques, sont palpablement fausses. Tout cela n'est que de l'Épicure versifié. Ce qui le rend poëte, c'est un profond sentiment de la nature. De ce côté Empedocle, dont il parle avec tant d'enthousiasme, était sans doute son modèle.

6.

« Grande est la Diane d'Éphèse ! » Si le peuple criait encore ainsi comme du temps de l'apôtre saint Paul, je serais très-disposé à faire chorus, et sans qu'on pût me dire : Vous êtes orfèvre, monsieur Josse. — Au fond, ce n'était pas la Diane d'Éphèse, mais la Diane de l'univers, la mère inépuisablement féconde et la nourrice intarissable de tout les êtres vivants. Il en existe encore des statues dans le style hiératique. L'image est monstrueuse, mais la conception est sublime.

7.

Le *christianisme* a anéanti le sentiment de la nature. C'est pourquoi le mécanisme domine dans la physique moderne. Les physiciens et les naturalistes de nos jours sont infiniment supérieurs aux anciens, par la multiplicité et l'exactitude des connaissances. Ils doivent cet avantage à quelques découvertes accidentelles et aux instruments perfectionnés. Mais le calcul, l'observation et l'expériment ne conduisent pas au sanctuaire de la déesse. Il ne se font faute de parler souvent de la nature; mais si vous y regardez de près, ils entendent toujours (pour me servir d'une expression des scolastiques) *la nature naturée,* c'est-à-dire la masse indéfinie des produits matériels; ils ne

s'élèvent jamais à l'idée de *la nature naturante*, de cette puissance vivifiante, une et indivisible dans l'univers.

Cet hémistiche de Virgile : *Mens agitat molem*, est pour eux un mystère incompréhensible.

8.

« La nature est le corps de Dieu. » — Vous croyez entendre un philosophe païen, décidément panthéiste, peut-être quelque sectateur de Xénophane. Non, c'est un théosophe chrétien, le pieux Jacob Bœhme, qui a retrouvé par la contemplation cette grande vérité, et qui l'énonce dans les termes les plus simples.

9.

Au commencement du seizième siècle, l'admiration de la belle et savante antiquité était à son comble, surtout en Italie. On croyait presque pouvoir la faire revivre. Chez quelques écrivains de cette époque, dans leurs spéculations sur la nature, l'influence des anciens philosophes et poëtes a contrebalancé l'influence négative du christianisme. Tels étaient Marsilius Ficinus, Hieronymus Cardanus, Jordanus Brunus, Guglielmo della Porta, &c. C'est précisément à cause de cela qu'on les a décriés comme des têtes extravagantes. A quelques-uns il arriva pire encore. Jordanus Brunus fut brûlé, parce qu'il eut l'imprudence de retourner en Italie après avoir trouvé un asile obscur en Allemagne.

Plus tard on voit encore des vestiges de cette même influence chez des écrivains auxquels personne n'oserait disputer le titre de têtes scientifiques. Montrez certains passages de *Kepler* à nos astronomes, ils diront en haus-

sant les épaules : « Faiblesses d'un grand homme ! Restes de la vieille superstition astrologique. » — *Bacon* compare l'astronomie qui se borne à l'investigation des lois du mouvement, sans remonter aux influences dynamiques que les corps célestes exercent les uns sur les autres, à une peau de bœuf, bourrée de paille, qu'on se permettait quelquefois d'offrir en holocauste aux divinités, au défaut d'un véritable bœuf. — Montrez-leur ces lignes, et voyez les belles grimaces qu'ils feront, enorgueillis qu'ils sont de leurs télescopes et de leur algèbre.

10.

Quelle admirable structure qu'un corps organisé ! C'est une forteresse qui tire sa subsistance du territoire ennemi, et qui répare elle-même ses brèches. La vie est une guerre continuelle contre les éléments.

11.

La décence est fort bonne en temps et lieu. C'est une petite nécessité sociale, au-dessus de laquelle il faut savoir se mettre par des motifs d'un ordre supérieur. La nature, dans sa naïveté originale, est souverainement indécente. Cela suffit pour justifier les fêtes et les pompes triomphales que, dans plusieurs religions anciennes, on a célébrées en l'honneur des emblèmes de la génération.

12.

Toutes les religions positives ont pour base la division de l'univers en deux portions monstrueusement inégales : le Ciel et la Terre. C'est comme si l'on disait : l'Océan se compose de deux choses : 1° la masse entière d'eau salée

avec tout ce qu'elle contient; 2o une perle enfouie dans les écailles d'une huître au fond d'un récif. On pourrait dire, pour justifier cette division : « Oui! c'est bien petit, mais c'est une perle. » — Vilains astronomes! comme vous nous avez fait déchoir avec vos découvertes importunes! La terre était une perle en effet, aussi longtemps qu'elle occupait le centre, et que les sphères célestes accomplissaient leur danse mystique autour d'elle et pour elle. Il y a plusieurs mondes, dites-vous. Eh bien! qu'ils aillent se promener. Que cela nous fait-il? Le système de Ptolémée suffisait pour tous les usages pratiques de l'astronomie; votre doctrine n'est bonne qu'à nous donner des vertiges.

13.

Il en est des miracles comme des spectres. En thèse générale, tout le monde est assez disposé à croire un peu aux uns et aux autres. Mais aussitôt qu'on les regarde en face, qu'on les serre de près, ils disparaissent.

14.

Je ne sais si Gœthe a eu raison de dire que le Miracle est l'enfant chéri de la Foi. On pourrait retourner la thèse, et dire que la Foi est un enfant docile sous la tutelle du Miracle. En tout cas, j'oserai affirmer hardiment que les Merveilles sont les enfants gâtés de l'Imagination; et l'Imagination et la Foi, si je suis bien informé, sont cousines germaines.

15.

Il y a une espèce de théologiens en Allemagne, qu'on pourrait appeler les thaumatophobes. Ils imaginent mille

tours de force, ils torturent les textes, pour écarter les miracles, sans avoir l'air de révoquer en doute l'authenticité des évangiles ou la véracité de leurs auteurs. S'ils n'ont pas encore dit que ce que les convives aux noces de Cana prirent pour du vin excellent n'était que de l'eau magnétisée, ce sera uniquement parce qu'ils trouvent le magnétisme animal déjà trop miraculeux.

Les miracles sont dans les textes : on peut croire ou rejeter; mais il ne sert à rien de marchander.

16.

La police est le seul remède efficace contre les miracles; la philosophie n'y fait œuvre.

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

17.

Il est impossible de prouver des doctrines pour le moins incompréhensibles, par une histoire mal attestée, et même en partie manifestement apocryphe.

18.

Je ne puis voir sans indignation le mot *irréligieux* employé comme synonyme de *non chrétien*. Quand comprendront-ils enfin, ces pieux et iniques chrétiens, qu'il y a des sages trop religieux pour vouloir déifier un homme?

19.

La Bible a aussi son ancien et son nouveau Testament: le premier, inscrit en caractères étincelants sur la voûte

azurée ; le second, en paroles ineffables au fond de mon cœur.

20.

Désirer qu'une doctrine soit vraie, est un puissant moyen de s'en convaincre.

21.

J'ai connu beaucoup de mystiques qui ne se lassaient point de dire que, dans toutes les combinaisons de la vie, il faut bien se garder de prendre une résolution de son propre chef; qu'il faut attendre les impulsions d'en haut, qu'on obtient par la vertu des prières; enfin, qu'il faut laisser faire la Providence, qui sait mieux que nous ce qui nous est nuisible ou salutaire. Mais je n'ai jamais vu un seul homme de cette secte qui, surpris par une averse, n'eût déployé son parapluie.

22.

Les chrétiens, en général, se résignent à ne voir Dieu qu'en profil : leurs prières sont des monologues auxquels ils n'espèrent point obtenir une réponse directe. Les mystiques prétendent le voir en face. Assurément, ce serait un beau privilége, et je laisse volontiers indécis si cela est possible ou non. Mais si, par hasard, ils prenaient leur propre physionomie réfléchie dans un miroir éclairé d'une lumière éblouissante pour les traits de la divinité, cette erreur pourrait leur devenir funeste.

23.

Dieu est l'amour. Qui n'accueillerait pas avec empressement une doctrine aussi consolante? Néanmoins, n'eût-il

pas été plus juste de dire : Dieu est la bonté? Car dans le mot *amour* nous comprenons le désir d'inspirer des sentiments réciproques, et le besoin d'une union intime avec l'objet aimé. Les mystiques ont en effet attribué à la divinité ce besoin et ce désir; nous savons de reste ce qui en est arrivé.

Mais si l'on avait dit : *Dieu est la bonté,* cette thèse aurait perdu toute son originalité, puisque tous les peuples de la terre ont reconnu la bonté divine. De là les sacrifices, les fêtes joyeuses et la plus grande partie du culte. On éprouvait le besoin d'exprimer sa reconnaissance autrement que par de simples paroles. Les premiers sacrifices furent sans doute des actions de grâce : on offrait à la divinité les prémices de ses propres dons, comme un enfant presse sa mère de goûter d'un fruit qu'elle vient de lui donner.

24.

Avoir le sentiment de la bonté et de la justice, agir d'après leurs impulsions, c'est adorer et servir Dieu, quand même on n'aurait jamais entendu prononcer son nom.

25.

Les philosophes sont les Sisyphes de la pensée humaine. Quelques efforts qu'ils fassent, de quelque côté qu'ils se tournent pour trouver une montée moins escarpée, ils ne parviennent pas à fixer la pierre au sommet. Cela étant, dira-t-on, à quoi bon la philosophie? Je réponds : D'abord c'est un excellent exercice de gravir les montagnes, surtout lorsqu'on pousse un poids très-lourd devant soi. Cela tend les muscles, élargit la poitrine et fortifie toute la con-

struction. Ensuite, si les Sisyphes abandonnaient la pierre à sa pente naturelle, elle roulerait dans les marais au bas de la montagne, et resterait enfouie sous la fange de la sensualité.

26.

L'Un et le Multiple;
L'Infini et le Fini;
Dieu et la Nature;
L'Esprit et la Matière;
L'Ame et le Corps;
La Pensée et la Sensation;
La Raison et l'Expérience :

Déterminer le vrai rapport entre ces idées corrélatives, soutenir leur réalité égale, ou la priorité, la supériorité de l'une des deux séries : ce qui, dans quelques systèmes, a été poussé jusqu'à la négation complète de l'autre; enfin découvrir un point central où l'opposition apparente se résout, et où les deux idées correspondantes se présentent comme le complément l'une de l'autre : voilà, sous divers noms, le grand et unique problème de la philosophie.

Ce problème est insoluble, mais à force de se tracasser la tête, on attrape chemin faisant de belles et bonnes choses.

27.

J'entends parler d'une philosophie chrétienne : c'est même devenu, de nos jours, une expression favorite de certains écrivains. Cela s'appelle *contradictio in adjecto*. La philosophie est précisément la pensée indépendante de toute religion positive.

28.

S'il me fallait définir en deux mots mon système ou plutôt ma manière de voir, je dirais que je suis supranaturaliste de la religion primitive, dite communément naturelle, et naturaliste des religions annoncées comme révélées.

29.

L'incrédulité du dix-huitième siècle était bavarde ; celle de notre temps est le secret de la comédie. Il y a de l'hypocrisie là-dedans ; le cynisme de la génération précédente avait, au moins, de la franchise.

30.

En fait de paradoxie, aucune autre religion ne saurait rivaliser avec le christianisme. Habitués comme nous y sommes depuis notre enfance, cela ne nous frappe plus : replaçons-nous dans le point de vue des nations et des siècles qui en eurent connaissance pour la première fois.

31.

Quelques écrivains de nos jours ont répété avec affectation que « l'Europe porte le sceptre de l'intelligence, parce qu'elle est chrétienne. »

Cela s'appelle en logique : *error causæ, non causæ*. La véritable cause se reconnaît à ce qu'elle produit le même effet en tout temps et en tout lieu. Dans le cas contraire, c'est une circonstance qui a précédé accidentellement. On pourra tout au plus accorder que le concours d'autres

causes a pu rendre cette circonstance efficace pour aider à produire l'effet en question.

Voyez les Abyssiniens : ils sont chrétiens, et d'une fort ancienne église; néanmoins ils sont abrutis et corrompus au dernier degré. Voyez les Cophtes : ils sont un peuple déchu, pauvres restes d'une nation savante, institutrice des Grecs. Voyez les Arméniens, ils sont stationnaires depuis l'introduction du christianisme. Voyez l'Europe pendant le première moitié du moyen âge : personne ne pourra nier qu'alors elle n'ait été barbare et ignorante. Et les hommes bien rares qui possédaient quelque savoir, tel que le vénérable Bède, d'où l'avaient-ils pris? L'héritage de l'antiquité n'a jamais été entièrement perdu pour l'Europe.

A cette époque les peuples de l'Asie, brahmanes, bouddhistes, mahométans, étaient infiniment supérieurs aux Européens, de sorte que même les Arabes, riches seulement d'emprunts, ont pu devenir leurs instituteurs.

Les causes qui, conjointement ou successivement, ont donné l'éveil à l'Europe engourdie, sont bien connues et faciles à énumérer. Il faut vouloir ignorer l'histoire pour soutenir la thèse que je viens de citer.

32.

Le précepteur de Charles-Quint, par l'influence de son ancien élève, fut élu pape sous le nom d'Adrien VI. C'était un Hollandais très-savant, mais qui n'avait aucune idée des beaux-arts. Arrivé à Rome, les Romains le conduisirent comme en triomphe au musée du Vatican, pour lui montrer tous les trésors de la belle antiquité. Adrien y jeta un regard distrait, puis il se retourna, et dit froide-

ment : *Sunt idola paganorum.*— Le pape avait raison. Chrétiens que nous sommes, nous devrions avoir en horreur ces œuvres impies qui sont autant de tentations du démon : et nous idolâtrons les poëtes et les artistes qui ont idolâtré ces idoles? Quelle contradiction! Telle est pourtant la bigarrure de notre culture intellectuelle.

33.

Le dogme chrétien, tel qu'il a été reconnu pour orthodoxe par les Églises principales, n'est séparé que par une cloison de papier des plus funestes égarements de l'esprit et du cœur. L'histoire des sectes, depuis les gnostiques jusqu'aux nouveaux adamites de nos jours, en fait foi. On dirait que les sectaires ont pris à tâche de justifier l'autorité despotique usurpée par le siége éspicopal de Rome. Je ne parle ici que des sectes qui, inspirées par un orgueil spirituel, ont affecté une sainteté factice, ou prétendu pénétrer plus avant que le reste des chrétiens dans les divins mystères. Les hérésies purement limitatives, telles que l'arianisme, ne courent pas les mêmes dangers. Elles penchent toutes plus ou moins vers le rationalisme.

34.

Il y a deux grandes lacunes dans la morale chrétienne : le patriotisme et l'honneur.

35.

La bienfaisance mal entendue et exagérée augmente la misère, comme les médecins maladroits font plus de ravages que les maladies.

36.

Les quakers et les frères moraves ont parfaitement raison : les préceptes de l'Évangile ne permettent pas de faire la guerre. Toutefois, si ce scrupule avait pu devenir général, il n'existerait point d'Europe chrétienne civilisée : dès les commencements de l'islamisme, elle aurait été envahie par les Maures, ensuite par les Mongoles, enfin par les Turcs : elle serait asservie et plongée à jamais dans la barbarie.

37.

Abusus optimi pessimus. Si ce vieil adage est vrai, la morale chrétienne doit être incontestablement la plus parfaite : car il n'est point d'exemple dans l'histoire d'aucune autre morale religieuse dont on ait fait un aussi horrible abus.

38.

Les clefs de saint Pierre sont bien plus anciennes que cet apôtre. Les prêtres de toutes les religions en ont été nantis. Mais aucun autre sacerdoce n'en a fait usage aussi arbitrairement, pour ouvrir ou fermer les portes du ciel, que le chefs de l'Église catholique.

39.

Il n'est rien de plus odieux dans les religions positives que le prétendu monopole du salut. Heureusement ces divers monopoles se neutralisent l'un l'autre. Il est impossible que tous les prêtres et missionnaires, chrétiens, mahométans et bouddhistes, qui en colportent les brevets,

aient raison ; mais il est très-possible, et même probable, que tous aient tort.

40.

Les haines sont, en général, plus violentes de secte à secte que de religion à religion. Les Judéens abhorraient les Samaritains ; cependant ceux-ci observaient la loi de Moïse à leur manière, et les Grecs et les Romains qui vivaient en Palestine, n'auront peut-être aperçu aucune différence entre les uns et les autres, si ce n'est que les Samaritains n'allaient pas en pèlerinage à Jérusalem pour les grandes fêtes. Les catholiques n'ont pu être plus acharnés contre les ariens, que les shiites le furent contre les sounites.

Si cette observation ne se vérifie plus aujourd'hui dans les pays de l'Europe où plusieurs sectes chrétiennes vivent ensemble, faut-il l'attribuer aux progrès de la raison? Eh non! C'est que le zèle a diminué, au point de faire souvent place à une complète indifférence.

41.

Il faut renoncer à la critique historique, ou à la foi chrétienne : décidez-vous. Mais s'il vous suffit de combiner une vaine apparence de critique avec une vaine apparence de foi, cela se peut à la rigueur. C'est la méthode de nos théologiens rationalistes.

42.

Un langage suranné sied bien aux livres sacrés et aux législations religieuses, quand même il en résulterait quelque obscurité. Cet air de vétusté augmente la vénéra-

tion : c'est comme l'ombre rembrunie d'un bois touffu, consacré à quelque divinité. Mais il en est tout autrement, lorsque les hérauts d'une nouvelle révélation, par la nature de leur public, sont fórcés de mettre de côté leur langue maternelle, et d'employer une autre langue, savamment cultivée par une littérature qu'ils ne connaissent point. L'idiotisme étranger, pour ne pas dire le barbarisme, qu'ils ne sauraient éviter, doit repousser des lecteurs habitués aux beaux modèles du style. Tel est le grec hébraïsant du Nouveau-Testament. L'empereur Julien, qui écrivait le grec avec une élégance recherchée, en fut rebuté. « Les chrétiens, dit-il, répètent sans cesse ce seul mot : *la Foi! la Foi!* Nous avons pour nous la raison et l'hellénisme classique. »

43.

Les Grecs pouvaient proposer aux apôtres le dilemme suivant : « Si votre maître a aboli la loi de Moïse, pourquoi nous apportez-vous le Vieux-Testament ? et s'il l'a confirmée, pourquoi êtes-vous sortis du judaïsme ? » — Remarquez que, dans la première époque, il n'existait point encore de Nouveau-Testament.

44.

Les rois de Sparte étaient des Héraclides. Un célèbre rhéteur d'Athènes, saisissant cet à-propos, offrit à l'ambassadeur de Lacédémone de lui réciter l'éloge d'Hercule. — « Qui le blâme ? » répondit le Spartiate. — Personne, j'espère, ne blâme Dieu. Cessez donc enfin de le louer, prédicateurs ennuyeux ! Croyez-vous valoir un orateur attique en fait de goût et de talent ? — Mais non ; parlez toujours ! Il n'y

a point de Spartiate parmi vos auditeurs, ni d'Athénien non plus.

45.

Les sacrements administrés aux agonisants, sont comme l'obole que les Grecs mettaient dans la bouche de leurs morts, afin qu'ils pussent payer le péage de Caron.

46.

Ordonner de mortifier la chair ici bas, et la faire participer ensuite à la félicité éternelle, c'est une singulière inconséquence. Si les délices du séjour céleste sont toutes spirituelles, la chair n'en sera nullement gratifiée; pour la satisfaire, il faudrait que la vie à venir des chrétiens ressemblât au ciel d'Indras ou au paradis de Mahomet.

47.

La vue mortelle ne saurait fixer le disque radieux du soleil que momentanément. Cette splendeur ineffable nous éblouit, nous terrasse. Mais l'œil repose avec délices sur les teintes douces et variées à l'infini de l'arc-en-ciel, lequel cependant n'est autre chose que la lumière du soleil, dispersée par le prisme des vapeurs et, pour ainsi dire, ombrée par son alliage avec l'atmosphère terrestre. Quel mal y a-t-il à cela? Pourquoi condamnez-vous donc si fort le polythéisme? pourriez-vous imaginer que le soleil fût jaloux de l'arc-en-ciel?

48.

Quelques écrivains de nos jours ont essayé de remettre en vogue la division du genre humain en chrétiens et

païens, que l'on pouvait pardonner tout au plus aux préjugés et à l'ignorance du moyen âge. D'abord, cette division pèche contre les règles de la logique, puisqu'elle n'épuise pas la sphère de son objet. Dans quelle catégorie placera-t-on les juifs et les mahométans? Certes, ils ne sont pas chrétiens : ils ont ce nom en horreur. Sont-ils païens? Pas non plus.

Quel est le caractère distinctif du paganisme? On me répondra sans doute : l'idolâtrie et le polythéisme. Or, les chrétiens sont idolâtres ; Mahomet et ses disciples le leur ont reproché avec raison. Entrez dans le premier temple catholique, ou grec, ou russe, ou arménien, ou cophte, ou abyssinien, pour vous en convaincre. Je dis plus : les chrétiens sont descendus jusqu'au dernier échelon de la susperstition idolâtre : aux images miraculeuses. Les prophètes de l'Ancien-Testament ont souvent reproché aux peuples voisins d'adorer le bois, l'airain et le marbre; et les pères de l'Église l'ont répété à satiété. Les païens savaient très-bien que la statue d'un dieu n'est pas le dieu même. Mais quand on attribue à telle ou telle statue des effets miraculeux, alors et seulement alors on confond la matière inanimée avec la puissance divine.

Les réformés rigoureux, en effet, n'admettent point d'images dans leurs églises. Mais en comparaison des siècles et des pays où le christianisme a régné, c'est une petite exception qui n'entre pas en ligne de compte.

Quant au polythéisme, tous les chrétiens sans exception adorent trois dieux. Si l'on m'oppose cette singulière arithmétique par laquelle on transforme l'unité en ternaire, et le ternaire en unité, je répondrai que l'union intime

des divinités du premier ordre est enseignée aussi dans d'autres religions, et notamment dans celle des brahmanes.

Les églises catholique et grecque ont placé de plus une déesse dans le ciel, de sorte que cela forme toute une famille. Vient ensuite une foule innombrable de divinités subalternes. Qu'on ne dise pas : C'est très-différent, des saints et des dieux. — Des êtres auxquels on adresse des prières et porte des offrandes, dont on espère des secours surnaturels, même au-delà de cette vie, sont évidemment des divinités dans le sens des anciens.

En général, tout polythéisme recèle le monothéisme dans son sein, seulement oblitéré par la superstition du vulgaire. Mais il l'est également dans les Églises romaine et grecque.

Convenons donc que cette opposition entre chrétiens et païens est nulle, et fondée uniquement sur l'ignorance des autres religions. Imitons le grand Acbar et son ministre Aboulfazel. Ils étaient mahométans et, par conséquent, stricts unitaires. Néanmoins Aboulfazel, par ordre de son maître, inséra dans sa description du grand empire, une apologie de la religion des Hindous. « Quelque étranges, dit-il, que doivent nous paraître les formes de leur culte, en examinant à fond, on voit pourtant qu'ils adorent un seul Être suprême, de même que nous. »

49.

Toutes les vérités ne sont pas de nature à être divulguées, et la division ancienne de la science en exotérique et ésotérique se maintiendra toujours.

Je vois déjà les zélateurs d'une égalité chimérique, monomanie de notre siècle, se révolter à la seule idée

d'une pareille aristocratie intellectuelle. Qu'ils ne se mettent pas en frais de colère : ils n'ont pas compris ma thèse et, par là même, l'ont confirmée.

Les vérités ésotériques sont celles qui resteraient inconnues et incompréhensibles au vulgaire, quand même on les prêcherait du haut des toits.

Il n'y a pas là d'hiérophante qui puisse exclure arbitrairement tel ou tel. Chacun est initié aux mystères par la puissance de la contemplation, et par la pureté de l'âme d'où cette puissance émane.

50.

Il était à prévoir que les orthodoxes l'emporteraient sur toutes les sectes, depuis les ébionites jusqu'aux ariens, qui refusaient de rendre au Christ une portion quelconque des honneurs que les chefs de la communauté chrétienne lui avaient décernés. L'amour-propre humain ne pouvait s'arrêter en-deçà d'une parfaite égalité et même identité avec l'Être suprême. Plus le fondateur de cette religion avait été ignominieusement traité dans son existence mortelle, plus il fallait exalter sa partie divine. Les mahométans ont pu se contenter d'un prophète victorieux.

51.

Presque toutes les prophéties un peu marquantes, et consignées dans l'histoire, ont été accomplies. C'est tout simple : une infinité d'autres, auxquelles rien n'avait ré-répondu dans la réalité, pour lesquelles on n'avait pu arranger un accomplissement quelconque, en torturant les paroles de l'oracle, ont été ensevelies dans l'oubli. D'autre part, quelques prédictions ont dépassé le but, en

se laissant accomplir une quantité de fois. Telles sont en partie les prophéties de Daniel et celles de l'Apocalypse. Lisez les interprètes des différents siècles : c'est comme le nuage dans Hamlet, qui ressemble tantôt à un chameau, et tantôt à une baleine.

52.

Les livres prophétiques de l'Ancien-Testament ne contiennent guère autre chose que de la politique, envisagée du point de vue sacerdotal, et étayée d'un style obscur, baroque et extravagant. Et la plupart de ces considérations politiques ne se rapportent point à un avenir éloigné, mais à des événements presque contemporains, c'est-à-dire ou imminents ou passés depuis peu. Le livre attribué à Daniel n'y fait pas exception, puisqu'il est constaté aujourd'hui qu'il date du temps d'Antiochus Épiphane.

53.

Des accidents frappants, des événements inattendus, regardés comme surnaturels par ceux qui en ont reçu une forte secousse physique et morale, doivent grandir dans l'imagination à raison de leur éloignement dans le passé. Or, les évangiles ont été mis par écrit fort tard, nombre d'années après que Jésus eut quitté ses disciples, l'évangile selon saint Jean près de deux tiers de siècle après cette époque. On pourra donc révoquer en doute plusieurs récits qui nous ont été transmis directement ou indirectement par les apôtres, sans les accuser le moins du monde de mauvaise foi.

54.

Dans les choses qui sortent de l'ordre régulier de la nature, il ne faut pas trop appuyer sur cette circonstance, que tel ou tel qui les rapporte aurait été témoin oculaire du miracle présumé. Chacun est le témoin oculaire de ses propres visions.

55.

Croyez-vous qu'un peintre, atteint d'une jaunisse permanente, puisse être bon coloriste?

56.

Le nom Église (*ἐκκλῆσια*) a dû flatter l'oreille des Grecs, qui chérissaient encore les plus vains simulacres de leur antique liberté : car ce mot signifiait, dans la la langue classique, l'assemblée du peuple souverain. L'élection populaire des chefs spirituels aussi donnait un air de république aux communautés chrétiennes.

57.

Ce qui a commencé, a nécessairement aussi son terme. C'est un axiome. Ainsi ceux qui aspirent à l'immortalité de l'âme, doivent admettre la préexistence des âmes, cette antique doctrine que Platon n'a fait que renouveler.

58.

Le dogme de la résurrection de la chaire a eu un succès si prodigieux, parce que les hommes voudraient être immortels par et pour leur partie mortelle.

59.

J'aime à vivre intellectuellement en plein air. D'autres, craignant peut-être l'intempérie des saisons, préfèrent de s'enfermer dans la chambre étroite d'une école ou d'une secte, où les personnes rassemblées se gâtent mutuellement l'air qu'il faut respirer. Je ne leur envie point leur état, et j'espère en revanche qu'ils ne blâmeront pas mon goût.

60.

L'expédition des Argonautes en Colchide pour conquérir la toison d'or du bélier qui avait traversé la mer, portant Phrixus et Hellé sur son dos, est une tradition fabuleuse, une fiction ornée de belles merveilles, telles que les taureaux qui soufflent du feu de leurs naseaux, les dents de serpent qui, semées dans un champ, deviennement des guerriers armés, &c. Or, si quelqu'un disait : « Non, c'est incontestablement un fait historique, puisqu'un « souverain sage et loyal, Philippe-le-Bon, duc de Bour- « gogne, a fondé là-dessus l'ordre de la Toison-d'Or; que « cette institution fleurit depuis quatre siècles, tant en « Autriche qu'en Espagne; qu'elle devient même de plus « en plus illustre, à raison de son ancienneté; » oserait-on faire aux grands seigneurs, membres de cet ordre, l'affront de leur dire : Vous êtes les chevaliers de rien du tout, d'une chimère! — Certes, si quelqu'un disait cela, on trouverait sa conclusion absurde. Cependant en matière théologique souvent on a raisonné ainsi, et laissé passer de pareils raisonnements.

61.

Il en est de la foi religieuse comme de l'innocence : la moindre atteinte peut devenir funeste à l'une et à l'autre. Quand une fois la première lueur sceptique a éclairé le sombre sanctuaire des mystères religieux, c'en est fait. On a beau fermer les yeux, cette lumière importune pénètre au travers des paupières. Une foi ferme et inébranlable ne peut donc guère avoir lieu que dans des siècles d'ignorance, ou dans des sphères bornées de la vie qui équivalent à un tel siècle.

62.

Dans un drame allégorique de Calderon, le Penser *(el Pensamiento)* est le bouffon de la pièce. Le prophète Daniel le rencontre et lui demande : « D'où viens-tu? où vas-tu? » — Le bouffon répond : « Le Penser sait-il jamais d'où il vient et où il va? » — Cela est sublime à mon avis. Le poëte, tout croyant qu'il était, connaissait donc bien le labyrinthe de la métaphysique.

63.

Deux bourgeoises, lourdement chargées de leur parure du dimanche, sont assises dans l'église sur le même banc. L'une, ayant les mains chaudement dans son manchon, s'endort pendant le prêche. Sa voisine la touche du coude et lui dit : « Ma commère, vous ronflez. » Celle-ci, à demi réveillée, répond : « Eh, ma commère, servez votre dieu, et laissez-moi servir le mien. » — Voilà une excellente maxime de tolérance que je désire voir adopter généralement.

64.

Les évangiles apocryphes diffèrent des évangiles canoniques seulement par le degré, et non par l'espèce.

65.

Les missions religieuses devraient toujours avoir pour cortége les améliorations sociales, les sciences, les arts utiles et agréables, comme un char à vapeur traîne une longue file de voitures chargées de toutes les denrées nécessaires au marché. Les missions anglaises n'ont amené dans la Polynésie qu'une seule charette lourdement chargée de toute la pédanterie du méthodisme. Les Otaheitiens, lors de l'arrivée de Cook, étaient des enfants joyeux et volages, sans malice; les missionnaires en ont fait des bêtes tristes, stupides et paresseuses.

66.

La théologie chrétienne ne résout aucun des problèmes qui embarrassent le contemplateur de la nature. Par exemple, elle prétend expliquer l'origine du mal par la rébellion des anges, c'est-à-dire qu'elle nous renvoie, pour comprendre un phénomène qui peut-être n'est qu'une fausse apparence, à une supposition inconcevable.

67.

Est-il un contraste plus inoui que celui de voir l'instrument grossier d'un horrible supplice transformé en emblème de la foi, en gage de salut, en geste de bénédiction, en puissance magique capable de chasser les démons, en règle architectonique des temples, en bannière

des guerres pieuses, en armoiries royales, en parure de la chevalerie, en flamme des forteresses mobiles qui sillonnent l'Océan?

Est-ce un miracle? Je pense que non. En fait de religion on obtient d'autant plus qu'on exige davantage, et qu'on brave plus audacieusement les sentiments du genre humain.

68.

Les évangélistes sont de mauvais biographes. Ils violent toutes les règles dont nous exigeons l'observation de la part d'un historien, afin qu'il soit jugé digne de foi. Mais par rapport aux lecteurs auxquels les Évangiles étaient destinés, je les trouve composés avec un talent admirable: à l'insu des auteurs, s'entend; car il n'y a rien de factice.

69.

Dédaigner toutes les ablutions prescrites par le rituel d'une loi qu'on reconnaît pour divine, négliger même celles qu'exige la propreté matérielle; déclarer que la pureté des sentiments suffit pour se présenter dignement à tous les actes du culte; substituer ensuite aux anciennes pratiques une seule ablution ou plutôt immersion; en faire la marque distinctive de la réception dans la société sainte, et une condition indispensable du salut: n'est-ce pas une contradiction?

70.

Depuis qu'on ne chasse plus les démons, il n'y a plus de possédés.

71.

« La fleuraison est la joie des arbres. » Admirable expression de Pline! Si un naturaliste moderne l'avait inventée, on pourrait l'en féliciter. Ce serait un signe que le sentiment de la vie universelle dans la nature, de l'âme du monde, se serait réveillé en lui.

72.

Il est impossible de se figurer la béatitude céleste sans des hymnes et des chants d'allégresse. C'est pourquoi la musique, ce bel organe de l'âme pour les choses ineffables, a toujours occupé une grande place dans le culte chez tous les peuples sensibles et spirituels. Je ne vois pas de musique dans le paradis de Mahomet; mais qu'a-t-il mis à la place? La volupté la plus grossière. Luther disait qu'après la théologie, la musique est la première des sciences. Pourquoi les protestants, quels qu'ils soient, luthériens, calvinistes, anglicans, font-ils donc de la musique si détestable dans leurs temples? Les catholiques chantent bien, les Russes de l'église grecque chantent bien, et les protestants chantent mal. Les puritains avaient tellement en horreur tout ce qui, dans le culte, agit sur l'imagination, qu'ils appelaient les chants d'église des hurlements diaboliques. Je ne dirai pas cela; mais, assurément, c'est une psalmodie monotone et très-peu harmonieuse. L'exercice du chant devrait former une partie essentielle de l'éducation religieuse.

73.

Le célèbre professeur en théologie D. W. fut prié, dans

un voyage, par un luthérien de la vieille roche, d'exorciser son enfant, parce que cette cérémonie avait été omise lors du baptême. Le théologien en fut un peu embarrassé; cependant il se tira d'affaire habilement, sans se compromettre avec ses confrères rationalistes. — « Mauvais génie! dit-il d'un d'un ton solennel, toi qui, au fond n'es rien du tout! toi, le représentant du néant absolu! si tu as pris possession de cet enfant, je t'ordonne au nom de N. S. J. C. d'en sortir. Amen! »

74.

De quel droit les réformateurs ont-ils abrogé l'extrême-onction? Elle est autorisée par l'épître de saint Jacques. (V, 14.) L'apôtre regarde avec raison l'onction et les prières faites par les anciens de la communauté auprès du malade, comme un remède très-efficace. Souvent l'effet moral produit par ces pieux usages, en relevant le courage abattu d'un homme déjà à l'agonie, a amené sa guérison.

75.

L'histoire des Hébreux est évidemment falsifiée sur beaucoup de points; mais elle ne l'a guère été pour leur honneur. Le caractère national, en même temps vil et atroce, y est peint en couleurs très-fortes. Les livres historiques de l'Ancien Testament abondent en exemples de brigandage, de trahison, d'assassinat, de rapt et de viol, d'incestes, de vengeances sanguinaires. On peut ajouter foi aux historiens hébraïques, quand ils rapportent ces faits dans toute leur nudité. D'autres fois, quand il s'agit d'infractions faites au droit des gens, ou d'actes de la tyrannie sacerdotale, ils ne se doutent pas qu'il y ait eu

du mal : ils regardent cela comme des exploits glorieux ou comme des œuvres pies. Ils admettent sans difficulté que David ait été l'homme selon le cœur de Dieu, quoiqu'il fit scier par le milieu et griller dans un four ses prisonniers de guerre; peut-être même à cause de cela.

76.

Il est assez piquant pour une nation de se faire dire par des étrangers : Vous avez dans votre langue classique des livres sacrés d'une haute et vénérable antiquité; nous les reconnaissons comme tels, et même comme la révélation primitive et la base de la nôtre. Mais vos docteurs n'y ont jamais rien compris : ils n'y ont trouvé que des chimères conformes à votre aveuglement et à vos penchants pervers. Nous sommes en possession de la clef que vous avez perdue.

Il est encore plus piquant de se faire dire : Nous savons que, de tout temps, vous avez été le peuple élu de Dieu; c'est pourquoi nous vous traitons comme des chiens.

Peut-on s'étonner si les Juifs, pour toute réponse, grommellent entre leurs dents : Votre prétendue clef n'est qu'un rossignol? Vous êtes des intrus, des renégats, des hommes incirconcis. Vos viandes sont impures, et nous n'en voulons point. Mais vos écus sont très-bons, et nous en attraperons tant que nous pourrons.

77.

J'ouvre l'Apocalypse, et je vois dans le quatrième verset du premier chapitre les sept Amschaspands empruntés à la doctrine de Zoroastre. Je demande donc naturellement : D'où est pris le reste?

Mais je me rappelle que les sept Amschaspands se sont glissés déjà dans le livre apocryphe de Tobie, où l'ange Raphaël est désigné comme l'un d'eux.

Probablement cette notion s'est introduite dans le judaïsme pendant que la Palestine était soumise aux Perses, c'est-à-dire depuis le règne de Cyrus jusqu'aux conquêtes d'Alexandre-le-Grand.

78.

Dans la grammaire latine, deux négations forment une affirmation. Il en est de même des antipathies et des affections. Caius a un ennemi; il apprend que Sempronius, qui jusque-là lui était indifférent, déteste le même homme : cela forme une liaison d'amitié entre eux.

Cette observation remonte à une haute antiquité : le grand législateur Manou l'applique à la politique. Le voisin d'un prince est son ennemi naturel. Ainsi le voisin du voisin, dont les états sont situés de l'autre côté, doit devenir son allié.

Toutefois, il faut l'avouer, ces amitiés fondées sur une inimitié commune, ne valent pas grand'chose dans les affaires humaines. Que sera-ce, quand elles sont transférées aux choses divines?

L'auteur de l'Apocalypse rapporte les messages du Christ glorifié adressés aux sept communautés chrétiennes de l'Asie mineure. Le divin personnage fait des reproches très-graves aux Éphésiens. « Vous avez abandonné, dit-il, votre premier amour; vous êtes déchus : hâtez-vous de faire pénitence. Cependant vous avez cela de bon que vous haïssez les œuvres des nicolaïtes, que je hais également. »

Les nicolaïtes étaient une secte chrétienne. Qu'avaient-ils donc fait ou enseigné de si monstrueux, que la haine contre eux pût passer pour un mérite éminent dans le ciel? — Si je le disais tout crûment, on pourrait me soupçonner de faire la satire des chrétiens primitifs, qui doivent avoir été les modèles de tous les suivants. Consultez l'histoire des hérésies.

79.

Il est permis, je pense, d'admettre que l'inspiration, la théopneustie, ne communique point à un écrivain miraculeusement le savoir universel. Toutefois, l'inspiration serait réduite à rien, si elle n'avait pas garanti ceux qui en furent doués, de toute erreur en ce qui concerne la révélation et les doctrines qui en découlent.

Saint Jude, dans son épître, cite comme authentique un livre prétendu antédiluvien, attribué à Henoch, le septième des patriarches. Ce livre n'existe plus : c'était sans doute une imposture grossière, comme tant d'autres qui circulaient alors, et postérieurement encore pendant plusieurs siècles.

Or, je le demande, si saint Jude, un disciple immédiat du prophète, a pu tomber dans une erreur aussi grave, que devient son inspiration? Et s'il n'a pas été l'auteur de ces pages bizarres, si elles sont l'œuvre de quelque imposteur obscur, que devient l'infaillibilité de l'Église, qui les a admises dans le canon?

Les mêmes réflexions s'appliquent à une autre citation contenue dans la même épître : la dispute que l'archange Michaël aurait eue avec le diable sur le cadavre de Moïse.

Saint Jude a puisé cette fable dans les rêveries absurdes et superstitieuses de quelques docteurs juifs.

Néanmoins le rejet de l'épître de saint Jude aurait entraîné une lacune notable dans le dogme : car un seul verset de ce petit écrit contient tout ce que nous savons de la rébellion des anges.

80.

« Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » — Il y a loin de cette pauvre Marie à qui ces paroles austères furent adressées par Jésus, jusqu'à la Sainte-Vierge, la première née de la créaction, destinée à devenir l'épouse virginale de Dieu et, fécondée par son souffle divin, la mère de son fils coéternel, enfin la reine des cieux. Les motifs de cette étrange métamorphose sont clairs ; mais où trouver un prétexte tant soit peu spécieux pour étayer une fiction aussi arbitraire ? Je crois qu'on s'est appuyé sur une fausse interprétation d'un verset de l'Apocalypse, où l'auteur décrit une femme céleste, revêtue du soleil, la tête ceinte de douze étoiles, posant le pied sur le croissant de la lune. (XII, 1.) Le changement s'est-il effectué graduellement ou subitement ? et à quelle époque ?

81.

Le nectar des choses divines, quand on le verse dans le vase des religions positives, pétrie d'une argile grossière, se décompose, s'aigrit et fermente. Il ne peut être conservé pur que dans la coupe d'or de la contemplation.

82.

Dieu est le souverain bien, la source de toute joie et de toute félicité. Il est la vérité essentielle. Il est l'archétype de tout ce qui est beau dans le monde visible. Il est le soleil des êtres doués d'une intelligence quelconque : leurs facultés intellectuelles ne sont qu'un reflet de ses rayons.

83.

Il n'est point de secte chrétienne si absurde, qui n'ait su trouver quelque passage de l'Écriture, dont elle pût s'autoriser assez spécieusement dans ses dogmes, ses préceptes et ses pratiques. Que s'ensuit-il de là? Que ce livre est pliable en tout sens, et qu'il faut une seconde révélation pour empêcher qu'on ne se méprenne sur la première. C'est la thèse de l'Église catholique.

84.

Schleiermacher niait l'éternité des peines. Il dit, entre autres, que les élus ne pourraient pas jouir de leur félicité, si la pensée leur était toujours présente, que tant d'êtres, leurs semblables, sont livrés à des tourments affreux, sans aucun espoir de délivrance ou même de soulagement. Voltaire avait déjà anticipé cet argument à sa manière ironique, en se faisant dire par son cafard :

— — — — Vous avez bien la mine
D'aller un jour rechauffer la cuisine
De Lucifer : et moi, prédestiné,
Je rirai bien, quand vous serez damné.

85.

En fait de conviction religieuse, les arguments sont peu de chose. Un de nos savants exégètes prouvera, par exemple, jusqu'à l'évidence, et d'après toutes les règles de l'interprétation, que dans tel et tel passage des psaumes ou des prophètes, il est question d'événements et de personnages contemporains, et nullement du Messie, et que, par conséquent, les applications qui en sont faites à la personne de Jésus de Nazareth ne sauraient être admises. Un chrétien croyant tout de bon, admettra peut-être les prémisses, mais il niera la conclusion. Il dira : « Soit! Je veux bien que le prophète ait eu l'intention que vous lui prêtez. Mais il n'était qu'un instrument passif du Saint-Esprit, qui a voulu révéler par sa voix aux siècles à venir ce que l'auteur inspiré, pendant sa vie mortelle, ignorait encore lui-même, ou voyait tout au plus comme à travers d'un brouillard. » — Que répondre à cela?

86.

Quand les auteurs profanes, même un auteur aussi grave et véridique que l'était Tacite, jugent sévèrement les chrétiens, j'y attache peu d'importance. Le souverain mépris qu'ils avaient pour cette secte, les a empêchés de s'en informer exactement. Mais les traits épars dans les Actes et les Épîtres suffisent pour me donner une idée extrêmement défavorable des premières communautés chrétiennes.

87.

Je trouve Tertullien bien téméraire d'avoir osé nommer Platon le pâtissier et le confiturier de toutes les hérésies.

Ignorait-il que le *Logos*, le *Verbe*, a passé des écrits de Platon dans la doctrine chrétienne, non pas directement, en effet, mais par l'intermédiaire des philosophes judaïques d'Alexandrie? Certes, Tertullien n'a pas voulu dire que la transformation du Christ, c'est-à-dire du Messie des Juifs, en Verbe ait été une hérésie. Cependant on pourrait facilement tirer cette induction de sa thèse; d'autant plus que les trois premiers évangiles n'en disent rien, et que le Verbe paraît pour la première fois dans l'évangile attribué à saint Jean, écrit, à ce qu'on suppose, deux tiers de siècle après la mort du prophète.

88.

L'expérience écourte les ailes de l'imagination, mais la contemplation les fait repousser.

89.

Si l'on veut examiner tout de bon, il faut une fois dans sa vie, et par forme d'essai du moins, se résoudre à lire, relire et confronter les Évangiles, non pas comme des oracles qui nous révèlent des choses surnaturelles, mais comme des livres d'histoire, écrits, nous ne savons par qui, ni quand, ni où, ni dans quel but, ni avec quels matériaux, ni d'après quels modèles; enfin comme des livres dont nous aurions entendu parler aujourd'hui pour la première fois. Cette méthode peut conduire au doute et à la négation; mais sans la suivre il est impossible de changer une prévention aveugle en conviction éclairée.

90.

Peut-on imaginer rien de plus fou, que de faire déterminer les vérités éternelles à la majorité des voix dans une assemblée délibérante? Les conciles l'ont fait; ils ont décrété : « Telle doctrine sera désormais la seule vraie, et toute déviation sera une erreur criminelle. »

91.

Le catholicisme s'est pétrifié; le protestantisme s'évapore.

92.

Quand un prophète condescend à accepter une invitation à dîner, il ne devrait pas, ce semble, débuter par une sortie contre la classe d'hommes à laquelle son hôte appartient. Il ne devrait pas non plus choquer les usages, surtout ceux qui ne sont, en réalité, que des soins de propreté, quoique dans plusieurs religions, par une superstition innocente, ils aient passé pour des actes du culte.

93.

Il ne faut pas croire que la doctrine du péché originel soit exclusivement propre au christianisme. Les brahmanes ont enseigné bien plus anciennement que l'homme est *conçu et né dans le péché*, c'est-à-dire que par la conception et la gestation dans le sein de leur mère, les enfants contractent une souillure dont ils doivent être purifiés après leur naissance. Les cérémonies de cette purification sont prescrites dans la loi de Manou. Mais les brahmanes n'ont garde de dire que les enfants qui meu-

rent avant que ces cérémonies leur aient pu être administrées, seront condamnés aux peines éternelles. Il était réservé aux docteurs chrétiens d'attribuer de pareilles rigueurs à la justice divine.

94.

Comme les prêtres de presque toutes les religions ont fini par posséder de grandes richesses, par mener une vie non-seulement oisive et commode, mais somptueuse, par occuper un rang éminent dans l'ordre social; quelquefois par devenir souverains eux-mêmes; l'hypothèse qui attribue la première invention de la religion à la ruse sacerdotale a pu paraître assez probable au premier abord; mais un examen plus approfondi en démontre la fausseté. Comment les prêtres auraient-ils pu acquérir cet ascendant sur les peuples, et surtout sur les guerriers et les rois, s'ils n'avaient pas été les interprètes d'une conviction intime et universelle? si, en donnant une voix à cette conviction, ils n'avaient pas satisfait un besoin réel de la nature humaine? Les prêtres n'ont pu façonner les hommes à leur gré avec le marteau de la superstition que sur l'enclume des vérités éternelles.

95.

L'*Émile* de Rousseau commence par la phrase suivante : « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses; « tout dégénère entre les mains de l'homme. »

Mon cher Jean-Jacques, vous avez couru après une brillante antithèse, et vous ne vous êtes pas aperçu que vos deux thèses se contredisent. Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses; l'homme sort, je pense,

des mains de l'auteur des choses : ainsi l'homme est bien. Comment donc, étant parfait lui-même, aurait-il acquis cette singulière faculté de gâter toutes les productions de la nature qui lui tombent entre les mains? Pour expliquer cela, il vous faudra convenir que l'homme n'est plus tel que Dieu l'avait créé primitivement; que, par une cause quelconque, inconnue aux philosophes, un dérangement est survenu dans sa constitution physique et intellectuelle, et que ce dérangement est héréditaire. Or, c'est précisément là le péché originel. Certes, il n'était pas dans vos intentions de soutenir ce dogme. Vous y avez été pris à votre insu.

Un livre paradoxal comme l'*Émile*, qui brusque toutes les opinions reçues, a dû être lu avec quelque attention. Je m'étonnerais que personne n'eût relevé une contradiction aussi étrange. Les théologiens pouvaient dire : Il n'a pu résister à l'évidence; il est orthodoxe, malgré qu'il en ait. Les encyclopédistes au contraire : Il n'a pas su se dépêtrer des vieilles superstitions; il n'est point des nôtres.

96.

Fecemi la divina potestate,
La somma sapienza e'l primo amore.

Dans ces vers le Dante évidemment a voulu définir la Trinité : la puissance désigne le Père, la sagesse le Verbe, le Fils; et l'amour le Saint-Esprit. Je l'avoue, je ne vois pas là trois personnes, mais seulement trois attributs. Dirait-on d'un roi très-puissant, souverainement sage et plein de bonté, qu'il renferme en soi trois personnages? Le feu produit trois effets : il reluit, il chauffe et consume les substances sur lesquelles il agit en les transformant

ou en les dispersant; mais la lumière, la chaleur et la combustion ne sont que trois vertus inhérentes à un élément simple.

Cependant le Dante a toujours été reconnu par l'Église pour orthodoxe, et il a bien prouvé qu'il l'était. Son poëme allégorique est construit sur le principe du ternaire, depuis son ensemble jusque dans les moindres détails.

Quiconque veut approfondir par la pensée le dogme de la trinité navigue entre Scylla et Carybde. S'il sépare trop les trois personnes, il devient polythéiste; s'il les rapproche trop, unitaire; et ces deux opinions, au dire des théologiens, sont également des hérésies condamnables.

Selon l'usage commun, nous nommons *personne* ce qui distingue les hommes les uns des autres, leur caractère individuel. La personnalité est le centre des êtres intelligents. Or il est impossible de concevoir trois centres différents dans un seul et même cercle. Ou les centres se confondront en un seul point, ou ce ne sera plus un cercle.

97.

Sur le terrain de la spéculation les mystiques ne sont pas plus à l'abri du scepticisme que les philosophes. Mais cela ne les trouble guère; ils se dédommagent des ambiguités de la raison par les jouissances du sentiment.

98.

Parmi les sentences d'un poëte allemand du dix-septième siècle qui s'est nommé Angelus Silésius, par allusion à sa tendance contemplative et à sa patrie, je lis le distique suivant :

« Je ne sais pas ce que je suis, et ne suis pas ce que

« je sais ; je suis un point imperceptible et en même temps « un cercle. »

C'est bien là du scepticisme, et, à mon avis, exprimé d'une manière admirable. Ce n'est qu'en faveur de l'antithèse qu'il s'attribue un savoir quelconque : il n'a pas voulu dire autre chose, si ce n'es que le Moi diffère essentiellement de tout ce que les sens nous rapportent des objets du monde matériel.

Néanmoins Angelus était un pieux chrétien. Il a su concilier avec sa foi la doctrine platonicienne des idées. Il dit dans un autre distique :

« Cette rose que votre œil extérieur voit ici, elle a fleuri « ainsi en Dieu de toute éternité. »

99.

Comme moraliste Horace était tantôt épicurien et tantôt stoïcien, selon qu'il convenait à son humeur et au ton de ses vers. Comme poëte lyrique il savait s'approprier les plus belles merveilles de la mythologie. Chargé d'enseigner aux adolescents et aux jeunes vierges les plus nobles de Rome des hymnes en l'honneur d'Apollon et de Diane pour la fête séculaire, il revêt le majestueux costume d'un prêtre inspiré. Mais comme théologien il était strict unitaire :

Quid prius dicam solitis parentis
Laudibus? qui res hominum ac Deorum,
Qui mare ac terras, variisque mundum
Temperat horis?
Unde nil maius generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum.

D'après le deuxième vers de la seconde strophe, Horace

n'aurait pas même pu s'accorder avec les ariens. Il reconnaît pourtant une vierge divine, fille de Jupiter :

Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Mais cette vierge, l'emblème de la sagesse et de la mâle vertu, ne fut jamais mère.

100.

Les hypocrites ambitieux sont l'avant-garde de l'armée des fanatiques.

PENSÉES DÉTACHÉES,

DOUTES ET PROBLÈMES.

SECONDE CENTURIE,

INCOMPLÈTE;

ÉBAUCHES ET FRAGMENTS.

1.

Que de livres a-t-on faits pour prouver l'existence de Dieu! Peine inutile! vaines paroles! Les vérités immédiates, les axiomes ne se démontrent point. D'ailleurs en latin le mot *exister* signifie toujours, aussi bien en vertu de l'étymologie que selon l'usage, sortir du fond, se manifester, commencer à être d'une certaine manière. Cette expression ne doit donc pas être appliquée à l'Être par excellence, l'Être unique, éternel, immuable. Dieu est; le monde existe.

2.

Personne n'a mieux su que les artistes grecs que Dieu a créé l'homme à son image.

3.

Je donnerais les anges pour être quitte des diables.

4.

L'histoire de Caïn et d'Abel semble être une fiction allégorique, destinée à peindre le rapport entre les peuples agricoles et les peuples nomades. — —

5.

Un proverbe assez plébéien dit : Après nous le déluge. Dans l'hisoire du genre humain je dis, non pas comme un souhait, mais comme un fait : Avant nous le déluge ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas eu de déluge universel, depuis que le genre humain existe sur la terre. — —

6.

Parmi les historiens profanes, Hérodote est le plus ancien qui ait fait mention des Juifs. Il les appelle les Syriens de la Palestine ; il connaît leur usage de se circoncire, il dit qu'ils l'ont appris des Égyptiens. Il avait visité Jérusalem qu'il nomme Cadytis. Quoiqu'on ne trouve aucune trace de ce nom dans les livres nationaux, et que les savants n'aient point réussi à en expliquer l'origine, il est incontestable qu'Hérodote a voulu désigner Jérusalem, puisqu'il compare Cadytis pour la grandeur à Sardes, et qu'il n'existait en Palestine aucune autre ville de cette importance. Jérusalem, rebâtie depuis près d'un siècle, commençait alors à refleurir sous l'empire des Perses. — — Chœrilus. — —

7.

Certes, ce serait une belle noblesse de pouvoir remonter usqu'à Abraham, et déduire de là sa généalogie sans

alliage et sans interruption pendant près de quatre mille ans. Mais ne vous en flattez pas, messieurs R. et consorts ! Vous êtes, vous et vos coreligionnaires, un peuple mixte, comme tant d'autres qui passent aujourd'hui pour homogènes. On objecte que la physionomie nationale des Juifs, restée la même dans tous les pays où ils sont dispersés, et si fortement prononcée, prouve la pureté de leur sang. Hume s'est appuyé de ce fait pour nier l'influence des causes physiques sur l'homme. Il veut persuader ses lecteurs que les Juifs doivent à la loi de Moïse leur teint plus ou moins basané, leurs cheveux noirs et crépus, leur nez aquilin et serré, enfin ces lignes qui remontent du profil en arrière et donnent à leurs têtes un air de satyres grecs. Mais Hume a été singulièrement aveuglé dans cette discussion : il ne connaît pas d'autre cause physique que les influences du climat ; il ne fait pas entrer en ligne de compte la plus puissante de toutes, la race. Son argument serait bon, si la loi de Moïse n'interdisait pas aux Juifs d'épouser des femmes étrangères. La constance de la physionomie nationale pourrait prouver tout au plus que le mélange a été graduel, successif et pas assez considérable pour affecter la masse. Cependant je ne crois pas même devoir accorder autant. Car, comme nous verrons tout à l'heure, le premier mélange qui remonte à l'époque où les Hébreux se sont formés en corps de nation, a eu lieu entre les Phéniciens et les Égyptiens, deux peuples méridionaux, voisins, et dont la constitution physique peut avoir eu beaucoup d'analogie, quoique, à juger d'après leurs langues, ils appartinssent à des familles différentes. Ensuite, beaucoup d'expériences prouvent que les métis ne tiennent pas toujours le milieu entre les races croisées,

mais que celle des deux qui est plus vivace et douée d'une grande énergie générative, imprime plus fortement son caractère physiologique et physionomique à la postérité commune. — —

8.

Quel est le caractère distinctif des évangiles canoniques et des évangiles apocryphes, d'après lequel les chefs de l'Église primitive ont admis les uns et exclu les autres? Je ne vois pas de ligne bien tranchée; j'y trouve, au contraire, beaucoup de conformités. Les évangiles apocryphes sont écrits dans un grec barbare, ou dans un latin barbare, lorsque nous n'en avons que la version. Le grec hébraïsant des évangiles canoniques, quoique en partie calqué sur la version alexandrine des Septante, n'est pas classique non plus. Les évangiles apocryphes se contredisent sur plusieurs points; les contradictions ne manquent pas non plus dans les évangiles canoniques, comme le prouvent les tours de force et les vains efforts des harmonistes depuis tant de siècles. L'opposition entre l'évangile selon saint Jean et les trois autres pris collectivement est encore plus générale et plus frappante. Dans les évangiles apocryphes on trouve des applications arbitraires de plusieurs passages des prophètes relatifs à la personne de Jésus, destinées à prouver qu'il était bien le Messie, le sauveur promis aux Juifs. Ces interprétations manifestement fausses se trouvent aussi dans les évangiles canoniques; celui de saint Matthieu abonde particulièrement en ce genre. Les évangiles apocryphes rapportent des faits incroyables et même impossibles; les évangiles canoniques leur ressemblent en cela plus qu'en toute autre chose. Supposons un instant que tel trait que nous lisons

dans les évangiles canoniques en eût été élagué, que nous n'en eussions connaissance que par l'un des évangiles apocryphes, les théologiens le jugeraient peut-être très-sévèrement, et y verraient un argument contre l'authenticité du récit.

9.

Le désaccord entre les évangélistes est au grand jour et doit frapper tout lecteur attentif; l'accord, s'il existe, doit être caché bien au fond, puisqu'il y a près de quinze siècles que les harmonistes travaillent à faire disparaître les contradictions par toute espèce de subterfuges et de fins de non recevoir, et que néanmoins ils n'y ont pas encore réussi. Saint Augustin est le premier, que je sache, qui ait composé exprès un traité sur l'harmonie des évangiles. Mais avant lui d'autres pères de l'Église, nommément Origène, s'en étaient fort occupés, afin de réfuter des antagonistes tels que Porphyre et Celsus. — —

10.

L'évangile selon saint Jean est un récit fort incomplet de la mission de Jésus; les coïncidences avec les autres y sont rares. Autrefois les théologiens ont essayé d'expliquer cela en supposant que l'apôtre n'aurait voulu que donner un complément et qu'il aurait passé exprès sous silence les faits déjà généralement connus par les trois évangiles précédents.

11.

L'évangile de saint Jean n'est qu'un fragment de biographie : il ne nous apprend pas comment Jésus est entré dans le monde, ni comment il en est sorti.

En revanche l'évangéliste rapporte deux miracles également remarquables, par la place qu'ils occupent dans l'ordre du temps, et par leur nature, dont néanmoins les trois autres évangélistes ne parlent point : la conversion de l'eau en vin aux noces de Cana, que saint Jean signale expressément comme le début du prophète dans la thaumaturgie ; et la résurrection de Lazare, qui semble avoir eu lieu peu de jours avant la passion.

Comment expliquer ce silence des trois premiers biographes? Ont-ils ignoré ces miracles, ou ont-ils cru qu'il ne valait pas la peine d'en parler? Je comprends à la rigueur l'une et l'autre de ces raisons pour les noces de Cana : les disciples n'étaient pas encore rassemblés à cette époque, et d'ailleurs cette abondance de vin pouvait déplaire aux amis de la sobriété. Mais la résurrection de Lazare, opérée dans le voisinage de Jérusalem, devant un grand nombre de témoins? l'une des causes principales de la persécution des prêtres? sans contredit le fait le plus étonnant dont il soit fait mention dans aucun des évangiles?

12.

Le ministre d'état comte de Herzberg jouissait à un haut degré de la confiance et même de l'amitié de Fréderic-le-Grand. Supposons qu'une biographie de ce monarque ait été mise en circulation sous le nom de son premier ministre; que dans ce livre le nom de Herzberg ne soit jamais articulé, mais qu'il soit toujours paraphrasé par ces mots «le ministre que le grand Frédéric chérissait;» certes, tous les lecteurs sensés verraient là-dedans une modestie prétentieuse, et une affectation indigne d'un historien.

Mais avant de jeter un tel blâme sur un homme d'état d'un mérite éminent, il serait prudent de s'assurer s'il a été en effet l'auteur de cette biographie, ou si quelque admirateur maladroit du comte de Herzberg s'est étayé de son nom. Cette dernière conjecture gagnerait en probabilité, si le livre avait paru vers la fin de sa vie, dans un lieu éloigné de sa résidence, de sorte qu'il en eût pu ignorer la publication.

Supposons en outre qu'une biographie semblable, remplie d'ailleurs de traits intéressants qu'on chercherait vainement dans toutes les autres biographies du même grand homme, eût passé à la postérité; supposons, enfin, qu'on ne se fût avisé de faire les réflexions précédentes qu'après dix-sept siècles écoulés : il y aurait prescription, et le nom de l'auteur supposé resterait attaché à ce livre, malgré le scepticisme le plus ingénieux et le mieux motivé. [Voir les *Aperçus historiques*, N° 23.]

13.

Les disciples de saint Jean croyaient généralement qu'il ne mourrait point. D'après leur manière de voir, cette opinion ne manquait pas d'une certaine vraisemblance. Cet apôtre avait déjà atteint un âge extraordinaire; d'autre part les *christiani* s'attendaient incessamment à la fin du monde. L'on supposait donc que Jésus, revenant sur la terre, trouverait son disciple chéri encore en vie, et le ferait passer immédiatement à l'état des bienheureux ressuscités. Saint Jean ne dit pas expressément qu'il partage cette conviction, mais il l'indique de manière à ne pas pouvoir s'y méprendre. Il serait difficile de trouver un

autre sens dans ce passage mémorable de son évangile, chapitre XXI, versets 20—24. [Voir les *Aperçus histor., l. c.]*

14.

Les deux généalogies. On ne saurait admettre qu'un historien ait voulu se contredire à bon escient. Dans un ouvrage de longue haleine, tel que l'histoire romaine de Tite-Live, quelques contradictions peuvent se glisser par l'oubli ou la négligence. Mais cette excuse n'est pas admissible, quand deux données contradictoires sont placées l'une tout à côté de l'autre. Il faut en conclure que l'auteur y a été forcé par quelque nécessité extérieure, par une circonstance indépendante de sa volonté.

Saint Matthieu et saint Luc, dans leurs évangiles, racontent la naissance miraculeuse du Christ, chacun à sa manière. Les deux récits sont incompatibles : mais ce n'est pas là la question qui nous occupe en ce moment; il suffit de remarquer qu'ils excluent également Joseph, le charpentier de Nazareth, de toute prétention à la paternité. Néanmoins les deux évangélistes y joignent des généalogies, différentes en partie, mais d'accord sur ce point, qu'elles aboutissent l'une et l'autre à Joseph, et non pas à Marie, la mère de Jésus.

Comment concilier cela? J'en conclus que les écrivains qui ont rédigé les deux évangiles, ne sont pas les auteurs des généalogies; qu'ils les ont trouvées tout arrangées, et qu'ils n'ont pas osé les omettre, parce que les Juifs croyaient que le Messie devait être un descendant de David. J'en conclus de plus que ces généalogies ont été composées dans un temps où Joseph passait encore généralement pour le père naturel et véritable de Jésus. J'en

conclus en outre que Joseph avait très-discrètement gardé le secret de la grossesse de son épouse avant le mariage. J'en conclus enfin, que les traditions concernant la naissance miraculeuse n'ont été mises en vogue que dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la mort de Joseph, et peut-être celle de Marie, et la rédaction des deux évangiles.

Vous n'êtes pas contents de mes conclusions? Eh bien! je vous renvoie aux harmonistes. Ils disent entre autres que Marie était la cousine de Joseph. Si cela est vrai, il faudra convenir que c'était une singulière maladresse de la part des biographes, de ne pas avoir marqué en deux mots, que ces époux avaient le même grand-père, et que faire la généalogie de l'un, c'était faire la généalogie de l'autre. Mais ils ont eu recours à un tout autre expédient. Saint Matthieu dit « Joseph, l'époux de Marie; » et saint Luc, « Jésus, réputé fils de Joseph. » L'un et l'autre semblent avoir en vue la maxime des jurisconsultes romains, *Pater is est quem nuptiæ demonstrant.* — —

15.

— — Que le corps de Jésus, déposé le vendredi soir, aussitôt qu'il eut été détaché de la croix, dans une grotte sépulcrale taillée dans le roc, n'y ait plus été retrouvé le surlendemain à la pointe du jour par les femmes pieuses qui s'y étaient rendues dans le dessein d'embaumer la dépouille mortelle de leur maître chéri : c'est un fait que l'on ne saurait raisonnablement révoquer en doute.

Mais ce fait peut être envisagé de trois manières différentes : c'était ou une résurrection miraculeuse, ou une résurrection naturelle, ou enfin un enlèvement clandestin.

La première supposition, qui est la doctrine chrétienne, une fois admise, nous dispense de toute recherche ultérieure. Quand il s'agit de miracles, la critique historique est hors de propos. Toutefois elle pourrait s'exercer encore sur les récits de cet événement qui nous ont été transmis. Dans les quatre évangiles les variations et même les contradictions (car tel silence équivaut à une négation expresse) sont considérables. Cela ne saurait porter atteinte à la certitude du fait principal, sur lequel tous sont d'accord. Seulement nous serons peut-être forcés de modifier l'idée que nous nous étions formée de l'inspiration, et de convenir que ce privilége des auteurs sacrés ne leur communiquait pas la connaissance parfaite des faits dont ils n'avaient pas été témoins oculaires ou du moins contemporains; que, par conséquent, ils dûrent se borner à consigner par écrit la version qui leur semblait être la plus fidèle. La diversité de leur jugement là-dessus donne même une idée favorable de leur bonne foi : on voit qu'ils ont écrit avec une entière spontanéité, sans se régler sur le mot d'ordre donné par le chef de la secte.

Aucun des disciples n'était présent au moment où le sépulcre fut ouvert par le renversement de la pierre qui en fermait l'entrée. Seulement quelques femmes dévouées au prophète étaient venues de grand matin visiter son tombeau. Dans les trois derniers évangiles, lors de leur arrivée la pierre était déjà enlevée, et elles purent se convaincre que son corps inanimé n'était plus dans le caveau. Elles virent ou crurent voir une apparition d'un ou de deux anges. Ces femmes étaient portées à l'exaltation; leur attachement au prophète qu'elles avaient suivi dans sa mission, en quittant leurs familles, le prouve. Avec une

imagination mobile, dans le passage subit d'une douleur accablante au comble de la joie, peut-on s'étonner qu'elles aient été hors d'état d'observer exactement tous les détails, et qu'une certaine confusion ait régné dans le rapport qu'elles en firent aux Onze assemblés?

Saint Matthieu seul parle d'un tremblement de terre; de la descente visible d'un ange du haut des cieux qui fit rouler la pierre loin du sépulcre; enfin d'un poste de soldats romains, frappé de stupeur. Luc seul aussi fait spectatrices de cette grande scène les deux femmes qui, selon lui, étaient arrivées sur les lieux, Marie-Madelaine et l'autre Marie.

Il est singulier que l'évangile de saint Matthieu, qu'on prend pour le plus ancien, abonde plus en circonstances miraculeuses qui auraient signalé la résurrection, que les trois évangiles suivants. Car d'ordinaire les objets favoris d'une tradition populaire, soit faits, soit fictions, grandissent en raison de la distance du temps, et sont plus fermement crus à mesure qu'ils deviennent plus incroyables. Ici l'inverse est arrivé. En revanche, l'évangéliste ne parle point de la merveille des merveilles, de l'ascension; et son texte ne fournit pas le moindre indice qu'il ait eu connaissance de ce dogme futur.

Quant à la seconde supposition, cette thèse : « tel homme mort a ressuscité, » implique contradiction. Car la mort est précisément la cessation absolue et irrévocable des fonctions vitales : c'est là sa définition. Or, si les fonctions vitales reprennent leur cours, c'est une preuve que la cessation n'était que temporaire, et que, par conséquent, la mort n'était point réelle. Dans l'espèce humaine la suspension de l'activité des organes par l'effet d'une

maladie, peut se prolonger d'une manière étonnante. Beaucoup de funestes exemples d'un réveil tardif dans le cercueil ont averti tous les gouvernements policés de faire des règlements contre les inhumations précipitées. Pline raconte le malheur d'un Romain qui ne fut rappelé à la vie que sur le bûcher, et qui, ayant échappé à la maladie, périt cruellement dans les flammes.

La troisième supposition, celle d'un enlèvement clandestin, a pu se présenter momentanément à l'esprit des amis de Jésus, avant qu'il leur eût apparu vivant. Aussi nous voyons dans l'évangile de saint Jean Marie-Madelaine assise devant la tombe ouverte, pleurant de chagrin de n'y plus retrouver le corps de son bienfaiteur. Sans doute, dit-elle, des hommes inconnus l'ont emporté et caché quelque part. Mais bientôt elle fut rassurée en le voyant debout devant elle, et en écoutant ses paroles consolantes. — —

Evangelium S. Matthæi.	I. Cap. 28, 1. cf. 9. 10. Maria-Magdalena et altera Maria. Ipso resurrectionis die, mane. In via a sepulcro ad Hierosolyma.	II. Cap. 28, 16 ad fin. Undecim discipuli. Tempore non definito. In monte quodam Galilaeæ. Ultima allocutio.
Evangelium S. Marci.	I. Cap. 16, 9. Maria-Magdalena. Ipso resurrectionis die, mane. Quantum videtur, in eadem via.	II. Cap. 16, 12. Duo discipuli iter facientes. Tempore non definito. In agro Hierosolymis vicino.
Evangelium S. Lucæ.	I. Cap. 24, 34. Simon (Petrus) apostol. Eodem die. Quantum videtur, in eadem via.	II. Cap. 24, 13...31. Duo discipuli iter facientes. Ipso resurrectionis die. In via ab Hierosolymis ad Emmaum et in ipso vico.
Evangelium S. Johannis.	I. Cap. 20, 14...18. Maria-Magdalena. Ipso resurrectionis die, mane. Prope sepulcrum.	II. Cap. 20, 19...23. Discipuli præter Thomam. Eodem die, vesperi. Hierosolymis in cubiculo clauso. Spiritus sancti afflatus.
Acta Apostolorum in prooemio.	Per quadraginta dies post passionem visendum apostolis et sæpe cum iis collocutus est. Tempora singulatim non definiuntur. Hierosolymis aut in vicinia id factum esse videtur.	
Epistola I. S. Pauli ad Corinthios. Cap. 15, 5...8.	I. Kephas.	II. Duodecim discipuli.

EX COMITATU PROPHETAE NAZARENI, QUIBUS IS POST
CUM LOCORUM ET TEMPORUM ANNOTATIONE.

III. Cap. 16, 14 ad finem. Undecim discipuli. Die non definito, cœnandi hora. Hierosolymis, in communi deversorio. Ultima allocutio. Ascensus in cœlum.		
III. Cap. 24, 36 ... 43. Undecim discipuli eorumque comites. Hierosolymis in communi deversorio.	IV. Cap. 24, 50 ad finem. Undecim discipuli eorumque comites. Paulo post, ut videtur. Bethaniæ. Ultima allocutio et ascensus in cœlum.	
III. Cap. 20, 26 ... 31. Discipuli Thoma præsente. Post octo dies elapsos. Hierosolymis in communi deversorio.	IV. Cap. 21. Simon Petrus, Thomas, Nathanael, Zebedæi filii et duo ex reliquis discipulis. Tempore non definito. Ad lacum Tiberiadem.	
esse vivum exhibuit	IV. Cap. 1, 1 ... 12. Omnes apostoli. Die quadragesimo post resurrectionem, ut videtur. In monte Oliveti prope Hierosolyma. Ascensus in cœlum.	
III. Plus quam quingenti fratres congregati.	IV. Jacobus.	V. Omnes apostoli.

17.

Quand un prophète condescend à accepter une invitation à dîner, il ne devrait pas, ce semble, débuter par une incartade contre la classe d'hommes à laquelle son hôte appartient. Il ne devrait pas non plus choquer les usages reçus, surtout ceux qui ne sont, en réalité, que des soins de propreté, quoique dans plusieurs religions, par une superstition innocente, ils aient passé pour des actes du culte.

18.

Saint Pierre était marié, puisqu'il est question de la maladie de sa belle-mère. Avait-il des enfants de ce mariage? Et que devint sa femme après sa vocation?

18.

Je ne comprends pas trop comment l'Église romaine a pu s'imaginer que saint Pierre aurait été le premier évêque de Rome. Dans les Actes aussi bien que dans l'Épître aux Galates, nous le voyons stationnaire à Jérusalem au moins dix-sept ans après la mort de son maître. Il alla une fois à Antiochie, mais c'était pour surveiller les innovations de saint Paul. Saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, le frère de Jésus, passaient pour les piliers de cette église mère qui était maintenue par les contributions volontaires des fidèles dispersés dans plusieurs provinces. Saint Pierre, comme nous l'avons déjà remarqué, était mari, peut-être père de famille : aura-t-il échangé une position aussi avantageuse contre une mission lointaine, à laquelle il était fort mal préparé, à cause de son ignorance

des langues classiques? Sa première Épître n'est pas une preuve qu'il ait su parler le grec avec facilité : il a pu la dicter dans sa langue maternelle, c'est-à-dire le syriaque vulgaire, et la faire traduire par son secrétaire pour les communautés hellénistes. La seconde Épître, qui semblerait avoir été écrite à Rome même, est fort suspecte.

Pourquoi n'a-t-on pas plutôt élevé saint Paul à cette dignité? Son séjour à Rome est un fait constaté. Le titre évêque (*ἐπίσκοπος*) se trouve pour la première fois dans ses épîtres. Il réglait la discipline, il nommait des évêques : ce sont bien là les fonctions d'un pape.

Mais je comprends : saint Paul n'était pas du nombre des Douze. Sa célébrité devint immense, mais ses commencements avaient été fort obscurs. D'ailleurs on trouvait dans quelques paroles des Évangiles la prééminence de saint Pierre clairement énoncée. — — ?

20.

Comment s'appelait l'apôtre saint Paul? Nous l'ignorons. Cela est assez surprenant, quand il s'agit d'un homme dont nous possédons une biographie, point complète en effet, mais détaillée, composée de son vivant par un compagnon de ses missions, de l'un des principaux fondateurs de la communauté chrétienne, de l'écrivain le plus fécond parmi les apôtres.

Je m'explique. Les Romains avaient généralement trois noms : un prénom, un nom patronymique, et un surnom. Les prénoms sont en petit nombre, et on n'en voit jamais surgir de nouveaux : ils servaient à distinguer les individus d'une même famille. Les surnoms sont de toute espèce; on y employait même des mots étrangers. Ils

furent ajoutés au nom principal pour distinguer, soit plusieurs branches issues d'une même souche, soit une diversité d'origine. Car les Romains donnaient leur nom patronymique *(gentilicium)* à leurs affranchis et aux étrangers qui avaient obtenu par leur faveur le droit de cité, et dont ils restaient les patrons; de sorte que le nom principal n'était plus une marque certaine de noblesse. Cela fit naître l'usage, qui nous embarrasse quelquefois dans les historiens, d'omettre le nom principal, et de désigner les personnages seulement par le prénom et le surnom. Dans les actes officiels on continua cependant d'employer tous les trois noms.

Saül, Juif et Pharisécn, né en Cilicie, était citoyen romain par droit héréditaire. Saül, ou avec une terminaison latine, Saulus, est évidemment son nom national, ajouté comme surnom au nom patronymique que son père ou quelqu'un de ses ancêtres doit avoir reçu de son patron.

Le savant historien des Juifs, Josephe, nous fournit un exemple analogue. Il obtint le droit de cité par la faveur de Vespasien, dont le nom patronymique était Flavius: le client fut donc appelé *Flavius Josephus.*

Saint Luc nomme son chef *Saül* aussi longtemps qu'il le peint comme persécuteur des chrétiens, et même pendant quelque temps après sa conversion. Il s'exprime vaguement sur le nom de Paulus. Probablement l'apôtre se défit de son vrai nom, pour ne pas réveiller le souvenir de ces persécutions dont il s'était repenti. Le nom adopté ne pouvait pas lui appartenir de droit. C'est en effet un nom romain, mais un surnom: comme tel nous le connaissons dans l'illustre famille des Émiles. Plus tard il a

pu être employé comme prénom, mais les exemples sont fort rares.

Dans les Actes il est question d'un proconsul dans l'île de Chypre, appelé *Sergius Paulus* : c'était donc le même surnom, ajouté à un autre nom de famille. Sergius fit un accueil favorable à l'apôtre; immédiatement après, le biographe de celui-ci le désigne pour la première fois par le nom de Paulus. Saül aurait-il adopté ce nom par reconnaissance pour son protecteur? C'est l'opinion de Hugo Grotius.

En tout cas nous ignorons le nom patronymique qui constatait le droit du Juif Saül au titre de citoyen romain. Comment se fait-il que saint Luc ne l'ait pas articulé dans une occasion où ce nom était de la plus haute importance?

21.

C'est une des nombreuses paradoxies de l'histoire du christianisme qu'un Juif né dans une contrée éloignée de la Palestine, un Pharisèen, un instrument du sacerdoce, un homme resté étranger à Jésus pendant qu'il vivait, qui ne l'avait jamais entendu prêcher, ni vu ses miracles, qui ne savait rien de sa résurrection, si ce n'est par les rapports d'autrui, qui n'avait eu que de courtes conférences avec les confidents et les amis intimes du prophète; que saint Paul enfin, à lui seul, ait contribué plus puissamment à la propagation de la nouvelle doctrine, que tous les douze disciples collectivement. Les Juifs, avant cette époque, avaient souvent naturalisé des étrangers, mais c'était à condition de se faire circoncire et de se conformer à la loi mosaïque. Saint Pierre, dès le commence-

ment, en vertu de cette vision symbolique des animaux purs et impurs, avait baptisé plusieurs païens sans exiger la circoncision.

Dix-sept ans après la conversion de saint Paul, lui et saint Barnabé furent députés vers les apôtres qui siégeaient à Jérusalem, afin d'obtenir leur assentiment à ce qu'on avait déjà fait, c'est-à-dire que les gentils convertis fussent dispensés de la circoncision et des autres pratiques de la loi mosaïque. Saint Pierre se déclara pour l'affirmative. A cette occasion les trois chefs de l'église centrale, saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, firent un pacte formel avec saint Paul : ils lui cédèrent les missions parmi les gentils, en se réservant celles auprès des Juifs dispersés dans l'empire romain.

Plus tard saint Pierre montra encore une certaine fluctuation. Arrivé à Antiochie, il avait d'abord partagé les repas des frères non circoncis. Ensuite, ayant reçu un message de saint Jacques, il s'en retira, et saint Paul eut à ce sujet une dispute très-vive avec son rival. On voit par ce trait que, si tard encore, le frère de Jésus était fort attaché aux coutumes nationales.

Les démarches hardies et décisives de saint Paul ont abattu la grande barrière qui séparait jusqu'alors les Juifs de toutes les autres nations. Sans lui les Nazaréens eussent pu continuer longtemps d'exister comme une secte réformée au sein du judaïsme. Il fut le fondateur d'un christianisme cosmopolite.

22.

Saint Paul est le vrai fondateur de l'Église chrétienne : c'est lui qui a transformé la secte judaïque des Nazaréens

en religion destinée à tous les peuples. Voilà un grand paradoxe historique. Saint Paul était un néophyte tardif; il n'avait point connu le Christ personnellement; il n'avait point entendu ses enseignements; il n'avait vu aucun de ses miracles; il n'avait pas non plus assisté à leffusion du Saint-Esprit. Il reçut le baptême de la main d'Ananias, d'un disciple obscur qui résidait à Damas. Il fit sa première mission en commun avec saint Barnabé, mais en sous-ordre. L'apôtre ambitieux se lassa bientôt de cette situation, et se brouilla avec son bienfaiteur. Que pouvait-il raconter, attester, prêcher de son propre chef? Nous le voyons par ses épîtres : il y a peu de faits, excepté ce qui concerne sa propre vie; le reste est du raisonnement. Saint Paul n'eut que peu de communications directes avec les disciples primitifs, les confidents de Jésus. Ceux-ci, qu'il appelle lui-même les piliers, voyaient d'un mauvais œil ses empiètements sur leur autorité : mais il fallut entrer en négociation avec un homme déjà devenu célèbre. Il paraît que saint Paul a dû son ascendant en partie à une légère teinte de savoir grec, mais principalement à la hardiesse avec laquelle il renversa les barrières qui avaient séparé jusqu'alors les Juifs du reste du genre humain, c'est-à-dire la circoncision et les viandes défendues. Peut-être aussi sa qualité de citoyen romain, qui avait manqué à Jésus et à ses disciples, lui fut-elle fort utile. Il était, d'une certaine façon, un Juif anobli, et cela lui aura valu un accès plus facile hors du cercle de sa nation. — —

23.

Saint Paul était un homme politique; il voyait très-bien ce qui pouvait servir à l'agrandissement de la secte qu'il

avait embrassée, et à l'affermissement de sa propre autorité. S'il était né dans une république agitée par les factions, pour peu qu'il eût eu accès aux affaires, il aurait en tout cas joué un rôle, soit comme aristocrate, soit comme démagogue, et peut-être successivement comme l'un et l'autre.

24.

Saint Paul se vante d'avoir reçu de Gamaliel, à Jérusalem même, son instruction religieuse. Ce Gamaliel était un vrai sage : humain, modéré, et cependant assez courageux pour se déclarer contre l'avis unanime du Sanhédrin. Mais il n'avait pas réussi à inspirer ses sentiments de tolérance à son élève, puisque Saül débuta comme un zélateur aveugle et sanguinaire de la loi judaïque.

25.

Dans les fréquentes révolutions de notre temps, on a vu souvent des hommes d'état changer subitement d'opinions, et, comme on dit vulgairement, tourner casaque selon les succès variés des partis. Des républicains furibonds se sont transformés en panégyristes du pouvoir absolu d'un seul, des adulateurs de l'usurpation en chevaliers de la légitimité. Ces palinodies ont retenti même du haut de la chaire. Ceux dont les discours prononcés et les écrits publiés à différentes époques se donnaient un démenti si formel, ont été en butte au ridicule et même au reproche plus grave de défection et de perfidie. Ils n'avaient pas le même moyen que saint Paul de se justifier, sur un changement tout aussi brusque dans sa profession de foi. L'apôtre se vantait d'avoir été éclairé par des révélations divines,

des apocalypses, c'est le mot dont il se sert. De quelle nature étaient-elles? Les Épîtres en donnent une autre idée que son historien.

26.

L'accident qui frappa saint Paul près de Damas, et qui causa sa conversion subite, est rapporté trois fois dans les Actes. La première fois l'historien parle en son propre nom, les deux autres fois le récit est mis dans la bouche de l'apôtre. Il y a un grand nombre de variations, dont plusieurs sont assez importantes, mais l'une est de nature à changer la chose du tout au tout. Saint Luc dit : « Les « hommes qui l'accompagnaient, demeuraient tout étonnés; « car ils entendaient une voix et ils ne voyaient per- « sonne. » Saint Paul, au contraire, dans son discours adressé en hébreux aux Juifs à Jérusalem, en présence du tribun romain : « Ceux qui étaient avec moi virent bien la « lumière, mais ils n'entendirent point la voix de celui qui « me parlait. » Dans l'apologie qu'il prononca à Césarée devant Agrippa et Festus, la négation n'est pas aussi distinctement exprimée, mais elle doit être sous-entendue; car saint Paul dit : « J'entendis une voix, » rien de plus, tandis qu'il assure que la lumière céleste environna tous ceux qui l'accompagnaient, et qu'ils tombèrent tous par terre.

Or, si tous ceux qui étaient présents ont entendu la voix d'un personnage invisible, le miracle s'est passé dans le monde physique; il y a eu dans l'air ces vibrations sonores qui produisent la sensation d'une voix articulée. Si, au contraire, Saül seul a entendu ou cru entendre ces paroles rapportées si différemment dans les trois récits,

ce n'est plus qu'une vision intérieure, un phénomène psychologique. Que juger d'un historien qui se contredit ainsi, et qui ne semble pas même s'apercevoir de l'importance de cette contradiction ?

27.

Rien n'est plus ordinaire dans les climats méridionaux qu'un coup de foudre subit et isolé, point annoncé par des nuages amoncelés, ni suivi d'une averse. Il est fort naturel aussi qu'un cheval, effrayé en même temps par l'éclair et le fracas du tonnerre, se cabre, et par suite de ses mouvements précipités il peut facilement s'abattre. Enfin une forte explosion électrique qui effleure les yeux sans les frapper directement, peut causer un tel éblouissement qu'on ne recouvre l'usage de la vue qu'après quelques jours. Voilà cependant tout le miracle de la conversion de saint Paul. Je n'y vois rien de merveilleux, si ce n'est la mobilité d'un caractère passionné. Saint Paul est toujours encore Saül : seulement la direction de son zèle inquiet et ambitieux est changée.

28.

Une forte secousse physique, une frayeur soudaine, un bouleversement des sens, un danger instantané auquel on échappe, doivent augmenter la mobilité de l'imagination et disposer un homme passionné à devenir visionnaire. C'est ce qui est arrivé à saint Paul lors de l'accident près de Damas. Après son entretien avec la voix invisible, il crut avoir eu une seconde apparition dans le temple de Jérusalem. Il consultait, sur les missions à entreprendre, ses rêves comme des messages du ciel. Ayant passé

brusquement d'un extrême à l'autre, de la haine d'un imposteur présumé à l'adoration du fils de Dieu, saint Paul prêcha le Christ qu'il n'avait jamais vu, avec plus d'exaltation que les apôtres primitifs, ses commensaux, ses confidents, et les témoins de ses paroles et de ses actions.

29.

Saint Paul, ou, pour parler plus exactement, à cette époque encore Saül, avait de grandes obligations à saint Barnabé. Après sa conversion, selon saint Luc, Saül fit un séjour de quelque durée à Damas; une conjuration des Juifs orthodoxes, qui voulaient l'assassiner, le força de s'échapper clandestinement. Il se rendit à Jérusalem, et tâcha de trouver accès auprès des disciples de Jésus, chefs de la secte; mais ils se défièrent de lui, sachant qu'il avait persécuté leurs frères. Alors Barnabé le prit sous sa protection, le présenta aux apôtres et répondit de sa loyauté. Néanmoins il courut de nouveaux dangers, quelques Grecs, c'est-à-dire Juifs hellénisés, à qui il avait fait des ouvertures, ayant conspiré contre sa vie. Il partit donc de Jérusalem, accompagné par quelques-uns des frères jusqu'à Césarée; de là il regagne sa ville natale, Tarse en Cilicie, quelque temps après. Les chefs de la communauté à Jérusalem apprirent que les frères, dispersés par la crainte de subir le même sort que saint Étienne, avaient converti beaucoup de monde à Antiochie; ils y dépêchèrent Barnabé, muni de leurs pleins pouvoirs. Celui-ci, après y avoir fait sa première inspection, alla de son gré à Tarse pour retrouver Saül. Il le ramena avec lui à Antiochie, où ils travaillèrent conjointement à augmenter le nombre des fidèles, qui, dans cette ville la

première, furent appelés *christiani*. Un an plus tard les deux apôtres furent envoyés à Jérusalem, pour y porter le produit d'une collecte, faite à l'effet de soulager l'église mère dans l'appréhension d'une disette générale. Ils revinrent à Antiochie, accompagés d'un certain Joannès, surnommé Marcus. Choisis par leurs confrères pour l'œuvre des missions lointaines, ils passèrent à Seleucie en Chypre, et de là en Pamphylie, où Marcus les quitta pour retourner à Jérusalem. Les deux apôtres continuèrent leur vie ambulante à travers différentes contrées de l'Asie Mineure, avec des succès variés. Revenus à Antiochie, ils trouvèrent la communauté divisée sur une question de discipline ecclésiastique. L'assemblée des disciples établie dans la cité sainte était toujours en possession de l'autorité suprême; Barnabé et Saül furent délégués pour demander une décision, qu'ils rapportèrent accompagnés par des mandataires munis d'instructions écrites. Après quelques jours, les deux apôtres se décidèrent à entreprendre de nouvelles missions; Barnabé voulut s'associer Joannès Marcus; Saül s'y opposa, en soutenant que cet homme, qui les avait abandonnés en Pamphylie, était indigne d'un tel honneur. Là-dessus ils eurent une querelle violente; ils se séparèrent pour ne jamais plus se rejoindre. Barnabé s'embarqua pour Chypre, et Saül poursuivit d'un autre côté ses courses aventureuses.

Je trouve le procédé de saint Paul fort mauvais. Barnabé était son bienfaiteur, son patron, et lui avait donné des preuves d'une affection spontanée. Convenait-il à Saül d'être irréconciliable envers Marcus pour un manque de zèle, à lui, coupable du crime bien autrement grave d'avoir persécuté les fidèles? Mais il était las de jouer le second

rôle, et jusque là Barnabé avait été considéré comme son supérieur : la scène à Lystra le prouve clairement, puisque les simples habitants de cette ville prirent Barnabé pour Jupiter et Saül pour Mercure..

Saint Paul voulut à son tour être chef de mission, et il le fut. Sans doute, il avait beaucoup d'activité, du courage et un certain talent d'orateur. Mais pourrait-on nier que son grand mobile était l'ambition? Que savait-il du Christ, dont il n'avait jamais recueilli les oracles, qu'il n'avait pas même vu? Enfin, il s'est acquis une célébrité immense, il a éclipsé son ancien ami avec lequel il s'était brouillé si brusquement. Il existe encore une épître sous le nom de saint Barnabé, mais l'authenticité en est douteuse.

30.

Je suis bien de l'avis de saint Pierre, quand il dit dans sa seconde épître qu'il y a dans les épitres de saint Paul quelques passages difficiles à comprendre. Mais quand il ajoute : « Les hommes mal instruits et mal affermis tor- « turent ces passages, comme ils torturent aussi le reste « des écritures, ce qui doit tourner à leur propre perdi- « tion, » cela ne me paraît pas juste. Il n'y a pas moyen de tirer un sens clair d'un texte obscur, sans faire quelque violence aux expressions. On peut être mal instruit et mal affermi dans la foi, sans avoir la moindre mauvaise volonté : ainsi donc les lecteurs porteraient la peine des fautes de l'écrivain.

31.

Il y a douze signes du zodiaque; douze mois solaires dans l'année; douze travaux d'Hercule (qui peut-être ne

sont autre chose qu'une représentation figurée de la course annuelle du soleil); douze heures variables du jour, et douze de nuit; douze pouces dans un pied; douze onces dans un as (division tellement dominante chez les Romains, qu'on l'appliquait à la totalité d'un héritage comme à chaque autre totalité divisible, et qu'on évaluait les portions par le nombre des onces); douze paladins de Charlemagne, &c., &c.

Il y avait aussi douze tribus du peuple israélite. La tribu de Lévi étant exclue du partage des terres, le nombre des états confédérés serait devenu imparfait, si on ne l'avait complété en formant deux tribus de la postérité de Joseph.

La nomination des douze disciples de Jésus est sans doute en rapport avec cette division du peuple hébraïque. Il est vrai que depuis plus de six siècles dix tribus n'existaient plus comme telles : elles avaient été transportées au fond de l'empire d'Assyrie par une de ces *anastases* si commune dans l'histoire des monarchies asiatiques. On ignore ce qu'elles sont devenues depuis. De notre temps on a cru reconnaître leur postérité dans la nation belliqueuse des Afghanes ou Patanes : mais cette hypothèse a été bientôt réfutée par une observation plus exacte. Le résidu de la population en Palestine avait formé le peuple samaritain, des schismatiques que les Juifs des deux tribus orthodoxes, Juda et Benjamin, avaient en horreur.

Les sectateurs du prophète croyaient néanmoins que ses disciples seraient appelés à juger les douze tribus dans le royaume des cieux. Mais comme ce royaume devait commencer par la venue du Messie dans sa gloire, et par la première résurrection, suivie du jugement des vivants

et des morts, leur autorité pouvait s'exercer sur le temps passé où les tribus existaient encore dans leur intégrité.

Le nombre des Douze était reconnu tellement pour normal, qu'une place étant devenue vacante par la trahison de Judas-Iscariote, les Onze, peu de temps après la résurrection, procédèrent à la nomination d'un remplaçant, qu'ils firent désigner par le sort parmi les disciples en sous-ordre. — —

32.

Si quelqu'un pouvait me dire avec une parfaite certitude quels ont été les douze Apôtres, je lui en serais très-reconnaissant. J'ai lu, relu et examiné les textes originaux, mais je n'ai trouvé aucun résultat satisfaisant. Il est bien entendu que celui qui voudra m'éclairer, doit avoir mieux réussi que moi, en suivant la même marche, c'est-à-dire en se bornant uniquement à l'étude du Nouveau-Testament. — —

33.

Dans l'ordre de la nature, les pères naissent avant leurs enfants. Pourquoi a-t-on donc nommé Pères de l'Église les premiers savants théologiens qui ont vécu trois ou quatre siècles après la fondation de la secte nazaréenne?

Aurait-on eu en vue un trait de la zoologie fabuleuse du peuple? On dit que l'ourse met au monde des petits tout informes; ensuite l'ours mâle survient et les lèche assidûment avec un tel succès qu'on y voit peu à peu paraître quatre pattes, une petite queue et un museau, tout cela encore assez lourd et grossier. De là vient le sobriquet d'un ours mal léché.

De même, dans les communautés primitives des chrétiens, la doctrine était flottante, ainsi que le prouve une infinité d'hérésies qui alors n'étaient point légalement condamnées, ni ne pouvaient l'être, parce qu'on manquait d'une autorité centrale.

34.

Que dirait-on d'un capitaine de haut bord qui, craignant que son vaisseau ne chassât sur ses ancres par une mer houleuse, jetterait à l'eau un hameçon attaché à un fil de soie, pour lui servir d'ancre supplémentaire? Cependant les apologètes, anciens et modernes, ont quelquefois employé des arguments tout aussi faibles dans leur effort de conduire à bon port la barque de saint Pierre malgré le souffle impétueux de l'incrédulité.

Sulpicius Severus — Châteaubriand — Cuvier — Wiseman —

35.

L'Église romaine est aujourd'hui comme un tigre auquel on aurait arraché les dents et les griffes. On peut jouer impunément avec lui et s'amuser à caresser sa peau veloutée. Mais si les dents et les griffes venaient à repousser, oh! alors ce serait une autre affaire : il faudrait l'assommer.

36.

Beaucoup de théologiens chrétiens ont attribué à la justice divine des maximes et des procédés qu'aucune justice humaine n'oserait avouer. J'entends par justice humaine une législation concernant la répression des

délits et des crimes, qui soit fondée sur le droit naturel, et appliquée à tel ou tel état social. Car les tribunaux établis pour venger la religion offensée, en punissant les blasphèmes, les sacriléges, les hérésies, et la défection, tels que l'Inquisition, se permettent tout et avouent tout.

37.

Schleiermacher, dans son système ou plutôt dans son examen de la foi chrétienne, éconduit formellement le diable, en lui réservant néanmoins, ce qui est assez plaisant, ses titres honoraires dans la liturgie. Soit : j'aime cela mieux encore que l'extrême opposé, où se sont jetés quelques théologiens de nos jours, entre autres Fr. Schl. Ceux-ci élargissent tellement la sphère du démon, qu'à les entendre il semble douteux si c'est bien Jehovah ou Lucifer qui aurait créé ce monde visible. Mais je trouve les arguments de Schleiermacher peu concluants, et je m'étonne qu'un esprit philosophique ait pu en mettre en avant de pareils. Comment admettre, dit-il, que le diable soit en révolte permanente, tandis qu'il a dû se convaincre que tous ses efforts sont vains contre la toute-puissance divine. Il aurait donc fait sa soumission, et tâché d'obtenir sa grâce. — Vous supposez un diable raisonnable et calme. Un prince qui entreprend une guerre d'ambition contre un souverain beaucoup plus puissant, après avoir éprouvé de nombreuses défaites, pour sauver le reste, consentira sans doute à faire la paix, même à des conditions fort humiliantes. Mais cette soumission qui vous paraît si naturelle, est rendue impossible par l'embrasement de l'orgueil et le déchaînement de toutes les passions haineuses. Un homme envieux sait bien que ce sentiment le

dessèche et le consume intérieurement, que cela le rejette plus en arrière de ceux dont il envie le sort fortuné : cependant il ne s'en désiste pas. Le diable se réjouit du mal, il le veut, il le fait, dût-il lui en coûter mille douleurs déchirantes. Gœthe fait dire à Méphistophelès : « Je ne « connais rien de plus maussade au monde qu'un diable « qui désespère. »

Enfin peut-on dire, dans les vues chrétiennes, que le diable n'ait obtenu aucun succès, puisqu'il a conduit tant d'âmes à la perdition, en dépit de tous les efforts de la miséricorde divine?

Je dirai encore que, s'il existe un diable, il doit nécessairement être athée. Je n'ignore pas le passage de l'Écriture qui me semble être contraire, mais pour le moment je laisse là cette discussion. — —

38.

Quand la religion, ou plutôt quand la superstition commande, tous les sentiments humains doivent se taire. Des femmes carthaginoises mettaient leurs enfants entre les bras brûlants de leur dieu Moloch, et des parents catholiques envoient leurs jeunes filles nubiles au confessionnal. La prostitution est pire que la mort; la prostitution de l'âme est pire que celle du corps : et c'est là une prostitution de l'âme.

A l'âge où le sexe se développe, une jeune personne éprouvera des émotions vagues et je ne sais quel pressentiment de délices inconnues; elle les éprouvera d'autant plus qu'elle est mieux douée par la nature; car le tempérament est une vertu de l'organisation. Mais une vierge élevée dans les habitudes de la pudeur, détournera son

imagination de ces désirs naissants, elle voudra les ignorer, elle en rougira sans témoin. Et vous exigez qu'elle y réfléchisse, qu'elle les examine, qu'elle en fasse la confidence à un homme, qu'elle réponde aux questions indiscrètes d'un prêtre qui peut-être.... — N'allons pas plus loin, cela fait frémir! Jusque là tout était naturel, involontaire et par conséquent innocent; le péché n'arrive que sur le prie-dieu du confessionnal.

La vierge la plus sage, dit Shakspeare, est assez prodigue, quand elle laisse voir seulement à la pâle et chaste Lune une partie de ses charmes.

39.

La confession est la lessive des âmes pénitentes ; vient ensuite l'eucharistie, qui en est le blanchissage ; après quoi le commun des pécheurs recommence à salir son linge de plus belle.

40.

Puisque manger du poisson passe pour faire maigre, les poissons les plus voraces, qui dévorent les petits de leur propre espèce, tels que les brochets, font maigre pendant toute l'année.

41.

Notre Schiller a fait deux vers sublimes dans sa *Marie Stuart*. Mortimer, amoureux de Marie, pour la sauver, a conspiré contre Élisabeth. Il dit :

Noch heut' will ich die Königin durchbohren :
Ich hab' es auf die Hostie geschworen.

Dès aujourd'hui je veux frapper au cœur la reine :
J'en ai fait le serment sur la sainte patène.

Voilà toute la morale des Jésuites. Votre cour, dans son aveuglement, les choyera jusqu'à ce qu'ils aient assassiné un prince constitutionnel.

42.

L'économie du règne animal est comme un banquet magnifique offert par la nature à tous les êtres vivants sur ce globe terrestre. Grands et petits sont reçus avec une égale hospitalité. On voit des tables innombrables chargées d'une variété infinie de mets et de viandes, afin que chacun puisse satisfaire son goût particulier. On y fait bombance. Il y a, toutefois, une circonstance fâcheuse : les convives la plupart finissent par être mangés eux-mêmes, et le moment où il faudra changer de rôle et devenir viande est incertain. On dirait que des êtres doués de quelque sensibilité et d'une intelligence quelconque, en voyant mille cruels exemples autour d'eux, devraient perdre tout appétit, comme Damoclès au repas de Denys le tyran, après qu'il eut aperçu le glaive suspendu au-dessus de sa tête. Mais les animaux semblent se régaler en pleine sécurité; seulement quand ils sont menacés de près, ils tâchent de se défendre ou de s'esquiver. S'ils y réussissent, ils se remettent tout de suite à table; s'ils succombent, cela ne fait aucune impression sur leurs voisins.

Dans les abîmes de l'Océan cette allélophagie est universelle; elle est aussi fort répandue parmi toutes les classes d'animaux terrestres; cependant les espèces herbi-

vores sont nombreuses, et, au milieu de cette guerre de tous contre tous, elles restent en général paisibles et pacifiques. Même les plus puissants qui, ayant le sentiment de leur force, sont irascibles, tels que l'éléphant, le rhinocéros, le taureau et le buffle sauvages, n'usent jamais de représailles : ils se contentent de repousser ou de terrasser l'ennemi, mais ils ne touchent point à sa chair. Il ne faut pas croire non plus que les plus forts animaux de proie jouissent du privilège d'une inviolabilité absolue, comme semblerait l'indiquer le titre de rois des forêts qu'on leur a donné. L'éléphant lance le tigre en l'air avec sa trompe et le reçoit sur ses défenses. Le buffle perce le lion de ses cornes énormes. Souvent dans ces combats acharnés ni l'un ni l'autre ne reste vainqueur : ils se donnent mutuellement la mort.

Ce qu'il y a de curieux, je dirais presque de consolant, c'est que des espèces qui semblent être également mal organisées pour la défense et la fuite, n'ont pourtant pas été exterminées. — —

43.

L'expérience écourte les ailes de l'imagination ; mais la contemplation les fait repousser.

44.

L'immortalité fut découverte de nuit : car, tout en voyant, nous sommes aveugles à la clarté du soleil.

GOETHE.

La Beauté demanda : « Pourquoi suis-je passagère, ô Jupiter? — Ne savez-vous pas, lui répondit le dieu, que je n'ai créé belles que les choses passagères? »

Et la Jeunesse, l'Amour, la Rosée et les Fleurs entendirent ces paroles; tous s'en allèrent en pleurant du trône de Jupiter.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA

CIVILISATION EN GÉNÉRAL ET SUR L'ORIGINE ET LA DÉCADENCE DES RELIGIONS.

(1805.)

L'homme est un être double; c'est une thèse triviale. Mais quels que soient les noms par lesquels on a désigné les deux parties constituantes de la nature humaine, le corps et l'âme, la sensation et la pensée, l'instinct et la liberté, l'expérience et la raison, je crains bien que la plupart des philosophes qui se sont attachés à expliquer leur différence, l'aient niée par le fait, et qu'ils aient pris l'équivoque dans le mauvais sens, c'est-à-dire de manière à niveler la partie supérieure avec celle qui lui est subordonnée. Ils ont fait résulter la vie du concours de particules d'une matière inanimée, tandis que le corps n'est qu'une masse de matière que la force vitale s'est appropriée pour y déployer ses fonctions. Ils ont cru pouvoir transformer par des raffinements successifs la sensation en pensée, tandis qu'elle n'est que la pensée déguisée, la pensée avec l'accessoire d'une apparente passivité. Ils ont fondé la morale sur la combinaison de l'instinct avec la prévoyance ou le raisonnement, tandis

que le principe de toute moralité, la conscience, est une impulsion primitive, qui combat puissamment et l'instinct animal et les raisonnements sophistiques qui ne sont pas puisés à la source de la conscience elle-même. Ils ont enfin considéré les axiomes de la raison comme des inductions de l'expérience, tandis qu'il est impossible de faire la moindre expérience sans présupposer ces mêmes axiomes.

Les philosophes qui se croient des hommes supérieurs en lumières à leur siècle, n'en sont souvent que les élèves et les interprètes. Ils expriment les lâches désirs de leurs contemporains comme le vœu universel de l'humanité. Au lieu de dire ce qui est toujours, et ce qui doit être nécessairement, ils nous racontent ce qu'ils ont vu dans les autres et senti dans eux-mêmes. Ainsi ces systèmes monstrueux de matérialisme, de sensualité et d'égoïsme moral que le dernier siècle a enfantés ou reproduits (car on ne peut pas même lui accorder la gloire de l'invention) ont un côté malheureusement très-vrai : ce sont des confessions.

Même ceux qui ont voulu reconnaître la double nature de l'homme, l'ont en général envisagé d'une façon très-grossière, comme l'amalgame de deux portions hétérogènes, existant chacune complètement et indépendamment de l'autre. Ils font entrer une âme raisonnable, comme un hôte étranger, dans un corps organisé tout prêt à la recevoir. C'est là non-seulement une supposition tout à fait gratuite, mais une grande violence faite à notre imagination ; car nous n'avons aucune conception d'une existence intellectuelle sans existence physique, et de l'autre côté, quoique la nature paraisse nous présenter

l'exemple d'une vie purement animale dénuée de raison, nous avons beau vouloir nous dépouiller de nos facultés intellectuelles pour nous mettre à la place des animaux, nous mêlons toujours de nouveau ces mêmes facultés à leur manière d'exister; nous jugeons les animaux humainement. Cette analogie n'est pas applicable aux plantes, c'est pourquoi nous n'avons aucune conviction intime de leur vie, quoique la réflexion nous conduise à la reconnaître. Remarquez en outre que la vie animale unie à la raison est tout autre chose que la vie animale laissée à elle seule : vérité évidente par mille et mille preuves. L'homogénéité n'est que dans les dehors. Je n'hésiterais pas à avancer que la différence essentielle de l'homme et des animaux commence avant la naissance; dans les plus petits enfants du moins on ne saurait plus la nier.

S'il y a un point central dans l'homme, où aboutissent toutes les impressions, d'où partent toutes les actions, comme chacun en est convaincu par un sentiment permanent et invincible, l'examen philosophique doit nécessairement commencer par la contemplation de ce point-là. On se flatterait vainement de pénétrer au centre en partant des extrémités. C'est comme si l'on voulait tracer le plan de l'intérieur d'une ville en faisant le tour des murs, et en tâchant de gagner quelque échappée de vue par les portes, au lieu de monter sur une tour élevée au milieu de la ville, du haut de laquelle on la dominerait d'un seul coup d'œil. Vouloir approfondir un tout en considérant isolément ses parties, c'est une méthode perverse et fertile en erreurs. Il faut pourtant qu'elle soit bien enracinée dans notre esprit, parce que nous y revenons toujours malgré des résultats si peu satisfaisants. Le tout,

c'est-à-dire le véritable tout, le tout organisé, est antérieur à ses parties : l'unité est avant la division. Mais, m'objectera-t-on, puisque la nature humaine est un tout si parfaitement lié, que toutes ses parties se déterminent mutuellement, il est indifférent par où l'on commence l'analyse. Quelque part qu'on prenne le fil, comme il n'y a point d'interruption à craindre, pourvu qu'on l'ait bien saisi, on est sûr de dévider le peloton entier. Je réponds à cela que la différence est dans les moyens que l'homme a pour se connaître. La pensée se correspond immédiatement à elle-même ; elle peut devenir son propre objet. L'homme physique au contraire ne nous est connu que par l'intervention des sens, qui à leur tour sont modifiés par cette même constitution physique que nous tâchons de connaître. Toute la recherche tourne donc inévitablement dans un cercle vicieux, au lieu que ce pas de distance de moins entre nous et l'objet, cet intermédiaire importun écarté, donne un avantage infini à la marche opposée. Quelques philosophes allemands ont reconnu cette vérité, et ils ont donné avec raison à leur système le nom d'idéalisme. Car l'idéalisme ne consiste pas, comme on se l'imagine souvent, à nier la réalité du monde physique, mais uniquement à reconnaître la priorité de l'intellectuel ou du moral sur le physique. Quand on admet la sensation comme base de tout le reste, comme le primitif, en suivant ce principe avec conséquence, on est conduit infailliblement au matérialisme, au fatalisme, à l'égoïsme moral ; comme on est sûr en prenant pour guide la pensée, la pensée intime, celle qui est une avec son objet, le *moi* enfin, d'arriver à des résultats directement opposés.

Je n'examinerai point ici si l'idéalisme, développé en Allemagne de différentes manières, a déjà été appliqué dans toute son étendue, s'il a déjà reçu les formes les plus larges, les proportions les plus grandioses dont il est susceptible, et qu'il a peut-être eues dans d'autres temps. Je ferai seulement observer que l'idéalisme purement scientifique présente toujours un côté peu satisfaisant à ceux qui ont dans l'esprit une spéculation non moins philosophique, mais pour ainsi dire plus divinatoire. L'idéaliste, ayant démontré une fois que toutes les impressions que l'homme paraît éprouver, ne sont que des modifications intérieures, dont on ne saurait rien inférer sur des objets correspondants au dehors, fait son devoir en dérivant tout de l'acte primitif d'une spontanéité intelligente, et en faisant l'homme son propre univers.

Mais cette transformation de l'unité fondamentale et absolue, non-seulement en multiplicité, mais en opposition, restera toujours miraculeuse pour celui qui sent intimement dans soi-même cette double nature de l'homme, ces tendances divergentes qui le désunissent et le forcent souvent à se livrer de cruelles guerres civiles. Le seul moyen de concevoir cela, c'est de se figurer l'homme sujet à des influences opposées, placé sur les confins de deux mondes limitrophes, de deux sphères qui se le disputent, et parviennent enfin à déterminer son existence dans un sens ou dans l'autre. Ces deux sphères, en admettant la supposition, je les appellerai l'infini et le fini, la réalité et le néant, ou, pour m'exprimer moins abstraitement, le bon et le mauvais.

Il est certain, en laissant à part ces êtres faibles et indécis, faits pour être le jouet de caractères plus éner-

giques, et qu'on peut à peine considérer comme existants, qu'il y a deux classes d'hommes absolument différentes, qui n'ont aucun motif de leurs actions en commun, et qui, quoiqu'ils paraissent quelquefois tenir un langage semblable, vivent dans des régions d'idées tout à fait séparées. Chez les uns l'intérêt personnel détermine tous les genres d'activité, un intérêt personnel aussi profond qu'ingénieux, qui pénètre toute l'existence, et qui conserve une égale vivacité jusque dans ses ramifications les plus éloignées. Pour ces hommes les liens de la nature ne sont que des institutions pour diversifier et étendre davantage ce même égoïsme; l'amour, l'amitié, des contrats de soins et de services mutuels, où chacun tâche de surfaire l'autre; la science, ils ne l'estiment qu'autant qu'elle peut profiter matériellement; ils étudient les beaux-arts et les belles-lettres non pas pour s'y former à l'élévation et à l'enthousiasme, mais uniquement pour briller dans la société par ce luxe conventionnel de l'esprit. Quoiqu'ils ne veuillent jamais être la dupe d'aucun sentiment désintéressé, ils savent très-bien s'emparer des beaux noms qui l'inspirent. La patrie est pour eux un moyen de parvenir; l'ordre social, la garantie du fort contre le faible; la morale, le manteau de l'hypocrisie; la religion, un instrument de police. Quand ils choisissent les moyens honnêtes, c'est encore par prudence, mais ils auraient honte de dépenser inutilement la moindre bonne foi; s'ils préfèrent quelquefois la vérité, c'est que c'est un genre moins usé de dissimulation. Au reste le scrupule leur est étranger; ils n'hésitent que sur le plus ou moins d'importance des buts, sur le plus ou moins d'aptitude des moyens. Ils verraient périr avec indifférence tout ce qui

met obstacle à leurs vues, fût-ce le genre humain entier, si cela pouvait s'accorder avec leur prospérité. A la vérité, pour les hommes qu'ils emploient, ils sont obligés d'emprunter à l'enthousiasme quelques vertus : le courage, la constance, le dévouement; ils sont forcés quelquefois d'exercer eux-mêmes ces vertus en apparence. Mais de ce qu'un usurpateur de la fortune, des honneurs, du pouvoir, risque plutôt la mort que de se borner à une situation qui lui est devenue insupportable, il s'ensuit aussi peu qu'il y ait quelque chose de désintéressé dans ses efforts, qu'on pourrait dire d'un joueur, qu'il n'aime pas le gain, parce qu'il place son dernier écu sur une carte, ce qui, en cas de perte, le mettrait hors d'état de continuer. Certainement il faut à un tel caractère des facultés intellectuelles extraordinaires, et des occasions favorables pour se déployer, se fortifier et se mettre en pleine évidence. Mais, n'en doutons point, l'obscurité cache beaucoup de germes de Tibères et de Domitiens, auxquels il ne manque qu'un vaste empire pour éclore.

D'autres hommes, bien plus rares que ceux que je viens de décrire, sont dirigés exclusivement dans leurs actions, par tout ce qui n'a point de cours au marché du monde, c'est-à-dire ce qui est bon, noble, sublime et idéal. L'amour, la vertu, la liberté, la nature, la vérité, la religion, la poésie enfin, née pour revêtir toutes ces puissances célestes de son harmonieuse parure : voilà les objets de leur culte. Toutes les séductions du plaisir, de la fortune, de l'ambition, ne les feraient pas renoncer à une seule émotion généreuse, à un de ces ravissants délires du cœur qui enivrent l'âme de son immortalité. Ils subiront plutôt tout les malheurs que de profaner ce qu'ils ont reconnu

une fois pour sacré. On les a vu marcher en triomphe aux tourments prolongés du supplice, pour ne pas renier un nom révéré. Je n'ignore pas que les caractères les plus purs de ce genre que l'histoire nous offre, ont trouvé leurs détracteurs. Des hommes ingénieux à inventer des motifs de petitesse et d'amour-propre, en ont su trouver pour les actions les moins suspectes, et quand toutes ces hypothèses étaient à bout, il leur restait encore pour désigner toute exaltation le sobriquet de démence. Cela doit être ainsi, lorsque la médiocrité est l'historien de la grandeur, la lâcheté celui de l'héroïsme. De plus, cette méthode flatte le despotisme de la personnalité, à laquelle il importe non-seulement que l'enthousiasme soit amorti parmi les contemporains, mais que le souvenir en soit anéanti, s'il est possible, qu'il soit déclaré fable et chimère.

Il faut qu'il y ait dans le progrès de la vie et de l'expérience quelque chose de perfide, quelque chose qui empoisonne sourdement les sentiments magnanimes et les fait mourir sans éclat, puisque nous voyons souvent que des hommes qui dans leur jeunesse montraient des dispositions expansives et enthousiastes, finissent par se rétrécir complètement. Ils se croient devenus des sages, parce qu'ils sont blasés et refroidis. Ils tournent un regard de pitié et de dédain vers les élans de leur premier âge qu'ils appellent des folies enfantines; pour en expier l'erreur, ils s'appliquent avec d'autant plus de zèle au système de la personnalité. Cette manière de voir, c'est la véritable vieillesse, qui provient beaucoup plus de ce qu'on a abandonné volontairement la vigueur de la vie, que d'en avoir été quitté par l'ordre de la nature qui

adoucit tous les passages. Au contraire, lorsque l'enthousiasme résiste aux influences hostiles de l'expérience, dégagé des écarts impétueux qui le troublaient quelquefois dans la jeunesse, il s'épure, il s'ennoblit davantage. La vieillesse sage avec élévation, aimante dans le calme des passions, habite le sanctuaire de l'humanité. Il y a dans ses regards quelque chose de divin et d'inspiré; autour d'une vénérable tête blanchie, l'on croit déjà voir rayonner l'auréole de la gloire céleste.

Ce même rétrécissement qu'éprouvent la plupart des individus avec le progrès de l'âge, nous le retrouvons parmi des masses d'hommes plus grandes, et dans des époques plus étendues que le terme d'une vie humaine. Les nations vieillissent, il y a des siècles blasés. On nous vante les progrès continuels de la civilisation : mais ce mot embrasse tous les succès obtenus par un emploi quelconque des facultés intellectuelles. Or, l'homme peut diriger ses facultés en deux sens, selon la double tendance de sa nature : il peut en faire les messagers ailés de l'enthousiasme, ou les ouvriers souples et patients de la personnalité. Notre siècle même, si orgueilleux de ses lumières, conviendra que ce n'est pas dans les grandes productions du génie qu'il surpasse les siècles précédents. C'est une expérience qui s'est répétée plusieurs fois dans des circonstances pareilles : à mesure que le raisonnement prend le dessus sur les impulsions primitives, la force productrice disparaît. Les premiers pas que font la poésie et les beaux-arts, sont des inventions vastes et fécondes, qui ouvrent, pour ainsi dire, un monde nouveau. Ensuite, au défaut du génie, on s'attache au goût : principe négatif qui peut servir à juger, au plus à refondre les ouvrages du génie,

mais qui ne sait point créer. De même la philosophie, qui originairement peut-être est une avec la poésie, d'abord dans ses spéculations hardies et lumineuses embrasse l'univers, en compose l'épopée. Après cela elle se transforme en analyse et logique, méthodes utiles pour prévenir l'erreur, mais impuissantes pour découvrir la mystérieuse vérité. La législation et la politique, qui tiennent de près à la philosophie, suivent la même marche. Les antiques législations sont conçues dans le style cosmogonique de la première philosophie ; les institutions sociales des temps civilisés sont toutes en restrictions, en répartitions d'équilibre, en précautions dont l'insuffisance se trahit aussitôt que quelque grand événement ébranle l'ordre des choses. Les premières ressemblent aux temples de la Thébaïde et de Pestum, les secondes à de fragiles pavillons chinois, construits de carton et de porcelaine.

Restent donc comme prétentions à la civilisation raffinée les choses auxquelles on croit pouvoir atteindre sans génie : la raison éclairée, le raffinement de la morale, le calcul, les sciences naturelles expérimentales, enfin les arts mécaniques.

Quant à la raison éclairée, je ne saurais m'en former aucune idée, si elle n'est identique avec la philosophie. Si donc ce que j'ai avancé ci-dessus sur la décadence et même la corruption de la philosophie pendant les dernières générations se trouvait être fondé, cette prétention à des lumières supérieures à celles de tous les autres siècles serait par là même reconnue fausse.

Mais, dit-on, la superstition a été finalement abolie. Et comment l'a-t-elle été? Par le plus opiniâtre de tous les préjugés, celui de l'incrédulité. Qu'on me donne telle

superstition populaire que l'on voudra, j'entreprends de montrer quelle repose dans son origine sur une base plus philosophique que les arguments superficiels dont on s'est servi pour la combattre, et que l'erreur n'est que dans l'application arbitraire et mal entendue d'un principe vrai dans le fond.

« Mais on ne se fait plus de guerres de religion. » Belle merveille, que les fureurs de la jalousie cessent quand on n'est plus amoureux ! « Les guerres se font plus humainement qu'autrefois. » — C'est par économie qu'on n'égorge pas ses brebis. Car sont-elles autre chose que des troupeaux, ces nations passives qui attendent patiemment leur sort, tandis que le combat se décide entre les troupes soldées ? Dans les guerres entreprises par amour du gain, on épargne nécessairement ses conquêtes ; mais, nous l'avons assez vu de nos temps, dès qu'une lutte d'opinions s'y mêle, elles redeviennent cruelles. Les guerres passionnées, ou, si l'on veut, fanatiques, quoique plus destructives dans leur résultat, sont pourtant les seules qui fassent honneur à la nature humaine. — « Les Européens vont abolir le servage chez eux, et l'esclavage dans les colonies. » Si cela se fait, c'est encore par économie. C'est que le petit peuple parmi nous est tellement réduit par l'oppression financière et mercantile, que ce n'est plus la manière la plus profitable de faire travailler pour soi d'avoir des esclaves.

Pour ce qui est de la douceur des mœurs, le dernier siècle, vers sa fin, a donné un démenti formel à ses panégyristes : il s'est montré aussi immoral qu'irréligieux, aussi lâche qu'atroce. Cette prétendue douceur des mœurs n'est autre chose, sinon que des hommes, amollis par les

jouissances du luxe ou par une vie sédentaire, aiment trop le repos pour se livrer à la violence dans les situations ordinaires. En général on a imaginé une perfection, une vertu convenable à l'état présent, parce qu'elle est toute composée de négations. On qualifie de raison le manque d'imagination, de lumières l'absence de chaleur. Nous sommes indifférents envers tout : voilà notre tolérance; nous ne nous soucions pas de notre patrie : à cause de cela nous sommes cosmopolites; nous sommes faibles et énervés, cela nous rend humains. C'est ainsi que, dans la morale comme partout, au style du génie succède la correction, qui observe soigneusement les convenances, mais qui n'empêche pas que la composition ne soit froide et sans âme.

Le calcul, poussé à une prodigieuse exactitude, a fait avancer les sciences naturelles expérimentales, et ce sont surtout les nombreuses découvertes faites dans celles-ci dont on se prévaut pour dédaigner le savoir des anciens. Mais lorsque les sciences naturelles, enfermées chacune dans leur étroite circonscription, ne s'élèvent point à la contemplation générale et philosophique de la nature, ce que dans leur marche actuelle elles ne font pas ni ne sauraient faire, on ne peut plus les considérer comme ayant leur but dans elles-mêmes, mais uniquement comme moyens. Elles nous servent à produire des effets physiques, à subjuguer de plus en plus le monde matériel. Toutes ces découvertes ingénieuses tournent finalement au profit des arts mécaniques, en prenant ce terme dans le sens le plus étendu; les sciences travaillent pour les métiers.

Les productions de cette industrie scientifique appliquées aux objets naturels sont de deux classes : les unes sont à la portée de tout le monde pour l'utilité ou l'agrément ; les autres demandent des préparatifs extraordinaires et une grande réunion de moyens qui est au-dessus de la force des particuliers.

Celles-ci doivent donc tomber de préférence entre les mains du gouvernement. Or, un gouvernement libre n'a besoin d'aucune autre autorité que celle que lui donnent le respect sacré des lois et les qualités personnelles des gouvernants. Ces formidables moyens physiques sont un surplus qui ne sert qu'à faire inventer le despotisme. Les hommes dans les associations politiques sont en danger d'être assujettis par leurs propres armes, comme dans la vie privée, au milieu d'une industrie perfectionnée et ramifiée en mille détails, l'homme devient la machine de ses propres instruments. Combien de millions d'êtres raisonnables sont condamnés au mécanisme uniforme d'une seule occupation, qui n'éveille jamais l'âme de sa profonde léthargie ? Cet excédant de la *jouissance*, gagné sur le travail, qu'on appelle luxe, ne revient qu'au très-petit nombre de riches. Et pour ceux-là même qu'est-ce que le luxe, s'il ne forme pas le cortége de l'élégance des mœurs, des beaux-arts et des belles-lettres ? Une sensualité exquise mais ignoble, qui émousse plutôt les facultés intellectuelles qu'elle ne les développe. Cette obligation de se vouer aux petites jouissances est une distraction perpétuelle, qui n'écarte pas moins les grandes pensées que l'accablement du travail mécanique. L'appareil que nécessite le luxe cause un tel gaspillage de l'existence, que

Pline dit avec raison « *Voluptas vivere cœpit, vita ipsa desiit.* »

Ce n'est qu'en passant que j'observerai que même des découvertes qui annoncent une plus haute destination, et ouvrent de nouvelles carrières à l'esprit, nuisent beaucoup au sentiment et à l'imagination. Partout où le mécanisme s'introduit, la poésie se retire. L'écriture jusqu'à un certain point a désenchanté la parole; l'imprimerie à son tour a désenchanté l'écriture. La navigation, en rendant complètes nos connaissances géographiques, a désenchanté le globe : d'audacieux argonautes modernes ont profané la grotte jadis inaccessible de l'antique Océan. La découverte que la terre tourne au tour du soleil, non pas comme un mystère de la science (car comme tel les Pythagoriciens l'ont déjà possédée), mais répandue comme doctrine populaire, a désenchanté la voûte étoilée. C'est là une des plus terribles secousses morales que l'homme ait jamais éprouvées. Au lieu que jusqu'alors les sphères harmonieuses avaient décrit leur cercle radieux autour de la terre, il faut désormais voguer dans le vide avec tant d'autres planètes inconnues qui gravitent autour de mille autres soleils. A quoi nous sert-il que les dimensions de l'univers se soient élargies à l'infini, si nous sommes dépossédés du centre, si la base immobile de nos générations passagères croule sous nos pieds? L'on a fait de cette découverte un thème favori de théologie naturelle; cependant je me tiens convaincu qu'elle a beaucoup contribué à la propagation de l'athéisme de nos jours. L'infini n'est pas dans l'entassement des espaces et des nombres; un univers aussi immense pour une faible conception ressemble presque au chaos; et jetés comme au hasard sur

un point qui disparaît comparativement, nous ne nous croyons plus placés dans la direction de la Providence.

Mais revenons à l'appréciation de ce qui est exclusivement propre à la culture européenne de notre siècle. Beaucoup de découvertes vantées, nouvellement faites, ne sont, ce me semble, que des corollaires, des développements en détail, de découvertes bien plus merveilleuses et qui remontent à la plus haute antiquité. Qu'est-ce qui est plus étonnant et plus ingénieux, de l'invention de l'écriture alphabétique ou de celle de l'imprimerie? du briquet qui nous met en possession du feu terrestre, ou du paratonnerre qui nous garantit de la foudre? de la lyre de Mercure ou de l'harmonica de Franklin? Qu'est-ce qui est plus admirable, de la première exploitation des métaux, ou de toutes les transformations de substances que sait effectuer notre chimie? Les pas essentiels faits dans l'astronomie, la durée de l'année fixée à des minutes près, les plus grandes époques trouvées, tout cela sans le secours des télescopes; ou le perfectionnement des télescopes, qui ne laissent plus échapper dans le ciel aucun de ces atomes planétaires autrefois invisibles? Nos inventions comme nos efforts ont presque toujours une tournure minutieuse, tandis que les conceptions des anciens tendaient vers le colossal. A côté de Babylone, avec ses proportions gigantesques, sa vaste et superbe symétrie au sein d'une montagne carrée à pic, car tel était l'aspect de son enceinte, nos capitales ne sont que des villages ouverts et irréguliers. Il est possible qu'avec la même persévérance on parvînt encore à imiter les merveilles de l'ancien monde : ces rocs d'Ellore tout entiers taillés en architecture et sculpture colossale, ces Sphinx, ces pyramides de l'Égypte. Toute-

fois nos architectes ont perdu le secret de la solidité, et les édifices d'aujourd'hui ne sont guère plus stables que les modes. Mais tant d'obélisques taillés d'un seul bloc de granit, transportés, embarqués sur le Nil, enfin érigés à leur place, nous font entrevoir un état de la mécanique bien supérieure à son état présent pour les grandes concentrations de forces. Même la mécanique d'alors devait porter l'empreinte du génie, qui opère d'énormes effets avec les moyens les plus simples.

Remarquons encore que les premières découvertes et inventions en cela sont indubitablement les plus difficiles, et prouvent le mieux l'énergie des facultés intellectuelles; que chacune devient l'instrument d'une quantité d'autres qui lui succèdent; et concluons de tout ceci, que les éloges qu'on fait des progrès modernes dans la civilisation sont fort exagérés, qu'ils proviennent en partie d'une prévention que les siècles les plus abâtardis n'ont pas moins entretenue que nous, en partie de l'ignorance qui fut toujours la source de l'orgueil. Les bases élémentaires de la civilisation ont été posées dans les temps les plus reculés. C'est peu dire que leur origine remonte au delà de nos histoires du genre humain, vu que celles-ci ne datent que d'hier. Mais il est plus remarquable que la nature même, cet historien antiquaire, n'ait conservé dans ses archives aucun souvenir des changements opérés dans son domaine par quelques inventions très-importantes; je veux dire qu'on ne trouve nulle part les originaux sauvages de plusieurs animaux domestiques, et de quelques plantes graminées qui nous fournissent les grains : et cependant d'avoir apprivoisé ces bêtes, d'avoir semé ces végétaux

était le pas décisif pour établir les habitations fixes, la vie agricole et la propriété.

Notre esprit ne peut s'arrêter à rien d'incomplet : trouvant partout dans nos recherches historiques, aussi loin qu'elles nous mènent, quelques commencements de civilisation, nous sommes donc poussés à passer outre et à présupposer un état antérieur. Cet état primitif, les anciennes traditions de tous les peuples nous le peignent sous deux formes opposées : la vie isolée, absolument sauvage, ou pour mieux dire brute, et d'autre part l'âge d'or. A la vérité, ajoutez-y la civilisation, voilà toutes les manières d'exister que nous saurions nous figurer. Il faut nécessairement opter entre les deux traditions, à moins qu'on ne veuille recourir à une troisième opinion, qui fait le genre humain coéternel avec le monde. Mais cette hypothèse, outre qu'elle est absurde et qu'examinée à fond elle ne sauve pas même la difficulté, est victorieusement réfutée par les traces de révolutions universelles de notre globe, auxquelles l'homme, s'il eût existé auparavant, n'aurait pu échapper.

La plupart des philosophes ont adopté l'hypothèse de l'état brut ; ils ont fondé sur ce prétendu état de la nature des systèmes de droit des gens et des théories de l'homme social. Mais tout cela est excessivement arbitraire. On ne sait pas trop comment se figurer l'homme réduit uniquement à sa portion animale, Les inductions tirées de quelques individus, égarés de la societé et grandis dans les forêts, ne sont pas valables, parce que l'homme est un être tellement imitatif, qu'il prend les mœurs d'une société quelconque, soit raisonnable, soit brute. Mais comme les enfants nouveau-nés sont plus incapables de s'aider

eux-mêmes que les petits d'aucune autre espèce, comme l'homme devient tout ce qu'il est par la raison, dans l'engourdissement total de cette faculté, l'on doit le supposer la plus misérable des créatures, plus dépourvue d'instincts ingénieux et salutaires que tous les autres animaux. Nous ne savons pas si l'homme brut serait un animal timide ou une bête féroce, herbivore ou carnifore, mais toutes les analogies parlent pour la première de ces suppositions. La force et l'agilité du sauvage sont un effet de sa volonté et de l'exercice. Cependant attribuons-les encore à l'homme brut; ses armes naturelles, les dents et les ongles, sont toujours très-faibles en raison de sa stature; elles lui suffiraient à peine pour depécer une proie vivante. Il est clair que dans cette hypothèse il ne peut pas être question d'un seul premier couple, il aurait péri mille fois avant de pouvoir propager son espèce. Supposons donc une population assez forte d'hommes bruts éparse sur la terre, les bêtes féroces plus fortes qu'eux, qui devaient être excessivement nombreuses avant que l'homme civilisé les eût réduites, en auront fait un affreux carnage, et l'homme, devenu de plus en plus solitaire, aura perdu tout moyen de tirer quelque force de sa faiblesse en se réunissant à ses semblables. Enfin prenons le cas le plus avantageux, l'homme agile à grimper sur les arbres comme les singes, aura su s'y retirer pendant la nuit, il en sera descendu le jour pour trouver des fruits, des herbes ou des racines. Mais ces soins de sa nourriture et de sa conservation n'auront-ils pas consumé toute sa chétive existence? Auront-ils laissé le moindre espace pour des essais quelconques de l'améliorer? L'abrutissement et la stupeur, sans l'intervention d'une influence étrangère, se perpétuent

nécessairement; ces états ne contiennent dans eux-mêmes aucun motif qui pût les faire cesser. Nos philosophes modernes, avec leur aveuglement ordinaire, n'ont pas été arrêtés par cette difficulté : ils ont appelé au secours, comme ils ont coutume de faire dans leurs fréquents embarras, leur divinité favorite, le hasard. Leur homme brut un beau jour s'avise de remarquer qu'avec ses mains (chose qu'il a en commun avec les singes, mais pourtant, selon ces philosophes, la cause de la raison), il pourrait faire de belles et surprenantes choses, et le voilà en train pour la civilisation. Les traditions mythologiques sont infiniment plus raisonnables que cette doctrine : au moins elles ne supposent pas un effet extraordinaire sans cause. Les peuples anciens nous disent que quelque dieu ou demi-dieu est descendu chez leurs rudes ancêtres, ayant pris pitié de leur abandon. C'était Saturne qui, banni du ciel, enseigna l'agriculture aux habitants obscurs du Latium; c'était Orphée qui, par les accords de sa lyre, dompta les bêtes féroces, et les sauvages plus farouches encore; c'était Triptolème, le nourrisson de Cérès, qui, parcourant les terres sur son char ailé, sema la graine bienfaisante; c'était Osiris, en même temps dieu, roi et prêtre, qui le premier enfonça le soc de la charrue dans la glèbe stérile jusqu'alors; c'était Munco Capac, fils du soleil, qui, venant à travers l'Océan pacifique, apporta les arts de la paix au pied des Cordillères.

Ces traditions ne paraissent donc pas remonter jusqu'au commencement du genre humain, mais elles parlent seulement de l'origine de la nation qui les conservait. Une peuplade isolée pouvait être réduite à errer dans les forêts et se nourrir de glands, tandis que d'autres pays jouissaient

d'un haut degré de culture. Des étrangers plus instruits arrivèrent, et furent justement révérés comme demi-dieux par la postérité de ceux qu'ils avaient tirés de l'abrutissement. C'est un fait avéré, qu'un très-grand nombre de nations ont été civilisées par des colonies étrangères.

Passons à la tradition de l'âge d'or. Elle a été livrée presque exclusivement aux poëtes, qui se sont tellement répétés dans leurs descriptions souvent doucereuses, qu'on se sent le cœur affadi en pensant seulement à l'âge d'or : toutes les idylles ennuyeuses y sont entrées. Cependant un écrivain ingénieux a employé cette tradition comme fiction platonique dans un ses dialogues philosophiques; et je crois, après lui, qu'on peut se former une idée plus juste et plus mâle de ce siècle regretté, et en donner une définition soutenable aux yeux de la raison. L'âge d'or, c'est une très-haute perfection morale, intellectuelle et physique, mais une perfection toute naturelle et originale; c'est une très-grande énergie dans toutes les fonctions arxquelles l'homme est appelé par sa double nature. L'absence du mal moral est comprise là-dedans, puisqu'il provient en grande partie de la faiblesse, de la paresse et de la lâcheté.

Mais pourquoi, me dira-t-on, renouveler un rêve suranné, imaginé sans doute par quelques hommes bizarres et misanthropes, qui dès les premiers pas de la civilisation, dégoûtés par les maux inséparables de la vie sociale, se réfugièrent dans un monde chimérique? Je réponds : parce que cette supposition contient enfin l'unique solution du problème qui nous reste. Puisqu'il est impossible, comme je viens de le démontrer, que l'homme ait été de tout temps dans l'état civilisé ; puisqu'il est également

impossible, que d'un état absolument brut il soit monté à la civilisation; essayons de concevoir s'il eût pu en quelque façon y descendre.

Un écrivain français s'écrie plaisamment: « Pas plus que « six mille ans pour la durée du genre humain! Cela suffit « à peine pour inventer les allumettes. » Il y a un fond de vrai dans cette saillie. En partant d'une ignorance et d'une incapacité absolue, cent mille ans seraient encore une période trop courte pour y déployer toutes les merveilles de la culture qui resteront toujours inexplicables, à moins qu'on n'admette une supériorité primitive.

Je m'étonne qu'il ne soit jamais venu dans la tête de nos théoristes d'appliquer l'image d'une chose que nous voyons se passer tous les jours sous nos yeux à un événement inconnu. Quoi de plus simple en vérité que de se figurer la première éducation du genre humain analogue à celle d'un enfant?

Et comment un enfant est-il formé à la raison? comment se développent dans lui tous les organes de l'humanité? Par le commerce avec des intelligences supérieures, car tels sont pour lui ses parents et les autres personnes qui lui vouent leurs soins. Ils possèdent mille idées, mille prévoyances dont l'enfant n'a aucune notion; ils parlent un langage tout mystérieux pour lui; le moyen par lequel une langue étrangère devient intelligible pour un homme fait, c'est-à-dire la traduction dans une langue déjà connue, n'est pas applicable ici; cependant l'enfant, en vertu de ce lien magique entre la parole et la pensée, tandis qu'il exerce sa langue à prononcer quelques syllabes en balbutiant, parvient à s'en approprier le sens. Ainsi du sein des ténèbres jaillit pour lui une étincelle de lumière

qui, une fois allumée, se nourrit et se fortifie par elle-même. Ce même enfant, qui déjà par son doux sourire annonçait la capacité future de son cœur pour les émotions pures et délicates, le retour de piété filiale, que ses parents pouvaient espérer de leurs tendres soins, si, abandonné des hommes, perdu dans un désert, quelque bête sauvage l'eût allaité, il aurait toute sa vie bêlé avec les chèvres sauvages, ou peut-être hurlé avec les ours. Dans le rapport de l'homme avec les animaux, la nature nous présente l'exemple d'une communication intellectuelle entre des êtres d'une classe supérieure et inférieure.

Les animaux s'humanisent dans la société de l'homme : non-seulement ils peuvent être amenés à exercer des arts hors de la portée de leur instinct naturel, mais à mesure que l'homme condescend à se familiariser avec eux, leur capacité pour deviner ses volontés, presque ses pensées, augmente. Cette sympathie ne se borne pas même aux individus, mais elle se propage de génération en génération, et devient un caractère permanent de l'espèce. Suivons cette analogie de l'autre côté, et nous aurons l'idée de l'éducation de l'homme par des intelligences supérieures, une éducation dont l'influence ne devait pas cesser avec les premiers nés de la nature qui en jouirent en personne, mais laisser des traces profondes, peut-être point encore entièrement effacées de nos jours.

Qu'il existe des êtres supérieurs à nous, une simple réflexion sur l'ordonnance des corps célestes et sur les différents rangs qu'ils occupent, peut nous en convaincre. Sans parler des globes solaires, nous savons que d'autres planètes sont infiniment plus favorisées que la nôtre; que par conséquent, d'après toutes les données de la physique,

l'organisation doit y être beaucoup plus parfaite. Comment quelques-uns de ces êtres ont pu descendre, ou, pour m'exprimer moins matériellement, agir sur la terre, c'est une affaire de conjecture. Pour mon but il suffira d'en faire concevoir en général la possibilité, sans supposer un miracle. Cela s'applique également à ce que je vais dire sur l'origine de la race humaine.

Il faut de toute force admettre qu'il y a eu sur notre globe aussi bien des époques productrices que destructives. Les traces de celles-ci, nous les voyons dans les débris pétrifiés d'une foule d'espèces qui n'existent plus. Or, lorsque tous les êtres organisés ou une grande partie avaient péri dans une de ces convulsions générales, il fallait bien que d'autres générations de végétaux et d'animaux vinssent les remplacer. Il ne faut pas pour cela recourir à un acte immédiat de la toute-puissance : il n'est pas inconcevable du tout que la terre, dans des époques extraordinaires, ait montré une fécondité créatrice, qui ayant épuisé pour ainsi dire tout le système des types originaux possibles dans les circonstances données, cessa et se transforma en fécondité uniquement conservatrice. C'est ce que nous enseigne une ancienne mythologie rapportée par Hésiode. Uranus, le ciel, penche son vaste corps vers la terre pour célébrer avec elle les rites nuptiaux sur la couche ténébreuse; son premier né Kronos, le temps, mutile insidieusement son père des organes de la génération; et du sang céleste mêlé avec l'écume de la mer naquit Vénus, la déesse qui préside à la propagation des espèces déjà existantes. Nous sommes trop portés à regarder un ordre de choses qui n'est que relatif comme irrévocablement fixé. Cependant, je le répète, la géologie

fournit quantité de preuves d'une constitution toute différente de celle d'aujourd'hui, que notre globe avait autrefois. Rien ne nous autorise à borner le rapport mutuel des corps célestes au seul mécanisme de la gravitation; au contraire, tout nous annonce qu'ils ont les uns sur les autres des influences mystérieuses plus intimes; et celles-là pourraient bien varier avec le temps : les astres, sans doute, ont aussi leur histoire. Celle de la terre, beaucoup de naturalistes ont entrepris de la retracer, mais la plus grande partie est encore à faire. Un profond physionomiste de la nature parviendra peut-être à ranger ses productions selon les époques, en distinguant les différents styles de ce grand artiste. Par exemple, l'éléphant, qui à présent n'a presque plus d'analogies dans le règne animal, à son seul aspect est reconnu pour un habitant bien plus ancien de notre globe que l'homme, ce qu'ensuite d'autres faits concourent à constater.

Si, comme nous n'en saurions douter, toutes les productions de la terre caractérisées par espèces, minérales, végétales et animales, sont les résultats combinés de la qualité de ses propres éléments et des impressions sidérales quelle reçoit d'abord des corps avec lesquels elle est dans le rapport le plus immédiat, du soleil et de la lune, ensuite des autres planètes, et peut-être de plus loin encore, le moment d'un nouvel enfantement devait être la suite de noces renouvelées, si j'ose m'exprimer ainsi, d'embrassements plus voluptueux entre le soleil et la terre. Par conséquent la force organique doit avoir été alors à son plus haut point. Le premier jet dans les œuvres de la création comme dans celles du génie est le plus heureux. Les ancêtres du genre humain auront donc été des créa-

tures bien plus parfaitement organisées que dans des époques postérieures, moins attachées à la glèbe terrestre, plus susceptibles de recevoir des influences d'en haut. Mais comment cette éducation par des êtres supérieurs, qui forma l'homme à sa sublime destination, a pu s'opérer? J'ai à peine des conjectures à proposer là-dessus. Je rappellerai seulement la belle doctrine de Platon et d'Aristote, qu'il réside dans les astres des intelligences motrices. Elle n'a rien d'invraisemblable : des astronomes comme Kepler lui ont encore rendu hommage; elle n'a été entièrement rejetée que lorsque la manière prosaïque d'envisager l'univers est devenue générale. Elle se lie avec une autre doctrine d'Aristote sur les pouvoirs délégués de création et subordonnés les uns aux autres, et celle-ci est un fait incontestable. Nous voyons que sur la terre tout ce qui possède une portion de la puissance créatrice, c'est-à-dire les êtres organisés qui se régénèrent par la nutrition et produisent leurs semblables, est animé. Il est donc tout-à-fait conforme à l'analogie de supposer que les corps célestes qui possèdent cette puissance dans des proportions incomparablement plus grandes, vivent aussi et sont pénétrés d'un vaste intellect. Leur rotation régulière dans leur orbite, est aussi peu une objection à cela, qu'il s'ensuit de la circulation du sang et des autres fonctions vitales qui se répètent à temps mesurés dans le corps humain, qu'il n'y a point là de place pour la spontanéité. Si le soleil, par un effet qui dans l'état actuel des choses serait surnaturel, a pu faire naître physiquement le premier homme, pourquoi l'intelligence solaire n'aurait-elle pas pu l'inspirer intellectuellement? Les hommes d'alors, avec des organes bien plus parfaits que les nôtres, auront

osé, comme l'aigle, fixer le disque radieux sans en être ébloui; ils se seront peut-être plongés dans cet océan de lumières avec la même extase que nous éprouvons en voyant étinceler un rayon d'amour dans les regards d'un objet adoré. Demande-t-on des communications plus individuelles? qu'on suppose les habitants du soleil, sans doute glorieux et puissants en raison de la dignité de leur habitation, descendus sur la terre pour y mettre la dernière main au chef-d'œuvre des créations de leur globe. Mais comment auraient-ils franchi le vide immense qui sépare ces corps célestes? Cette notion du vide est encore très-grossière. Le soleil agissant sur la terre, s'étend jusqu'à elle, il y est en partie : car une chose est là où elle agit. Ou si l'on ne veut pas convenir de cela, il faudra m'accorder l'action à distance, ce qui revient au même. Nous trouvons tout simple qu'un homme communique une pensée à un autre, quoiqu'ils se trouvent dans différents points de l'espace, parce que nous apercevons dans la propagation de l'effet une apparente continuité. Je dis à dessein apparente; ceux qui connaissent les inextricables difficultés de la métaphysique sur l'impossibilité du mouvement, sauront ce que je veux indiquer par là; ils conviendront que la différence des distances n'est que relative, que l'infini est dans la plus petite comme dans la plus grande. Puisque nous voyons des étoiles infiniment plus éloignées que le soleil, nous en recevons donc une impression, elles opèrent donc sur notre organe un effet immédiat, à une distance qui confond presque la terminologie du calcul. Accorderons-nous moins à l'intellect qu'aux sens? La pensée serait-elle moins péné-

trante que la lumière, qui par sa subtile et rapide efficacité en est le plus bel emblème?

Je consens volontiers à ce qu'on prenne tout ce que je viens de dire pour des fictions mythologiques, des rêves en l'air. Ce qui m'importe, c'est de montrer, avec autant d'évidence que la nature du sujet le comporte, dans le caractère de la plus ancienne culture, les traces d'une éducation supérieure; et c'est de quoi je vais m'occuper maintenant.

En vain expérerions-nous évoquer un témoin qui eût assisté à la création de l'homme. Historiquement nous n'en savons pas davantage sur l'âge d'or, ou l'état d'innocence et la chute de l'homme : il n'y a que la religion qui puisse nous éclairer là-dessus. Nous ne savons pas même combien de chaînons intermédiaires il faut sauter depuis l'origine de l'homme pour arriver au premier fait historique. Ce premier fait est, qu'il a existé dans la plus haute antiquité un peuple très-sage, très-éclairé, qui, se répandant en colonies, a défriché des contrées encore incultes ou civilisé les habitants qui s'y trouvaient déjà; qui a étendu ses influences bienfaisantes très au loin, et qui, comme la culture d'une nation a toujours été entée sur celle d'une autre, est en dernier ressort l'auteur de la majeure partie des lumières qui se trouvent actuellement répandues sur la terre.

Cette idée d'un peuple primitif a été mise en avant par un savant qu'on n'accusera sûrement pas d'être visionnaire, par l'historien de l'astronomie Bailly. Il y fut conduit par la conformité dans des désignations astronomiques qui paraissent purement arbitraires (comme par exemple les constellations, surtout celles du zodiaque), et qui

pourtant se retrouvent aux différentes extrémités du globe, chez des peuples qui n'ont conservé aucun souvenir historique d'un commerce mutuel. Voltaire a opposé à cette découverte, de bien pauvres objections. Un autre savant, qui embrassait dans son érudition ingénieuse les langues et les littératures les plus intéressantes de l'occident et de l'orient, et qui connaissait l'Asie à fond, Sir William Jones, par des routes différentes, c'est-à-dire les rapports des langues et des traditions mythologiques, est arrivé à des résultats semblables. Malheureusement ce sage, qui faisait honneur à notre siècle, est mort à la fleur de l'âge, lorsque infatigable dans ses travaux, il se préparait à porter le flambeau de la science plus avant dans la nuit des temps. Cependant les trésors des antiquités asiatiques sont devenus plus accessibles, et nous sommes à la veille de grandes découvertes dans l'histoire universelle, auxquelles on doit arriver par l'affiliation des langues, par la connaissance des anciens monuments d'architecture et de sculpture, par une étude plus approfondie et comparative de toutes les mythologies, enfin par la critique des traditions qui se sont conservées sur la dérivation et les migrations des peuples.

Je ne peux qu'indiquer ici ce vaste détail de recherches à faire. Je n'entre pas non plus dans cette question, si le peuple primitif a habité au nord de l'Inde, plus vers le centre de l'Asie, comme prétend Bailly, ou dans l'Inde même, et si les Indiens d'aujourd'hui en sont les descendants directs ou seulement une colonie mêlée d'autres races. Il me suffit de remarquer ce qui est notoire, que l'Inde est de tous les pays du monde celui qui a le plus

l'air d'avoir été le berceau du genre humain; que la langue indienne, c'est-à-dire la langue sacrée, qui à la vérité est une langue morte depuis nombre de siècles, porte le plus le caractère d'une langue mère; qu'enfin dans l'Inde il s'est conservé jusqu'à nos jours, malgré tous les efforts des conquérants étrangers, des institutions, des usages, des opinions qui en Égypte, pays renommé pour ses prétentions fondées à une très-haute antiquité de culture, sous la seule influence d'une domination étrangère de quelques siècles, étaient éteints il y a près de deux mille ans. Tout cela nous oblige à diriger de préférence nos regards vers cette contrée d'antiques merveilles, pour y démêler les traits de la culture primitive du genre humain.

Cette éducation supérieure dont je la suppose avoir été le fruit, doit avoir porté principalement sur les points suivants : la parole, la connaissance des objets naturels qui mettent l'homme à même d'exercer l'autorité souveraine à laquelle il est appelé sur la terre, les institutions sociales, l'astronomie, la contemplation de l'univers ou l'idéalisme, enfin la sanctification de toutes choses par le culte religieux.

Je ne nie point la capacité naturelle de l'homme, d'inventer des signes pour ses idées, puisqu'elle est comprise jusqu'à un certain point dans la capacité de les comprendre. Seulement j'ose avancer qu'une langue, qui a pour seuls éléments l'imitation des sons que produisent les mouvements des corps, et l'articulation de ce cri des passions et des sensations que l'homme a en commun avec les animaux, qui ne se développe que par l'impulsion du besoin de se communiquer sur les occurrences journalières de la vie sauvage, qu'une telle langue doit être rude, pauvre,

bornée à un petit nombre d'objets extérieurs, absolument incapable d'exprimer aucune idée abstraite, et sans cette organisation grammaticale qui est une logique pratique très-subtile, je dirais presque une métaphysique des facultés intellectuelles. Par là même elle sera privée de tout moyen de sortir de son imbécillité grossière.

Telle est sans doute la langue des malheureux habitants de la terre de Feu, qui paraissait aux voyageurs la répétition d'un seul cri plaintif; telle est celle des stupides Hottentots qui ressemble aux gloussements de certains animaux; telles sont encore, dans un moindre degré, quantité de langues tartares. Tel est le fond du chinois, qui consiste en peu de monosyllabes; il a fallu un travail prodigieux pour l'adapter aux besoins d'une nation civilisée : et c'est justement la monstrueuse disproportion entre la pauvreté de ses moyens et sa richesse artificiellement compliquée, qui rend cette langue si singulière et si curieuse.

Mais si nous trouvions une langue sonore, harmonieuse, abondante, dans laquelle tout ce qu'il y a d'imitatif n'est pas une copie informe, mais plutôt la reproduction idéale qui règne dans les beaux-arts; d'une organisation grammaticale extrêmement raffinée, et systématiquement régulière, simple dans ses principes, et infiniment variée dans les formes qu'elle peut prendre, également abstraite et pittoresque, claire et profonde; ayant quelque chose de mystique qui la consacre à l'usage de tout ce qui élève l'homme au-dessus de l'existence matérielle, la souche de plusieurs langues les plus distinguées par leur construction, leur étendue et leur noblesse, comme le persan, le grec, le latin et les langues germaniques, mais tellement que le type original est plus parfait, et que les langues dérivées

ressemblent à des dialectes tronqués; établie depuis des temps immémoriaux au même point de perfection, qui lui a mérité le nom de *Sanscrit,* c'est-à-dire la langue accomplie; si nous trouvions une telle langue, dis-je, nous obstinerions-nous à la croire inventée de la même manière que celle des Californiens et des Hottentots, ou reconnaîtrions-nous enfin l'empreinte d'une origine extraordinaire et privilégiée?

Telle est pourtant la langue sacrée des Hindous, à ce qu'assurent les connaisseurs; telle elle doit être; sans un pareil organe, cette antique philosophie des Brahmanes que nous n'avons pu juger jusqu'ici que par quelques reflets lointains dans les doctrines de Pythagore et de Platon, que nous allons bientôt connaître par ses propres monuments, deviendrait tout à fait inconcevable.

Passons à l'origine de la connaissance des objets naturels. La seule invention du feu, pierre angulaire de tout l'édifice de la culture, comme l'exprime si bien la fable de Prométhée, dans la supposition de l'état brut, présente des difficultés insurmontables. Rien de plus trivial pour nous que le feu; mais l'homme aurait pu errer des milliers d'années dans les déserts, sans en avoir vu une seule fois sur le sol terrestre. Accordons-lui un volcan en éruption, une forêt embrasée par la foudre : endurci dans sa nudité contre l'intempérie des saisons, sera-t-il accouru tout de suite pour s'y chauffer? n'aura-t-il pas plutôt pris la fuite? L'aspect du feu épouvante la plupart des animaux, excepté ceux qui par la vie domestique s'y sont habitués. Aux Indes on dort en pleine sécurité à la belle étoile au milieu de quatre feux allumés, en entendant au loin le rugissement des lions et des tigres qui n'osent approcher. On rapporte

que lorsque les Nègres ont abandonné un feu allumé dans la forêt, les singes viennent se ranger autour, qu'ils paraissent en jouir beaucoup, mais qu'ils ne savent pas l'entretenir. Cette preuve d'intelligence et ensuite de résignation de la part des singes a prodigieusement édifié les philosophes, qui, au coin de leur cheminée, aspiraient à leur ressembler. Le singe, parodie burlesque de l'homme, est poussé, par son instinct imitatif, à faire machinalement des choses bien plus bizarres encore : mais l'homme brut, qui aurait-il pu imiter dans cela ? Même après avoir éprouvé les effets bienfaisants d'un feu que lui offrait la nature, comment l'aurait-il conservé, à moins qu'il n'eût fondé tout de suite un temple de Vesta avec son éternel foyer ? Comment une fois éteint aurait-il su le rallumer ? Que deux morceaux de bois sec soient tombés pour la première fois entre les mains d'un sauvage, par quelle indication de l'expérience devinera-t-il qu'ils peuvent s'enflammer par un frottement rapide et longtemps continué ? La méthode plus commode de faire jaillir des étincelles de la percussion du fer contre un caillou, lui est encore moins accessible, car le fer n'est obtenu que par l'action du feu. Il ne se trouve presque nulle part vierge ; encore peut-on douter si ces masses de fer pur qu'on rencontre en Sibérie ne sont pas une production d'anciennes fournaises.

Ceci nous mène à la découverte des métaux. C'est là surtout qu'on ne saurait méconnaître une instruction supérieure, ou, si l'on aime mieux s'exprimer ainsi, une divination magique antérieure à l'expérience. Comment l'homme a-t-il pu soupçonner que la terre cachait dans son sein des corps si importants pour lui par des qualités

singulières et dont il n'avait aucune idée : des corps durs et pliants, ductiles, malléables, résistant à une grande action du feu et pourtant pouvant se fondre, des corps enfin jusqu'à un certain point indestructibles? Quel motif a-t-il eu de fouiller dans les flancs de la terre, étant dépourvu encore d'outils, et ne pouvant le faire qu'avec le travail le plus pénible? Les métaux nobles, à la vérité, se trouvent vierges et quelquefois près de la surface, mais ce ne sont pas les plus utiles : il faut le fer ou du moins le cuivre pour s'emparer des autres métaux, et pour subjuguer toutes les autres matières les plus réfractaires.

Or, le fer et le cuivre se trouvent toujours dans les mines étrangement déguisés et mêlés. Quel esprit prophétique fallait-il pour reconnaître dans une pierre sans éclat, rude au toucher, friable ou cassante, le fer lisse et tenace, l'acier élastique, le fil tranchant d'une épée? Vraiment ceux qui font sortir de la stupidité, des découvertes si inconcevablement ingénieuses, doivent avoir une grande vénération pour le hasard; ils ne doivent point trouver de difficulté à ce qu'un chaos informe ait produit par soi-même l'harmonie de l'univers.

Je ne m'arrête pas à l'invention de la culture du blé et de la vigne, quoiqu'elle soit fort étonnante et si ancienne que toutes les nations ne savent lui assigner qu'une origine mythologique. Seulement j'observerai que, selon toutes les apparences, la première nourriture de l'homme était entièrement végétale. Je ne sais pas d'où quelques historiens de la civilisation ont pris que le premier état de l'homme fut la chasse : il faut des armes pour cela, il ne faut que des mains pour cueillir des fruits. D'ailleurs il est

à présumer que la première population humaine se forma dans des contrées où la végétation est abondante, le climat doux, l'hiver presque nul. Les habitants des pays chauds généralement se contentent d'une quantité de nourriture beaucoup moindre que ceux des pays froids. Il n'est donc pas probable que les besoins pressants de la faim aient forcé les ancêtres du genre humain à devenir carnassiers. Certainement ils n'auront pas commencé par manger la chair des animaux domestiques qui les assistaient dans leurs travaux, qui leur faisaient un don volontaire de leur lait et de leur laine. Lorsque l'homme était nouvellement parvenu à apprivoiser des animaux autrefois sauvages, il devait attacher un grand prix à leur conservation; dans cette vie toute patriarcale il aurait cru violer l'hospitalité en tuant des créatures qu'il avait prises sous sa protection particulière. Dans les religions les plus anciennes, surtout celles de l'Inde et de l'Égypte, on remarque une grande tendresse pour la création animale; c'est un souvenir de cet état d'innocence primitive, dans lequel l'homme était encore le tuteur et non pas le bourreau de ses compagnons d'existence. Je suis porté à croire que c'est la guerre faite aux bêtes féroces qui a donné à l'homme la première occasion de se nourrir de chair; mais la nécessité de leur faire la guerre me paraît de beaucoup postérieure à la première époque. Il y a quelque chose de divinatoire dans la nature, qui se décèle par mille sympathies et antipathies. Les animaux des classes supérieures ont pour l'homme un respect mêlé d'effroi; plusieurs espèces qui se défendent assez courageusement contre d'autres ennemis, fuient devant lui. On rapporte des exemples curieux de bêtes féroces frappées de terreur en rencontrant un homme dans

la solitude des déserts; d'autres exemples de lions qui, étant dans un état souffrant, ont recouru humblement à l'assistance humaine. Pendant que l'homme portait encore si lisiblement gravé sur son front le titre de souverain de la terre, n'en doutons point, même les tigres auront tremblé, non pas devant ses armes, mais devant sa dignité. Mais à mesure que l'homme a dégénéré, les bêtes féroces se sont enhardies à en faire leur proie. Lorsque l'économie rurale était déjà fort avancée, qu'il fallait garder des troupeaux nombreux, il y eut un intérêt non-seulement à repousser, mais à prévenir les attaques des bêtes féroces, en les poursuivant dans leurs repaires. La fatigue de la chasse, l'échauffement et l'irritation même du péril, donnant le besoin d'aliments plus substantiels, l'homme pouvait être tenté d'imiter ces animaux carnassiers qu'il venait de terrasser, et de se désaltérer dans leur sang. Alors il se prépara une affreuse révolution dans l'histoire du genre humain. Le goût d'une nourriture animale une fois pris, le carnage s'étendit aux animaux domestiques et aux timides habitants des forêts; les autels jusqu'alors couverts de douces offrandes végétales s'ensanglantèrent; c'est par ces gradations que l'homme s'endurcit à égorger ses semblables et enfin à les dévorer.

J'ai appuyé sur ces vraisemblances qui tendent à établir la priorité du régime végétal, parce que c'est un point essentiel pour se former une idée juste de l'ancienne culture, dont le caractère à son tour confirme ma proposition. Toutes les religions enseignent que la nourriture végétale est plus pure et plus sainte que la nourriture animale : cette doctrine est fondée sur la nature même des choses. D'abord c'est une espèce de malédiction que de devoir vivre

aux dépens d'autrui, ne pas pouvoir se conserver sans détruire. Or, en se nourrissant de productions végétales, le dégât que nous causons pour nous nourrir est beaucoup moindre. Ensuite il n'est pas douteux que la nourriture et toutes les autres circonstances physiques influent extrêmement sur le moral; il faut en convenir sans craindre les conséquences matérialistes. J'entreprendrais plutôt d'en tirer de nouvelles confirmations de l'idéalisme. On n'a qu'à comparer le caractère des bêtes carnivores et celui des bêtes herbivores. L'homme civilisé est un être tellement factice au milieu de mille influences qui se croisent et se balancent, qu'on a peine à débrouiller les causes de ses qualités nuancées. Mais dans des temps plus simples, comme ceux que décrit Homère, les rapports de ce genre sont fortement marqués. Si nous nous assimilons la nourriture, elle nous assimile à son tour à elle. L'homme qui se nourrit de chair, ressemblera donc davantage aux animaux, et en particulier aux animaux carnassiers. L'homme nourri de végétaux ressemblera davantage aux animaux herbivores et aux plantes mêmes. Les plantes ont une existence plus calme mais plus pure que les animaux; elles sont plus en rapport avec le ciel. C'est comme une récompense accordée pour sa modestie à la création végétale, qui se contente d'être animée dans un si faible degré, tandis que les espèces animales, aspirant à une vie plus indépendante et plus impétueuse, en revanche se sont plongées davantage dans les besoins et les désirs terrestres. C'est dans l'Inde qu'on reconnaît de la manière la plus frappante les analogies de l'homme avec le règne végétal. A la vérité le Nayre guerrier se nourrit de viande; elle n'est interdite qu'au Brahme contemplatif; mais cette caste,

par un grand empire exercé sur les esprits pendant une longue série de siècles, a imprimé au peuple en général ce même caractère. Il est doux, serein, débonnaire, mais on aurait tort d'inférer de l'oppression actuelle de cette nation qu'il est efféminé. Les Indiens souffrent patiemment les exactions des conquérants étrangers, mais aucune force humaine ne les ferait violer leurs lois et leur religion; l'intolérance des mahométans et des chrétiens s'est brisée contre cette résistance. Il y a même dans la résignation des Indiens un mélange religieux; ils croient à une époque désastreuse qui doit durer douze mille ans; ainsi en espérant encore pour une postérité reculée, ils gémissent moins amèrement. Remontons à leurs temps fortunés et glorieux, retracés dans les anciens écrits, et nous verrons ce caractère se déployer dans tout son calme idéal. Quelle douce poésie! Une sensibilité délicate, une imagination éthérée s'épanouit vers le ciel comme une fleur sur sa tige, et s'exhale en parfums rafraîchissants. Les peintures voluptueuses y ont quelque chose de suave et de vaporeux, dont même les poëtes grecs et latins sont bien éloignés dans ce genre. Accompagnée d'une délicate sobriété, la volupté elle-même s'épure; les habitants du Nord, naturellement robustes et intempérants, doivent à cet égard imposer des lois sévères à leur imagination, sans quoi ils risquent de blesser la délicatesse; les Orientaux peuvent s'abandonner plus inpunément à l'enivrement de leur climat.

Les plus anciennes institutions sociales portent la même empreinte de paisibilité végétale. On a souvent comparé les différentes époques de la culture aux âges de l'individu: on a parlé d'une enfance imbécille, d'une jeunesse

bouillante, d'une virilité mâle du genre humain. Mais cette comparaison n'est pas exacte. Tout ce que nous connaissons des établissements et des ouvrages de la plus haute antiquité ne ressemble à rien moins qu'à l'enfance, qui est remuante et volage, inconstante dans ses goûts, et facilement lassée de tout, qui oublie très-vite le passé, et ne forme des espérances que sur le plus prochain avenir. La culture primitive au contraire a le caractère de la vieillesse, non pas d'une vieillesse caduque, rétrécie, et égoïste dans sa morosité, mais de cette vieillesse inspirée et sage en même temps que j'ai décrite plus haut. Et ce n'est pas un air de vétusté, produit par la rouille des temps qui nous fait illusion. L'on peut très-bien définir en quoi cette ressemblance consiste; c'est une sagesse qui, détrompée sur la futilité des caprices momentanés, assujettit la vie dans beaucoup de points essentiels à une règle invariable; c'est un esprit de réflexion auquel les souvenirs les plus reculés, les prévoyances les plus lointaines sont également présentes. Rien ne répugne davantage aux Européens modernes que cet aspect d'uniformité dans les anciens temps. Il leur faut des distractions continuelles au milieu desquelles pourtant l'ennui les atteint. Ils n'ont jamais essayé si le recueillement et le calme ne serait pas un meilleur remède contre cette maladie de l'esprit. Mais c'est au nom de la perfectibilité, qu'on réclame contre une stabilité d'institutions et d'usages, qui, dit-on, met obstacle à tous les progrès. Nos perfectionnements si vantés, avouons-le, ne sont souvent qu'un beau nom pour la mode. Tourner et retourner, défaire demain ce qu'on a fait aujourd'hui, n'est pas avancer. Quand le malade s'agite sur son lit sans pouvoir trouver le repos, ses mouvements

sont-ce des progrès vers la perfection? Tout n'est pas progressif dans l'homme : cela formerait le flux universel des choses qu'enseignait Héraclite. Notre perfectibilité turbulente n'a pu affranchir la vie physique de la règle que lui prescrivent la rotation journalière de notre planète et les fonctions organiques qui en dépendent. De même la vie sociale doit avoir une base fixe, et ce n'est que lorsqu'elle est bien posée, qu'on peut faire des pas assurés vers le perfectionnement, dans ce qui en est susceptible. L'on convient que pour faire de grandes choses, un homme doit vouloir fortement, et continuer longtemps de vouloir; à plus forte raison cette persévérance est nécessaire au génie législatif qui préside aux efforts réunis des hommes.

La vie de famille est le type primitif de la vie sociale : ses plus anciennes institutions furent donc entièrement calquées sur la paternité. Le mot autorité paternelle choque l'oreille de nos contemporains, car l'esprit de ce siècle est la révolte contre le temps passé, le mépris des pères. Que cependant ces fils présomptueux ne s'enorgueillissent pas trop de leur triomphe imaginaire : ils seront pères à leur tour, et leurs fils ne tarderont pas à les humilier de même. Cette rivalité, cette désunion entre les générations qui traversent encore une partie de la vie ensemble, produit les plus funestes effets sur la morale publique. La nature dépouille les vieillards, la société les dépouille encore. Cela fait que dans le jeune âge on avance avec terreur vers cette époque de délaissement : il faut profiter, dit-on, de la jeunesse autant qu'elle dure; et la jouissance qu'on se propose est nécessairement extravagante et précipitée, et ne saurait préparer une vieillesse vénérable. Honorez l'âge avancé, vous désarmerez la fougue de la jeunesse.

De l'autre côté un hommage de piété et de respect accordé à nos devanciers dans la vie, les engagent d'autant plus à cette indulgente sollicitude pour ceux qui les relèvent, à laquelle ils sont déjà naturellement portés. Mais, dit-on, cette soumission implicite à l'autorité des vieillards doit rendre pusillanime et passif, et arrêter chaque essor libre de l'âme et de l'esprit. Cependant les deux peuples chez qui les droits de la vieillesse et de la paternité étaient les plus étendus, les Lacédémoniens et les Romains, ont déployé le caractère le plus indépendant, le plus énergique: la fermeté sort d'une discipline sévère.

Une pensée qui s'étend au delà des bornes étroites de notre vie est par là même presque morale. C'est parce que le monde a oublié le passé et qu'il ne pense pas à l'avenir, que l'égoïsme marche à front découvert. Qui nous observe? Nous sommes entre nous, nous autres contemporains. Comme nous professons tous une égale personnalité, nous n'avons rien à nous reprocher. Comparez à cette insouciance qui démoralise l'Europe moderne, la manière de penser de l'antiquité : vous verrez que tandis que les traditions des ancêtres étaient conservées comme sacrées, on mit une extrême importance à se communiquer à la postérité la plus reculée par des monuments, des institutions, des enseignements. Ce souvenir, cètte prévoyance, transmis de générations en générations, formaient pour ainsi dire une conscience du genre humain. Il en est d'une nation comme d'un individu, qui ne saurait avoir de la suite dans ses actions, s'il ne pense jamais à ce qu'il a été ni à ce qu'il se propose de devenir.

DE LA

MYTHOLOGIE GRECQUE.

FRAGMENT.

Je ne connais rien de plus propre à saisir d'un seul trait ce qui caractérise en particulier le culte et la mythologie des Grecs, que l'expression de Pindare, « que les Dieux et les hommes sont issus de la même race. » En effet nous voyons les héros d'Homère très-proches voisins des Dieux, et ceux-ci n'habitent, pour ainsi dire, qu'un étage supérieur de la nature.

D'autres nations aussi ont prêté à leurs Dieux non-seulement la figure humaine, mais les passions, les faiblesses et tous les écarts de l'homme. Mais les Grecs, en les humanisant de toutes les façons, sont parvenus à diviniser la nature humaine, d'abord sous le rapport physique, ensuite jusqu'à un certain point sous le rapport intellectuel et moral, puisque la morale elle-même ne se présentait aux Grecs que sous l'aspect d'une vigueur bien ordonnée, de l'harmonie et de la beauté.

Platon dit quelque part que les Dieux aiment les jeux et le badinage. Il y attache un sens philosophique; mais les Grecs agissaient par instinct comme si c'eût été leur conviction intime. Nulle part les hommes ne se sont familiarisés d'une manière plus aimable avec leurs Dieux; nulle part aussi les Dieux ne se sont prêtés avec plus de

grâce à tout ce qui pouvait embellir le tableau de la vie humaine.

On ne saurait méconnaître dans Homère une certaine ironie dans sa manière de traiter les affaires divines. Ce père des Dieux qui ébranle l'Olympe en secouant sa chevelure, et qui en même temps a une peur affreuse que sa femme n'ait surpris son rendez-vous secret; le fils qui réconcilie les époux hargneux en les faisant rire de sa tournure burlesque; Vénus arrivant éplorée d'une égratignure à la main que lui a faite l'audace d'un mortel; le scandale qu'excite dans l'Olympe la jalousie indiscrète de Vulcain : tout cela est fort loin de la mystérieuse gravité des poëtes indiens. Avec quelle malice l'Homéride, auteur de l'Hymne à Mercure, ne raconte-t-il pas les escroqueries que ce dieu voleur exerce déjà dans son berceau! Dans Aristophane cette pétulance est poussée jusqu'à l'effronterie.

Pindare, en racontant la fable de Pélops, qui avait une épaule d'ivoire parce que la sienne avait été mangée par Cérès, avant que les Dieux s'aperçussent du repas sacrilège que leur préparait Tantale en immolant son fils, ajoute qu'il n'admettra jamais la vérité d'un récit contraire à la dignité divine. Mais Pindare était pythagoricien, et fait exception à la règle commune.

Nous voyons donc que la poésie grecque dès les plus anciens temps jouissait d'une très-grande liberté en matières religieuses. Ce privilége presque illimité des poëtes de modifier à leur gré les traditions sacrées, privilége qui en Grèce nous a valu tant de belles chimères, ne pouvait exister chez des nations soumises à l'autorité sacerdotale. Mais la civilisation des Grecs n'a pas été dirigée par leurs

prêtres. Ils se sont émancipés de bonne heure de cette tutelle si universelle dans l'ancien monde. Cet événement remonte à une époque de l'histoire dont nous n'avons qu'une connaissance très-vague. Dans Homère nous voyons encore quelques derniers exemples d'un formidable pouvoir sacerdotal : un devin force le chef des Grecs confédérés de sacrifier sa propre fille; un prêtre de la nation ennemie obtient de lui le renvoi de sa fille captive. Mais en général, dans l'ordre social que nous peint Homère, les prêtres sont fort dans l'ombre, et les rois usurpent souvent leurs fonctions.

Je pense que cette révolution est désignée sous le nom de *la fuite des Pélasges*. Cet événement, antérieur de beaucoup à la guerre de Troye, est inconcevable, si l'on considère les Pélasges comme une nation, comme ont fait les savants modernes; selon moi, c'était une caste dominante qui à cette époque fut forcée de renoncer à sa législation sacrée et de se confondre avec les autres, ou de chercher d'autres demeures pour y vivre isolément. Cet état vagabond de pauvreté et d'oppression causa naturellement l'oubli de leur antique science; leur loi religieuse réprouvait la nouvelle culture : c'est pourquoi l'on nous peint les Pélasges plus sauvages que les autres Grecs devenus Hellènes. L'oracle de Dodone était de fondation pélasgique. Homère en parle déjà comme d'une antiquité, et presque comme d'une ruine. On croit reconnaître dans ces prêtres vêtus de peaux, couchant sur la dure, l'image des *Yogui's*, des pénitents de l'Inde.

Voici donc mon idée générale sur les époques de la plus ancienne histoire grecque : 1° Domination d'une caste de prêtres d'origine asiatique comme le reste de la nation.

temps pélasgiques. 2° L'autorité sacerdotale est renversée par la caste des guerriers ou des nobles (des *Kshatriya's* de l'Inde), lesquels dès lors eurent la prééminence : *temps héroïques.* 3° Les autres classes renversent à leur tour la puissance des nobles : *abolition de la royauté, républicanisme universel.*

Peut-être aucune mythologie du monde n'a été composée d'éléments aussi hétérogènes que celle des Grecs. Il y eut en Grèce de bonne heure des colonies égyptiennes, phéniciennes, phrygiennes; d'un autre côté les Grecs se répandirent en colonies sur toutes les côtes environnantes, ils entrèrent en contact avec une quantité de peuples différents. Ils étaient très-communicatifs, ils adoptaient avec une grande facilité les opinions étrangères, sauf à les transformer selon leur caractère, à les *helléniser.*

Il paraît ainsi que le culte et la mythologie des Grecs se composaient des restes de l'ancien dépôt pélasgique, entremêlés de cérémonies et de traditions égyptiennes, phéniciennes, phrygiennes, thraciennes, et même syriaques et chaldéennes. Ces choses-là étaient pourtant en partie primitivement homogènes, parce qu'elles venaient en dernier ressort ou de l'Inde même ou de cette source centrale de traditions sacrées, où les prêtres indiens et égyptiens avaient également puisé leurs doctrines.

Les Grecs n'ont point eu de livres sacrés; ainsi leur religion n'a jamais pu former un corps de doctrine. Les Indiens ont leur *Véda's* et leur *Pourana's*; les Égyptiens avaient des écrits hiéroglyphiques, les Étrusques des livres sur la science des haruspices. Les livres *Sibyllins* étaient de véritables véda's, que les patriciens, devenus étrangers à leur état héréditaire de prêtres, ne comprenaient déjà

plus dans les derniers temps de la république. Les Druides, en repoussant l'usage de l'écriture, comme nuisible au mystère, faisaient apprendre par cœur à leurs disciples trente mille vers. On voit donc que les prêtres partout où ils formaient un corps, ont eu soin de rassembler et de fixer les pratiques et les traditions religieuses.

En Grèce cela n'eut pas lieu, parce que les institutions sacerdotales étaient brisées. Leurs fonctions isolées se bornaient donc aux cérémonies, leur autorité était purement locale et soumise à la législation civile. Il existait en Grèce des familles de prêtres d'origine étrangère qui prétendaient posséder des mystères particuliers, mais c'était aux dévots volontaires à les employer.

L'oracle de Delphes continua toujours de jouir d'une garantie et d'une prééminence nationales. Cependant je ne vois pas que son autorité fut jamais interposée dans des questions concernant le culte; ses décisions roulaient sur des sujets politiques. Un fait curieux nous prouve combien les ordres sacerdotaux de différentes nations étaient étroitement liés entre eux. Les prêtres de Jupiter Ammon, au milieu des déserts africains, entretenaient des liaisons avec ceux de Delphes; ils accusèrent l'ambitieux Lysandre d'avoir voulu corrompre leur oracle, et ils le firent condamner.

Les Grecs, en abandonnant le culte à son propre cours, sans discipline ni règle générale, devaient perdre la clé de leurs anciennes traditions, et c'est ce qui arriva effectivement. Cela fut nuisible à la transmission des idées primitives et, si je puis m'exprimer ainsi, antédiluviennes, mais très-favorable à la poésie.

Des hiéroglyphes ne sauraient devenir de belles sculptures, aussi longtemps qu'ils restent ce que leur nom annonce, une écriture secrète. L'emblème attaché à une doctrine sacrée reste inflexible; devenu une simple image, il se prête à tous les embellissements. La pensée mystérieuse, l'invisible et antique habitant du sanctuaire, avait disparu; ce voile jadis si respecté, qui le couvrait, n'était plus qu'une draperie flottante dont l'imagination pouvait former à son gré les plis les plus ondoyants et les plus pittoresques.

De tous les écrits grecs celui qui ressemble le plus à un livre sacré, c'est la Théogonie d'Hésiode. Cependant elle n'eut point d'autorité canonique. C'est de la mythologie toute crue. Ces fables, en partie atroces et monstrueuses dans le sens littéral, avaient sans doute un sens allégorique, mais que le poëte lui-même ne comprenait déjà plus, ou qu'il entrevoyait tout au plus confusément. Ce poëme dont le chaos semble avoir été la muse ténébreuse, n'en est pas moins un dépôt de vénérables énigmes. C'est là qu'on trouve la démonologie orientale, qui se perdit ensuite entièrement chez les Grecs; c'est là qu'on trouve aussi la doctrine des quatre âges du monde, suite nécessaire de l'antique système des émanations.

A toutes les causes, citées précédemment, qui concoururent pour assurer en Grèce à la fiction mythologique une pleine indépendance, il faut ajouter la nature du pays. La Grèce, consistant en côtes, en îles éparses, enfin dans une péninsule coupée de golfes et traversée en tous les sens par des chaînes de montagnes, était prédestinée à favoriser le plus grand développement individuel. L'uniformité des empires formés de vastes plaines ne put s'y établir.

La division en petits états remonte aussi haut que l'histoire. Chacun eut ses fêtes religieuses à part, et l'histoire de chacun dans les temps héroïques donna lieu à une foule de traditions locales, parmi lesquelles la poésie n'avait qu'à choisir. Je pense qu'on se tromperait en admettant que le domaine de la superstition, et celui de la mythologie devenue poétique, ont eu absolument les mêmes limites. Une quantité de croyances populaires sont restées obscures, parce qu'elles n'ont pas trouvé de poëtes pour les célébrer; d'autres au contraire, d'une origine purement locale, ont eu une vogue universelle.

Outre ces variétés climatériques et sociales, une grande division nationale partageait la Grèce : c'était la différence des races ionienne et dorienne. Le génie hellénique s'est énoncé en deux dialectes bien caractérisés, non-seulement dans la langue, mais dans la législation, les mœurs, la poésie, la musique et les beaux-arts. La race ionienne, dont étaient issus les Athéniens, nous présente le caractère grec dans son expansion; chez les Doriens ce même caractère était concentré et replié sur lui-même. Peut-être a-t-on employé les noms de style ionique et dorique d'une manière un peu arbitraire en architecture, et ce qu'on désigne par là ce sont plutôt les inventions de différentes époques. En sculpture et en peinture aussi je suis porté à croire que les styles se sont confondus de bonne heure, parce que les grands artistes ne travaillaient pas seulement pour leur ville natale, mais formaient des écoles universelles. Dans la poésie au contraire les deux styles sont toujours restés distincts, de sorte que l'on trouva nécessaire d'adopter l'un ou l'autre dialecte pour les genres analogues. En lisant Pindare, le seul poëte dorien original

qui nous soit resté, on sent clairement qu'il y a eu un style dorique en mythologie, mais nous le connaissons beaucoup moins bien que le style ionique et attique.

Ainsi que je l'ai dit, tout était préparé en Grèce, pour que l'imagination pût se livrer à son œuvre sans entraves. Un culte flexible se plia au besoin impérieux de belles images, et la poésie et les beaux-arts, ailleurs asservis à la religion, la dominaient ici jusqu'à un certain point.

Les qualités distinctives de l'imagination des Grecs étaient la sérénité et la mesure. Les traditions anciennes, en grande partie étrangères ou appartenant à une autre époque de l'esprit humain, étaient généralement sévères, sombres, bizarres et gigantesques. Les Grecs, devenus insouciants sur leur sens caché, s'attachèrent passionnément aux formes de la fiction. Le charme inconcevable de la mythologie grecque naît principalement du contraste entre son origine, et la manière dont elle fut retravaillée. On voit une broderie fleurie et brillante sur un fond ténébreux; le mystère, s'ignorant lui-même, voltige sur les ailes du caprice; et la raison, qui n'avait rien à faire dans ce monde de rêves aériens, dont l'incohérence était la base, se tenait à l'écart, pour ne point troubler les yeux et la folle ivresse d'une nature jeune et vigoureuse.

Les Grecs avaient un tact admirable des proportions, mais leurs conceptions n'étaient pas vastes. Pour se sentir à l'aise dans leur habitation terrestre, ils aimaient à en resserrer l'horizon. Leur univers était très-limité par rapport au temps et à l'espace. Comparez, par exemple, le déluge de Deucalion avec celui de tant d'autres nations : il a vraiment l'air d'un déluge de province. Je ne doute nullement que Minos ne soit le *Menou* des Indiens : mais

les Grecs ont transformé l'antique législateur du genre humain en un roi de Crète assez moderne. En tout il ne nous ont transmis qu'une miniature des traditions primitives. C'est pourquoi un grand-prêtre de Memphis disait que les Grecs restaient éternellement des enfants.

La poésie avait opéré une première réforme de la mythologie purement sacerdotale; la sculpture et la peinture, beaucoup plus tardives dans leur développement, en opérèrent une seconde, laquelle à son tour influa sur les images poétiques. Les poëtes avaient fait céder le sens allégorique des fables à leur intérêt dramatique; les artistes reléguèrent tout ce que les figures divines avaient de symbolique dans les accessoires, et réussirent à les caractériser uniquement par un type idéal de beauté. Des qualités surhumaines, exprimées symboliquement par des corps visibles, forment toujours nécessairement de vilains hiéroglyphes. Car l'homme a la forme la plus noble et la plus digne parmi tous les êtres organisés que nous connaissons. L'imagination ne saurait aller au delà; pour renchérir, il faut donc qu'elle descende, en empruntant des formes au règne animal; ou qu'elle fasse des compositions monstrueuses, en multipliant les parties du corps humain. En poésie cela peut passer, parce que l'image hideuse n'est pas fixée devant les yeux. Le géant Briarée dans Homère a cent bras : un sculpteur grec se serait bien gardé de traduire le poëte littéralement en pierre, et de mal emmancher une cinquantaine de bras à chaque épaule. Mais quand les bras et les jambes parasites sont un article de foi, les prêtres forcent les artistes à en passer par là. Cela se voit dans une quantité d'idoles asiatiques qui cependant sont exécutées avec beaucoup d'intelligence.

Anubis a une tête de chien, Ganessa une tête d'éléphant : des dieux avec de semblables museaux présentent un obstacle invincible à la sculpture. Un peintre grec n'aurait guère aimé non plus un dieu tout de bleu foncé, comme Krishna, dont la poitrine, ornée de colliers de perles, figure l'azur de la voûte étoilée. Il faut convenir que l'imagination artiste des poëtes grecs avait déjà fort épuré l'Olympe : les Dieux d'Homère ont une forme humaine régulière, seulement plus majestueuse et d'une taille colossale ; mais dans les autres régions du monde merveilleux il errait encore beaucoup de monstres horribles, comme on le voit dans Hésiode. Les artistes les ont apprivoisés : ils ont rendu Méduse belle, tout en faisant sentir que son aspect pétrifiait de terreur. Il n'y a parmi les divinités supérieures que la Diane d'Éphèse qui soit restée un monstre symbolique dans les beaux temps de la sculpture. La multiplication des parties est ce qu'il y a de plus choquant. Je n'en connais presque point d'exemple dans la sculpture grecque, excepté les trois têtes de Cerbère, et je n'ai jamais vu ce problème bien résolu. Jupiter Ammon, en passant en Grèce, a conservé ses cornes de bélier, il n'en est pas moins sublime et majestueux : ces cornes modestement repliées sur la chevelure, lui vont fort bien, ainsi qu'à son fils Alexandre. Mais les artistes ont ôté les cornes de bouc à Bacchus que les poëtes lui avaient souvent attribuées. C'était bon pour des Faunes, encore pour la populace parmi eux ; les Faunes jeunes et élégants n'ont que les oreilles pointues et le front un peu proéminent. Des ailes de colombe ou de cygne et de papillon pouvaient s'attacher aux épaules de l'Amour et de Psyché, sans défigurer ces enfants délicats. Mercure pouvait ôter les siennes avec

son chapeau et ses sandales, et la plupart du temps on l'en a dépouillé. En général les artistes grecs ont restreint les mélanges animalesques de façon à ne pas déranger l'expression de la physionomie et les belles proportions du corps humain. La tête de Jupiter est formée sur le type d'un lion, celle d'Hercule sur le type d'un taureau; mais ce sont des allusions ménagées qui ennoblissent au lieu de dégrader. Dans les êtres fantastiques d'un ordre inférieur, comme les Satyres, les Centaures, les Tritons, l'imagination combina plus hardiment les formes humaines et animales, et presque toujours avec une heureuse audace.

L'anthropomorphisme, et un authropomorphisme ambitieux de la beauté dans tous les âges et sous tous les caractères, devint ainsi la règle générale de la mythologie grecque.

Je passe à un autre point. Les philosophes étaient en opposition avec les prêtres, et même avec les poëtes. Xénophane disait que les Dieux d'Homère étaient menteurs, voleurs et adultères. Platon attaqua la scandaleuse anarchie de l'Olympe avec une ironie plus fine. Certes les philosophes n'ont pas présidé aux fictions mythologiques; néanmoins la même tendance de l'esprit qui dirigea la marche de la philosophie grecque, se manifeste aussi dans leur mythologie.

Les Grecs étaient sensuels dans la pratique, et matérialistes dans la spéculation. Le spiritualisme n'était pas indigène chez eux : les systèmes où il règne font exception. Ceux de Pythagore et de Platon, presque les seuls qu'on puisse citer, ont évidemment une teinte orientale. Quand les autres s'élevaient à l'idée de l'infini, ce n'était

pas l'infini intellectuel : c'était la nature matérielle, considérée comme un seul être sans bornes dans le temps et l'espace, et doué d'une force productrice inépuisable. La mythologie aussi, en essayant d'embrasser l'univers, devait arriver à ce point-là. C'était du panthéisme, non pas un panthéisme spéculatif, mais purement de sensation. Partout où le panthéisme ressortait dans la religion des Grecs, leur culte devenait désordonné, souvent dépravé, quelquefois cruel. La tranquillité règne dans la sphère des idées intellectuelles, mais quand l'intuition de l'infini matériel pénètre, pour ainsi dire, dans les organes mortels, elle y jette un trouble effroyable. L'homme qui, dans la plénitude de sa frêle existence, voit cette immense fécondité de la nature accompagnée d'une égale destruction, ces alternatives rapides de vie et de mort, ces vagues d'êtres naissants qui se succèdent, se poussent, tourbillonnent et disparaissent dans l'abîme du néant : cet homme, dis-je, ressemble au spectateur d'une vaste cataracte, qui, saisi de vertiges, se précipite dans le torrent. Adorer alors est être hors de soi-même : l'âme, subjuguée par la nature, abandonne les rênes ; les trois grandes passions de la vie animale, la terreur, la volupté et la colère, se réveillent à la fois et se confondent. La musique et la danse entretiennent ces égarements, en les exprimant. Tels étaient les rites des Curètes et des Corybantes, de Bacchus et des mystères Orphiques ; mais surtout le culte de Cybèle portait ce caractère. En lisant l'*Atys* de Catulle, on peut se faire une idée de la joie farouche, de la molle fureur, de la volupté suicide, dont étaient saisis les prêtres et les prêtresses de cette divinité phrygienne, et de la langueur mortelle dans laquelle ils retombaient après le réveil. Ce

poëme est traduit du grec ; un poëte romain n'aurait jamais pu l'inventer.

On doit bien soigneusement distinguer de la mythologie les explications que les anciens eux-mêmes ont déjà essayé d'en donner. Évémère enseigna que tous les dieux n'étaient que des hommes divinisés après leur mort, et ce système de l'apothéose fut généralement adopté par les pères de l'Église comme le plus propre à combattre les superstitions populaires. Je n'ai pas besoin de dire que cette hypothèse est fausse. Les Crétois en effet montraient le tombeau de Jupiter dans leur île, mais c'est précisément pour cela que les Crétois furent réputés grands menteurs. D'autres rapportèrent tout au culte des astres. Les nouveaux platoniciens trouvèrent dans la mythologie une allégorie de la métaphysique la plus abstraite qu'ils opposaient aux vérités de la révélation. Il s'ensuit de tout ce que je viens de développer, que tout système qui part d'un seul principe est nécessairement faux. Des idées cosmogoniques, physiques et morales, sont tellement entrelacées entre elles, ensuite avec des traditions historiques et des fictions de pure fantaisie, qu'on ne saurait suivre séparément le fil de chacune, sans détruire ce tissu merveilleux. Au reste, pour faire sentir la beauté et le charme poétique de la mythologie, il ne faut pas trop vouloir l'expliquer, il faut la laisser deviner. — —

DES ÉTRUSQUES.

FRAGMENT.

Parmi les peuples nombreux qui, tombés sous le joug de Rome, ont perdu leur originalité avec leur indépendance, et se sont fondus peu à peu dans la masse inerte des sujets de l'empire romain, les Étrusques sont un des plus remarquables. D'une part ils ramènent notre pensée vers l'histoire primitve du genre humain, puisque leur religion, leurs usages sacrés et leur science, enveloppés de mystère et de superstitions, portent l'empreinte d'un ancien héritage d'une tradition apportée en Italie de contrées lointaines, et peut-être du fond de l'Asie. D'autre part leur influence s'étend indirectement jusqu'aux temps modernes, puisqu'ils ont exercé une influence majeure sur les Romains. Si Rome n'a pas été dans l'origine une colonie étrusque, comme des raisons assez graves peuvent le faire présumer, au moins elle a reçu de l'Étrurie une grande partie de ses institutions civiles et religieuses, aussi bien que les éléments des arts et des sciences. Ce mérite fut éclipsé lorsque les Romains, maîtres seulement dans l'art de vaincre et de dominer, dans tout le reste les élèves des Étrusques, se firent écoliers et imitateurs des Grecs.

Les Étrusques, maîtres d'une moitié de l'Italie, sages, entreprenants et industrieux, formèrent une grande population, et devinrent puissants sur terre et sur mer. Leur prospérité date d'un temps antérieur à nos connaissances historiques. Leurs flottes couvraient la Méditerranée, ils avaient des relations importantes de paix et de guerre avec les Carthaginois et les républiques grecques établies en Sicile et dans la grande Grèce, tandis que Rome ou n'existait pas encore, ou n'était connue que de ses plus proches voisins. Du nombre de ceux-ci était le peuple de Véïes, l'un des douze états fédérés de l'Étrurie proprement dite. Cette ville était située à si peu de distance de Rome, que du haut des sept collines on pouvait découvrir le faîte de ses édifices, dont l'éclat contrastait avec les humbles et rustiques demeures de ses conquérants futurs.

Véïes fut prise l'an de Rome 359, après un siége aussi merveilleux que celui de Troie. Depuis cet événement la fortune des Étrusques, déjà ébranlée par d'autres causes, ne fit que décliner, quoique leur chute totale fut différée encore pendant plus d'un siècle. Déjà du temps d'Auguste il restait à peine quelques ruines de cette ville, jadis rivale de Rome. « Et vous aussi, dit Properce, vous aussi « fûtes un empire, antique Véïes! Sur votre place publique « aussi présida la chaire curule, décorée d'or et d'ivoire! « A présent le pâtre désœuvré fait retentir son cor dans « l'enceinte de vos murs, et l'on recueille des moissons « sur vos cendres. » Le poëte, en peignant cette scène de désolation, semble présager la destinée future de sa propre patrie, ce terme fatal marqué pour toutes les œuvres humaines, et auquel Rome, qui avait renversé tant

d'empires florissants, détruit tant de cités magnifiques, Rome elle-même ne put se soustraire.

L'étude des antiquités exige indispensablement des détails arides et minutieux, mais elle peut et doit se diriger vers de grands résultats. Elle nous rapproche des peuples anciens, elle anime leur histoire et leur littérature, ou y supplée en quelque façon, en nous faisant connaître les ouvrages de leurs mains, les objets de leur culte, leur costume et même leur physionomie. Cette étude ne laisse pas que d'avoir un côté propre à frapper l'imagination et affecter l'âme. Les hommes de tout temps ont mis une grande importance à transmettre leur mémoire à la postérité; rarement ils y ont réussi. Ils pensaient ériger des monuments pour l'éternité : le temps les a brisés, ou, s'il en reste quelque chose, il les mine de jour en jour. Dissiper les ténèbres de l'oubli dont ces monuments sont enveloppés, c'est rendre un culte aux mânes des nations éteintes. Quelques pierres éparses, des inscriptions à demi effacées en caractères étranges, des grottes souterraines creusées pour recéler les cendres des morts, d'abord excitent la curiosité, ensuite font naître des réflexions mélancoliques. Les sculptures de beaucoup d'urnes étrusques, suggérées par la piété conjugale ou filiale, nous peignent l'inévitable douleur des derniers adieux, le deuil des survivants, l'espoir d'une vie à venir. Ces images nous rendent visibles, pour ainsi dire, des sentiments éprouvés il y a deux mille ans. Aujourd'hui l'habitant du même sol, attaché par les mêmes liens à sa frêle existence, ignore ses devanciers qui adoraient d'autres dieux, suivaient d'autres lois, et parlaient une langue inconnue. Mais

l'antiquaire recueille soigneusement tous les fragments que rencontre le soc de la charrue ou la bêche du laboureur; il tâche d'y démêler les traits distinctifs d'une ancienne civilisation ensevelie sous celle de nos jours, comme les couches des montagnes et les débris de plantes et d'animaux qu'elles contiennent, font deviner au naturaliste l'histoire de notre globe. — —

RÉFLEXIONS

SUR

L'HISTOIRE ROMAINE.

FRAGMENTS.

1.

Les causes suivantes ont principalement contribué à falsifier et à dénaturer l'histoire de Rome : l'orgueil national ; la vanité des familles ; l'esprit de parti des patriciens ; l'insouciance des Romains devenus puissants sur leurs propres antiquités ; l'ignorance du vieux langage, et l'oubli de la science sacerdotale ; la destruction de la plupart des monuments écrits, soit par l'invasion des Gaulois, soit par les incendies postérieures ; enfin la grécomanie.

2.

Dans l'histoire romaine, des auteurs grecs avaient pris l'initiative ; et l'ascendant du génie des Grecs et du goût de leur littérature fut tel, que les Romains ne purent jamais s'en affranchir, et que les historiens latins, au lieu de puiser leurs récits dans des sources vraiment nationales, ne firent que répéter les romans agréables de leurs devanciers grecs, et surtout de Péparethus.

3.

Les fêtes nationales des Romains peuvent servir comme preuve des événements au souvenir desquels elles étaient consacrées. Malheureusement ce sont des faits sans chronologie. Nous savons le jour de la fondation de Rome, mais nous en ignorons l'année et même le siècle. D'ailleurs le sens de ces usages antiques était sujet à s'obscurcir par le laps du temps, ou à devenir au moins équivoque. Souvent on confondait dans une même cérémonie religieuse les souvenirs de plusieurs événements séparés par de longs intervalles, mais assignés au même jour du calendrier.

4.

Terminus, ce dieu si réfractaire, qui avait refusé de céder à Jupiter même sa place dans le Capitole, fut plus complaisant dans d'autres occasions. Mais comme c'était la maxime des hommes d'État romains pendant les beaux temps de la république, de ne jamais se laisser forcer à la paix par les revers, les historiens aussi n'avouent jamais qu'aucun traité ait fait reculer les frontières de Rome.

5.

Quand les Romains étaient entre eux, ils avouaient que leur ville avait été prise par Porsenna. Cet aveu est échappé en passant à Pline et à Tacite; mais les historiens qui ont parlé en règle de la guerre de Porsenna passent sous silence un fait si honteux, et le dissimulent tant bien que mal par une narration contraire au bon sens.

6.

Les Romains étaient aussi disposés à accueillir les origines grecques que les Grecs l'étaient de leur en fournir. Les uns recevaient sans examen ce que les autres avaient inventé à plaisir. — —

FIN DU TOME PREMIER.